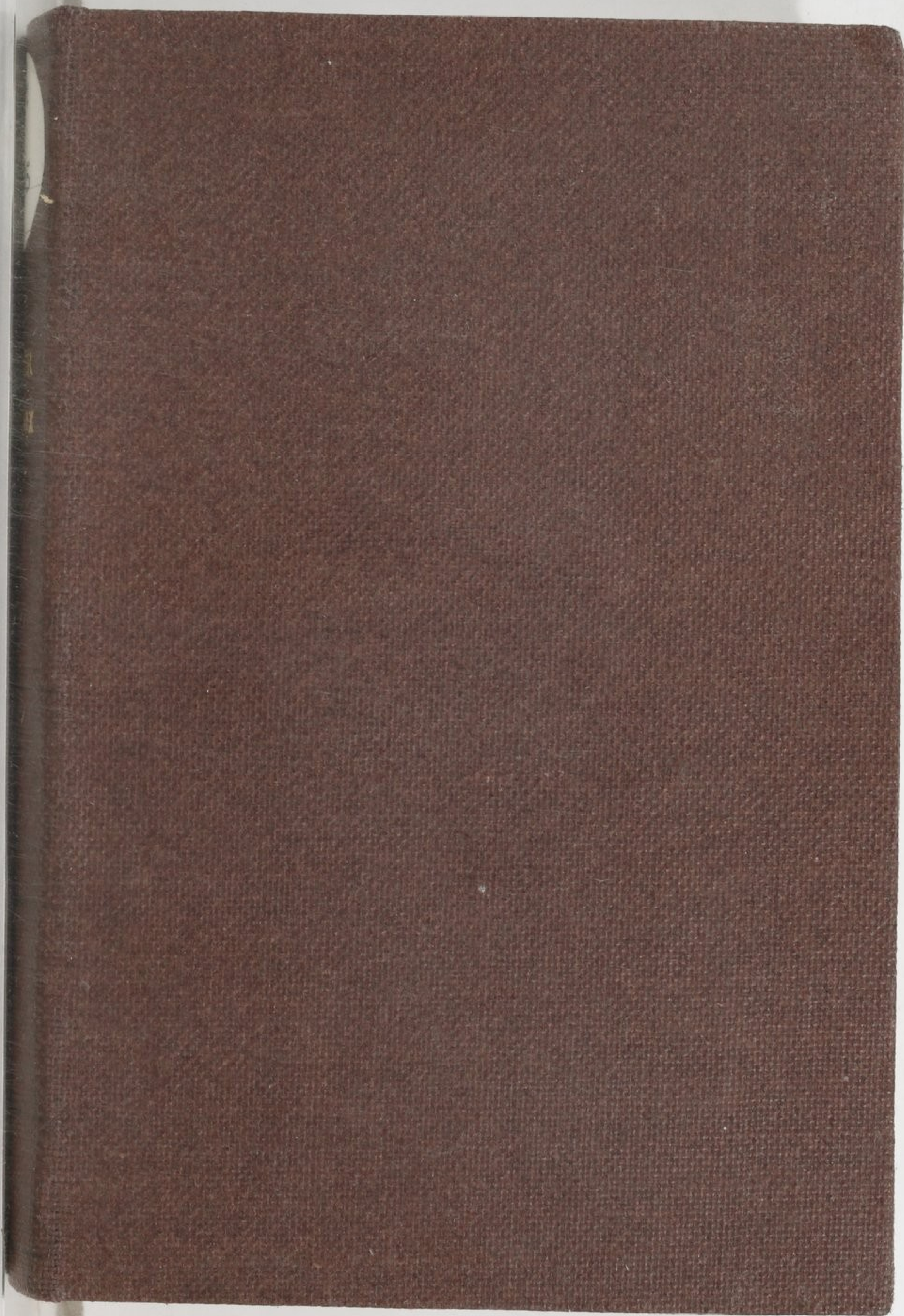
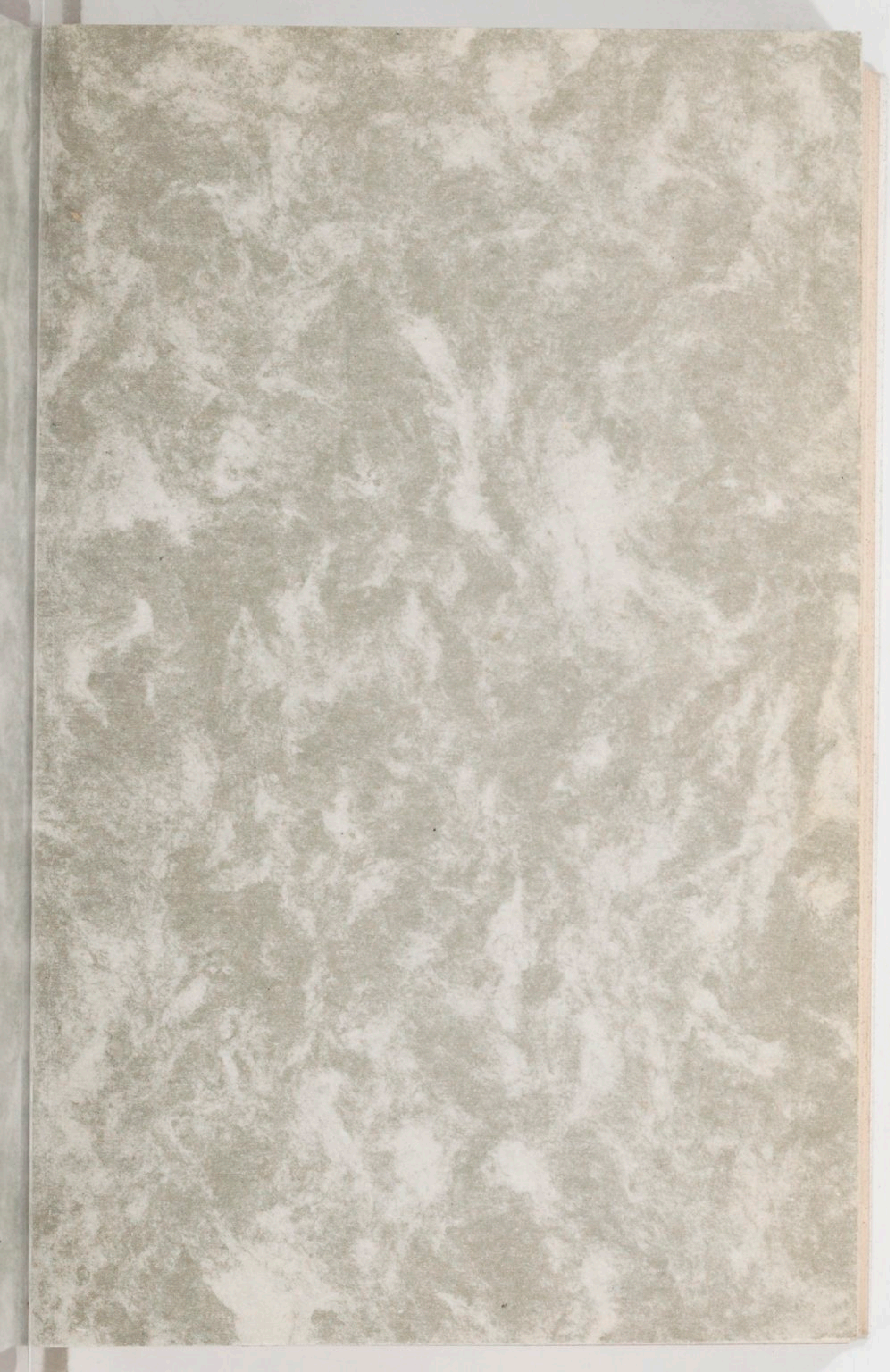
Un amour heureux par R. L.







A. FERRET 1980

UN

AMOUR HEUREUX

PAR R. L.



PARIS
P. ROUQUETTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
57, PASSAGE CHOISEUL, 57

1881

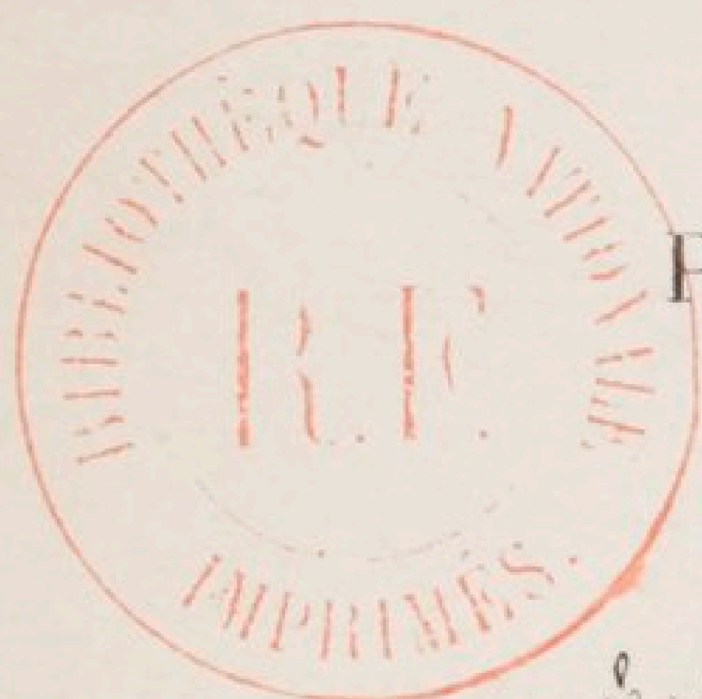
UN AMOUR HEUREUX

PARIS — IMPRIMERIE MOTTEROZ

Rue du Four, 54 bis.

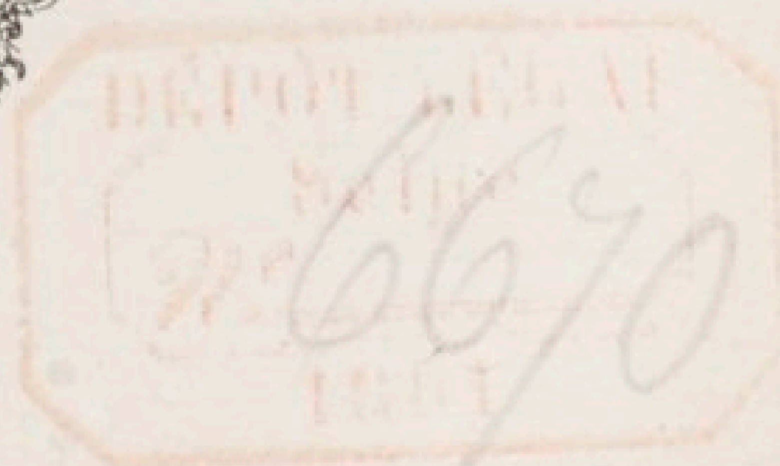
UN

AMOUR HEUREUX



PAR R. L.





PARIS

P. ROUQUETTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

57, PASSAGE CHOISEUL, 57

—

1881



UN AMOUR HEUREUX



CHAPITRE PREMIER

Le mois de septembre est, en Normandie, l'un des plus beaux de l'année; et, au moment où commence cette histoire, il venait de succéder au mois d'août.

Il était à peine quatre heures du matin; la nuit avait été exceptionnellement chaude et orageuse; c'est sans doute pour cela que la fenêtre de Geneviève, baronne de Lanselay, était déjà ouverte et que la jolie châtelaine,

le visage tout encadré de dentelles, était appuyée contre la balustrade, contemplant le paysage qui se déroulait devant ses yeux.

Le château de Lanselay était une des plus belles habitations de ce riche pays. Situé à mi-côte, il dominait une délicieuse et fertile vallée qu'arrosait un ruisseau limpide; de grands bois s'étendaient à droite et à gauche; de belles pelouses descendaient jusqu'au fond du vallon et de larges plates-bandes de fleurs encadraient cette noble et antique demeure.

A cette heure matinale, les roses et les héliotropes, baignés de rosée, entr'ouvraient leurs calices aux premiers rayons du soleil et remplissaient l'air de parfums suaves et pénétrants.

Le calme avait succédé à la tempête, le ciel était sans nuages; le soleil se levait radieux et étincelant; les vapeurs qui mon-

taient de la terre et adoucissaient les contours des collines environnantes, reflétaient ses rayons obliques et répandaient sur toutes choses des teintes irisées de l'effet le plus saisissant. Il est impossible de rendre la poésie de ce tableau charmant, tout inondé de lumière.

Mais, si le calme était partout sur la terre, il était loin de régner au fond du cœur de Mme de Lanselay : cette jeune femme était profondément agitée et nous n'oserions dire qu'elle avait tort de se laisser aller aux sentiments violents qui troublaient la paix de son âme.

Mme de Lanselay avait environ vingt-huit ans ; elle était charmante, et, malgré tous les dons que la fortune lui avait donnés en partage, elle était malheureuse !

C'est que ces dons avaient été payés bien cher.

Orpheline dès sa naissance, elle avait été élevée par une tante fort mondaine, très futile, qui appréciait surtout les avantages extérieurs. Mais heureusement, ou malheureusement pour elle, Geneviève tenait de sa mère une nature élevée, et l'éducation superficielle qu'elle avait reçue n'était pas parvenue à gâter les nobles instincts de son cœur et de son esprit. Elle avait, d'elle-même, cherché les jouissances que donne une intelligence cultivée, et quand elle atteignit ses dix-sept ans, elle avait déjà beaucoup lu et beaucoup réfléchi. Comme elle n'avait pas eu de guide dans ses lectures et qu'elle était douée d'une imagination ardente, il aurait pu en résulter pour elle de graves inconvénients et il fallait vraiment lui savoir gré de n'être ni romanesque ni insupportable. Seulement, elle ne savait rien de la vie réelle, et quand sa tante songea à la marier, elle se laissa conduire

sans résistance vers un but dont elle ne pouvait encore comprendre toute la grandeur.

Sa tante avait naturellement recherché pour sa nièce ce qui lui avait toujours paru constituer le bonheur : — la fortune avant tout, — et Geneviève se trouva, sans s'être rendu compte de l'importance du serment qu'elle prononçait, liée au baron de Lanselay de ces liens indissolubles que la mort seule peut rompre. Il arriva ce qui, hélas ! ne se produit que trop souvent : M. de Lanselay n'avait aucune des qualités nécessaires au bonheur d'une nature fine et délicate.

Quoiqu'il fût fort bien né, son éducation avait été des plus sommaires ! Habile à tous les exercices du corps, il les avait toujours pratiqués aux dépens de la culture de son esprit, et c'est à peine s'il avait entendu dire qu'il existe une science nommée l'Orthographe , assez utile à pratiquer. Grand

buveur, grand mangeur, chasseur intrépide, il n'avait jamais pu lire, même un roman d'Alexandre Dumas ; il est vrai qu'il montait à cheval comme un centaure et qu'il était de première force à l'épée. Ses chevaux de courses, ses chiens de chasse tenaient la première place dans sa vie, et, s'il s'était marié, c'est qu'il trouvait convenable d'avoir une femme pour présider à ses dîners, quand il ramenait ses amis d'une chasse fructueuse et surtout parce que, les Lanselay étant de race illustre, il convenait de ne pas laisser s'éteindre leur nom. Avec cela, il était d'une violence inouïe, et, de tous les hommes, le plus difficile à contenter. La jeune femme paraissait-elle vêtue de noir, il était absolument certain que le blanc était pour ce jour-là la couleur préférée du mari. Si, le lendemain, Geneviève, voulant éviter une scène pénible, avait revêtu un costume de couleur

plus gaie, elle était bien sûre d'avoir mal choisi son moment et elle recevait le compliment désobligeant qu'elle avait voulu s'épargner. Il en était de même pour toutes choses grandes et petites.

Ce que fut la vie de cette femme si fine, si délicate, il est impossible de le raconter.

Son cœur si bon, si aimant, ne rencontra que l'indifférence ; toutes ses délicatesses furent raillées et méconnues, sa tendresse dédaignée ; et le désespoir allait sûrement s'emparer d'elle quand la Providence lui envoya un fils.

Pendant quelques mois, elle répandit sur cet être fragile des trésors d'affection ; il lui sembla que sa vie, remplie désormais des plus saints devoirs, allait devenir, sinon heureuse, au moins supportable ; mais ce bonheur relatif allait encore lui échapper.

En grandissant, l'enfant prit avec son père

une ressemblance désespérante ; il devint grognon, turbulent, égoïste, et se montra incapable de tout sentiment affectueux. Quand sa mère l'embrassait, il ne cachait pas son ennui ; jamais il ne venait auprès d'elle chercher une de ces caresses dont elle eût été si prodigue, jamais il n'avait pour elle un de ces mots balbutiés, un de ces gestes charmants qui font l'enfance si gracieuse et si attachante.

Comme son père le gâtait outre mesure, et que sa mère, au contraire, cherchait à réprimer ce que sa nature pouvait avoir de mauvais, l'enfant tout naturellement se sentait plus attiré du côté où l'impunité lui était assurée.

Cette belle éducation ne tarda pas à porter ses déplorables fruits : cet enfant n'avait pas encore huit ans et déjà son caractère était indomptable ; M. de Lanselay ne fut pas long

à trouver chez son fils une force de résistance que rien ne pouvait briser; s'irritant d'un état de choses que sa faiblesse avait elle-même créé, il passa subitement d'une extrême indulgence à une sévérité exagérée.

Mme de Lanselay fit doucement observer que l'enfant n'était pas responsable de ses actes, qu'il fallait en accuser l'éducation qu'il avait reçue, et demanda qu'on le confiât dorénavant exclusivement à ses soins. Mais M. de Lanselay n'admettait pas plus un conseil qu'une résistance et il décida sur l'heure que, malgré sa grande jeunesse, l'enfant serait dès le jour même conduit en pension. La mère pria, pleura, mais en vain. Son fils lui fut enlevé, et, avec lui, disparut la seule occupation qui la rattachât à la vie.

M. de Lanselay, plus que jamais attiré au dehors, la laissa pleurer dans la solitude et ne s'occupa pas plus d'elle que par le passé.

La veille du jour où nous la trouvons accoudée à sa fenêtre, elle avait eu à subir une de ces scènes dont M. de Lanselay était prodigue. Elle s'était réveillée plus triste encore que de coutume; il lui semblait que son cœur ne pouvait plus supporter le poids de la solitude et elle avait demandé à aller voir son fils. M. de Lanselay avait d'autres projets pour ce jour-là et il refusa à sa femme de la faire conduire au chemin de fer; elle insista, mais ne réussit qu'à s'attirer comme à l'ordinaire les railleries de son mari.

Quand ce dernier rentra le soir d'une partie de chasse où il s'était fort amusé, il devint furieux à la vue des yeux rougis de Geneviève :

« Hé quoi! s'écria-t-il, ne vous déferez-vous jamais de ces façons de pensionnaire? Vous n'êtes pas allée voir votre fils aujourd'hui?

Le grand malheur ! Vous irez demain, après-demain, dans huit jours ! qu'importe ! Est-ce que les hommes ont besoin de ces explosions de tendresse dont vous ne sentez pas assez le ridicule ? Votre fils se porte bien, que voulez-vous donc de plus ? »

La pauvre femme laissa passer le torrent, puis, sans répondre, rentra chez elle. Mais le sommeil, qu'elle chercha en vain, ne vint point fermer ses paupières alourdies. Aux premiers rayons du jour, elle quitta son lit et essaya de calmer la fièvre qui la dévorait en respirant l'air embaumé que ses fleurs préférées faisaient monter jusqu'à elle. Elle contempla longtemps l'admirable paysage qu'elle avait sous les yeux, puis elle éprouva un irrésistible besoin de mouvement ; elle espérait qu'elle pourrait fuir sa pensée ; et, s'habillant à la hâte, elle descendit dans le parc. Mais la pensée est un en-

nemi dont on ne se défait pas si aisément, et ses douloureuses réflexions la suivirent dans cette promenade solitaire. Elle marcha jusqu'au ruisseau et s'assit sur ses rives ombragées ; elle resta longtemps immobile, regardant couler cette eau claire et rapide qui entraînait dans son cours les coquettes fleurs des champs assez imprudentes pour s'approcher trop près de ses ondes transparentes. Elle se demandait pourquoi Dieu avait créé toutes les merveilles qui l'entouraient puisque les hommes étaient si peu dignes de les comprendre ; puis elle soupirait en se disant timidement combien ces choses seraient plus belles si l'on était deux à les admirer !

Dans la société de chasseurs où son mari l'avait introduite, ses grâces délicates avaient trouvé peu d'admirateurs ; mais à Paris, où elle passait quelques mois d'hiver, seule la

moitié du temps, elle avait été fort recherchée — l'indifférence du mari n'est-elle pas toujours une cause de succès pour la femme? — Cependant, elle n'avait encore aimé personne et son cœur était demeuré sourd aux doux propos qui avaient été murmurés à son oreille. C'est qu'elle n'était pas de celles qui se donnent facilement, sachant qu'elles se reprendront de même. Elle sentait que si elle aimait jamais, ce serait d'un amour ardent, absolu, et comme elle était pieuse, elle demandait à Dieu d'écarter de sa faiblesse une tentation qui la trouverait peut-être désarmée. Quoi qu'il en soit, elle n'avait encore rencontré personne qui lui parût digne de prendre la première place dans sa vie et elle commençait à croire que les combats qu'elle redoutait lui seraient épargnés. Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que toute une existence sans amour est bien

longue à s'achever et qu'il est aussi dur de n'avoir personne à chérir qu'il est cruel de n'entendre jamais un mot affectueux.

Ses tristes réflexions l'avaient si bien absorbée qu'elle avait perdu le sentiment de ce qui se passait autour d'elle, et elle fût restée longtemps encore plongée dans sa rêverie si un bruit de feuilles froissées et violemment écartées ne fût venu frapper son oreille. Au même instant, un animal, lièvre ou lapin, poursuivi et affolé par la peur, se jeta hors du bois et se précipita vers elle ; d'un bond elle fut sur pied, mais elle retomba bientôt en poussant un cri déchirant. Un coup de feu, tiré par un braconnier, l'avait atteinte à la jambe, et, bien que la blessure fût légère, elle saignait abondamment.

Quoique Geneviève souffrît cruellement, elle essaya de se lever et fit quelques pas; mais la surprise, la terreur, avaient ébranlé

tout son être, et bientôt elle sentit le cœur lui manquer ; elle fut obligée de s'étendre sur le gazon et aussitôt elle tomba dans un profond évanouissement.

CHAPITRE II

A l'heure où se passait ce tragique événement, le train qui part le soir de Paris entrait dans la gare de Beaumont-le-Roger. Entre autres voyageurs, il amenait le comte Pierre de Boislancy qui venait, pour quelques jours, demander l'hospitalité aux châtelains de Courancelles. Comme il n'était pas attendu et que les voitures sont rares à Beaumont-le-Roger, il dut faire mettre ses bagages de côté et se décider à franchir à pied les quelques kilomètres qui le séparaient du but de son voyage.

Une promenade matinale n'avait rien qui lui déplût, au contraire ; mais il n'était jamais venu dans ce pays et il ne pouvait s'aventurer sans guide à travers les sentiers qui rendaient la route plus courte en même temps que plus agréable ; il avisa donc un jeune garçon qui paraissait n'avoir d'autre occupation que de soulever la poussière des chemins et lui demanda de l'accompagner.

Il lui remit son sac de voyage, et, précédé de ce guide improvisé, suivi par son valet de chambre, il s'avança d'un pas allègre vers le bois que traversait la route de Courancelles.

Pierre avait trente-trois ans ; sa tournure était élégante, son visage régulier, ses traits fins et expressifs. Il tenait sans doute de sa mère, qui était créole, de beaux yeux noirs dont le regard, pénétrant et doux, semblait lire au fond de votre cœur et en sonder les

replis les plus cachés. Sa barbe soyeuse encadrait bien ce mâle visage, mais ne cachait pourtant pas les contours d'une bouche spirituelle et bien dessinée.

Grâce à sa fortune, il lui avait été permis de ne pas prendre de carrière; mais il n'avait pas profité de cette liberté pour livrer sa vie à une oisiveté dissolvante. Grand propriétaire, il s'était occupé des intérêts de ceux qui vivaient autour de lui; il avait cherché à améliorer leur sort; et tous les problèmes politiques et sociaux avaient été l'objet de ses études approfondies. Il avait déjà lutté avec fruit contre l'envahissement des doctrines malsaines qui tendent partout à mettre la jouissance à la place du devoir; et, comme il pratiquait les vertus qu'il conseillait, il avait étendu son influence heureuse sur toutes les populations voisines de sa terre.

Tel était l'homme qui, en ce moment, se dirigeait vers les bords de la petite rivière de Lanselay.

En arrivant auprès du ruisseau tapageur et mutin, il s'arrêta pendant quelques instants pour contempler la charmante vallée dont son regard embrassait les contours gracieux.

Son âme d'artiste ne pouvait être insensible au spectacle qui se déroulait devant lui et il venait de s'asseoir au pied d'un grand chêne, quand tout à coup il lui sembla entendre un sourd gémissement ; il écouta, et, le bruit s'étant renouvelé, il se dirigea vers le point d'où ces plaintes semblaient partir.

Quelle ne fut pas son horreur quand il aperçut, étendue parmi les hautes herbes, une femme jeune et belle, baignée dans son sang ! Il poussa une exclamation qui amena près de lui son valet de chambre et le jeune paysan qui les accompagnait. Celui-ci, ayant

regardé le visage de la blessée, tomba à genoux près d'elle et s'écria :

« Seigneur, mon Dieu ! Mais c'est notre bonne dame de Lanselay ! Est-ce qu'elle est morte ? Ah ! monsieur, qu'allons-nous devenir, ma mère, mes petites sœurs et moi ? Mais elle n'est pas morte, n'est-ce pas ? »

Et le pauvre enfant, pleurant à chaudes larmes, s'arrachait les cheveux en se roulant sur le gazon.

Mais, déjà, Pierre avait soulevé la tête charmante qui gisait sur le sol ; il avait baigné ses tempes décolorées avec l'eau fraîche du ruisseau, et un léger mouvement de la paupière annonçait que la vie ne tarderait pas à revenir.

Bientôt Geneviève ouvrit les yeux : son regard étonné rencontra d'abord celui de Pierre, puis se porta sur l'enfant qui, toujours agenouillé près d'elle, attendait avec anxiété

qu'elle reprît ses sens. Geneviève était la Providence des malheureux, et, dans le village, elle était adorée et vénérée à l'égal d'une sainte.

« Ah! c'est toi, dit-elle, c'est toi, Louis! Que fais-tu donc ici? Que se passe-t-il? Il me semble que je suis lasse! Pourquoi? »

Mais un mouvement qu'elle fit pour se lever lui causa une vive douleur et la ramena au sentiment de la réalité. « Ah! oui, je sais maintenant..., un coup de feu..., une blessure..., et puis, j'ai perdu connaissance! »

« Mais qui donc, madame, reprit Pierre de sa voix harmonieuse et bien timbrée, qui donc a pu se rendre coupable d'un aussi lâche attentat?

— Je ne sais, un braconnier, sans doute, mais je ne l'ai pas aperçu.

— Dans ce moment, permettez-moi, madame, de vous dire que le plus pressé

serait de vous procurer les secours dont vous avez besoin. Le château que vous habitez n'est pas éloigné, me dit cet enfant, nous allons essayer de vous y transporter; je crois que ce ne sera pas très difficile.

— Ce ne sera pas aussi facile que vous paraissez vous l'imaginer; la montée est rapide, et je ne voudrais pas vous donner tant de peine. Louis va simplement aller prévenir M. de Lanselay, qui m'enverra ma voiture. »

M. de Boislancy lui fit observer que cela prendrait beaucoup de temps; que ses vètements étaient humides, et qu'enfin il était nécessaire d'appeler au plus vite un médecin. Mais Louis s'était déjà élancé dans la direction du château, et Geneviève préféra attendre son retour. Elle resta sous la garde de M. de Boislancy, qui lui expliqua comment il était arrivé près d'elle; il ajouta combien il se félicitait d'avoir pu venir à son

secours, et lui demanda par suite de quelles circonstances elle avait été victime d'un semblable accident. Elle lui répondit simplement qu'elle était sortie pour faire une promenade matinale; qu'elle s'était laissé entraîner au delà des limites de son parc, et que, sans lui, elle aurait couru le risque de rester longtemps évanouie dans ce sentier désert.

Pierre l'entoura de ses couvertures de voyage, lui fit un coussin de son manteau, et prit d'elle les soins les plus attentifs. Geneviève, faible et tremblante, grelottant encore de froid et d'émotion, se laissait faire comme une enfant. Il semblait qu'elle eût toujours connu cet étranger qui la soignait comme sa mère aurait pu le faire.

Un bruit de roues se fit bientôt entendre et l'on vit paraître une voiture étroite et légère dont Mme de Lanselay se servait pour ses promenades solitaires; un groom la condui-

sait seul; Louis s'était accroché au siège de derrière.

« Hé quoi! s'écria M. de Boislancy, pas une couverture, pas une oreiller! Comment allons-nous vous étendre dans ce panier? Louis, vous n'avez donc pas dit à M. de Lanselay que Mme la baronne était grièvement blessée?

— Si fait, monsieur, reprit l'enfant, mais... » et il s'arrêta en regardant Geneviève! Il avait souvent entendu blâmer la dureté que M. de Lanselay témoignait à l'égard de sa femme et la délicatesse instinctive de son cœur enfantin l'avertissait que c'était là un sujet pénible pour la noble créature respectée de tous.

« Hé bien!... interrogea Boislancy.

— Hé bien! et il fit appel à tout son courage... hé bien! monsieur le baron n'était pas de très bonne humeur, et il a dit que c'était bien suffisant comme cela! »

Pierre sentit une étrange sensation lui monter au cœur et se demanda ce que signifiait une semblable indifférence; mais il n'avait pas le temps de réfléchir et il se hâta d'arranger, le mieux qu'il put, les coussins de la voiture, sur lesquels il déposa Geneviève à moitié évanouie.

Le groom prit le cheval par la bride, tandis que Pierre et son valet de chambre marchaient de chaque côté du frêle équipage, en surveillant les cahots et soutenant la pauvre Geneviève qui souffrait de plus en plus. Ils approchèrent enfin du château et bientôt la petite troupe s'arrêta au bas du perron.

M. de Lanselay, furieux de ce qu'il appelait les sottises de sa femme, plus furieux encore parce que des braconniers infestaient ses bois, attendait en haut des degrés, le sourcil froncé et l'œil plein d'éclairs. Il était de ceux, trop nombreux, hélas ! qui ne veu-

lent jamais croire aux choses qu'ils redoutent, s'épargnant ainsi des inquiétudes qui dérangeraient le cours de leur paisible existence, et il s'était facilement persuadé que la prétendue blessure de sa femme n'était tout au plus qu'une égratignure.

Il se préparait donc à gronder de la bonne façon cette étourdie qui, par son imprudence, révolutionnait toutes les habitudes de la maison.

Cependant, quand il la vit pâle et glacée, il éprouva un certain embarras; et quand M. de Boislancy, que sa haute mine faisait ressembler à quelque preux du moyen âge, s'avança vers lui, il sut au moins réprimer les paroles inconsidérées que sa bouche allait proférer.

« Monsieur, dit Pierre, permettez-moi de me présenter moi-même : je suis le comte de Boislancy; vos voisins de Courancelles vous

diront que je suis leur ami; vous plairait-il de faire donner l'ordre de transporter chez elle Mme de Lanselay, que j'ai été assez heureux pour secourir ? »

Le cœur de M. de Lanselay, qui n'avait jamais battu, n'était qu'un conseiller bien inhabile; aussi ne sut-il répondre que ces phrases sans suite :

« Avouez, monsieur, que les femmes sont bien sottes. Qu'allait faire Mme de Lanselay dans les bois à cinq heures du matin ? n'est-ce pas ridicule ?... Geneviève, vous ne souffrez pas beaucoup, n'est-ce pas ? Avez-vous au moins reconnu ce braconnier ?... Que faisaient mes gardes à cette heure ? N'est-ce pas une pitié d'être si mal servi ? »

Mais M. de Boislancy, un sourire de dédain sur les lèvres, ne songea pas à répondre; il s'approcha de Geneviève, la souleva doucement et voulut la transporter lui-même

jusqu'au haut de l'escalier. Il la déposa sur une chaise longue dans son boudoir et lui dit d'une voix émue :

« Me permettrez-vous, madame, de venir prendre de vos nouvelles ? »

Geneviève leva vers lui ses beaux yeux bleus où se lisait une expression de reconnaissance bien facile à comprendre ; jamais la pauvre créature n'avait été l'objet de soins si affectueux.

« A demain ! » dit-elle ; et sa tête retomba sans force sur l'oreiller.

En se retournant, Pierre se trouva en face de M. de Lanselay, le salua d'un geste cérémonieux et s'éloigna comme à regret.

CHAPITRE III

Geneviève était entourée de domestiques dévoués, ce qui, malheureusement, n'est pas la loi commune; mais ils étaient, pour la plupart, fils de vieux serviteurs de sa famille et avaient grandi avec elle. Ils l'aimaient parce qu'elle était bonne, et ils éprouvaient à la voir souffrir une véritable peine. Aussi le cocher n'avait-il pas attendu les ordres de son maître pour aller prévenir le médecin, et la femme de chambre avait-elle préparé tout ce qui pouvait être nécessaire au pansement de la blessure.

Le médecin arriva donc bientôt et examina soigneusement le membre endolori : il trouva que la blessure était, en elle-même, insignifiante. Quelques plombs, amortis par les vêtements, avaient meurtri les chairs; quelques autres avaient pénétré plus avant, le sang avait abondamment coulé ; mais il n'y avait rien de grave dans tout cela : quelques jours de repos devaient suffire à amener une guérison complète.

Il ne fut pas aussi satisfait de l'état général de la baronne : l'émotion qu'elle avait éprouvée, la nuit sans sommeil qu'elle avait passée, avaient profondément ébranlé tout son organisme : elle était agitée, fiévreuse, et il ordonna la plus grande tranquillité, ajoutée à un nombre infini de potions calmantes. On tira les rideaux et on la laissa libre de dormir... ou de penser.

Pendant ce temps, Pierre s'était remis en

chemin et il poursuivait sa route d'un pas rapide. L'aventure dans laquelle il venait de jouer un rôle lui semblait être un rêve et il avait peine à se persuader de sa réalité. Pourtant il ne pouvait détacher sa pensée de la jeune femme qu'il avait tenue dans ses bras, dont, pour un moment, il avait senti le cœur battre près du sien. Il revoyait ce corps souple et charmant, cette tête intelligente et fine couronnée de si beaux cheveux blonds; il se demandait par quelle cruauté du sort cette femme accomplie se trouvait liée à un mari brutal et vulgaire. Pourquoi cet homme n'était-il pas à genoux devant une aussi belle créature? L'aimait-elle? La rendait-il heureuse? Tous ces points d'interrogation se dressaient à la fois devant lui et troublaient son esprit impatient. Il avait hâte d'arriver à Courancelles, où, sans doute, il trouverait le mot de toutes ces énigmes. Vingt

fois il fut sur le point de questionner Louis, qui l'accompagnait toujours; mais je ne sais quel sentiment indéfinissable l'empêcha de le faire. On eût dit qu'il n'osait pas prononcer le nom de celle qui, tout à coup, venait de lui apparaître au milieu de circonstances si dramatiques et si imprévues.

Quand, enfin, il arriva à Courancelles, le déjeuner avait déjà réuni dans la salle à manger les maîtres de la maison et leurs invités. Pierre fut reçu avec acclamation, comme cela lui arrivait partout. N'apportait-il pas toujours avec lui une ample provision de bonne humeur, d'anecdotes piquantes et de conversations utiles? Il raconta, cela va sans dire, les événements qui avaient rempli sa matinée, et demanda du ton le plus indifférent qui étaient M. et Mme de Lanselay?

Bien qu'il appartînt au même monde que ces derniers, le hasard voulait qu'il ne les

eût jamais rencontrés. Mme de Lanselay venait tard à Paris; de son côté, Pierre allait souvent à la campagne, où l'appelaient des intérêts majeurs; et, d'ailleurs, il ne fréquentait que les salons où l'on cause et ceux où l'on s'occupe de politique. Il n'y avait donc rien de très extraordinaire à ce que Mme de Lanselay fût une inconnue pour lui. Ce qu'il apprit sur elle n'était pas de nature à diminuer l'intérêt que cette jeune femme avait fait naître en lui. Mme de Courancelles, qui était une personne d'âge mûr et respectable, ne pouvait assez faire l'éloge de ses vertus.

« Quant à M. de Lanselay, ajouta Mme de Courancelles, c'est incontestablement ce que le monde appelle un honnête homme : il ne joue pas, il ne fait pas de dettes et il administre sagement sa fortune; il sait, à l'occasion, obliger un ami; mais la distinc-

tion de sa femme lui fait peur, et, quelques mois après son mariage, il cherchait déjà au dehors des distractions d'un ordre peu élevé. L'été, la villageoise coquette qui rêve un ruban ; l'hiver, à Paris, la première ouvrière qui court après un dîner ou un billet de spectacle : voilà les dignes objets de ses attentions. Il aime peut-être sa femme, mais il lui en veut d'autant plus de n'avoir pas pu descendre jusqu'à lui. Chacune des paroles de cet homme, dont le manque de tact est le plus grand défaut, est une insulte pour sa femme. Chacun des gestes de cette dernière lui paraît, à lui, comme un reproche dont il ne sent pas la justesse : de là des querelles qui font de cet intérieur un enfer. Son caractère est d'ailleurs intraitable, et il ne peut supporter la moindre infraction à ses ordres. La chasse est sa passion dominante, la principale occupation de sa vie ; pour assurer

la conservation de son gibier, il ne recule devant aucune rigueur : il est redouté à vingt lieues à la ronde. Pendant les journées entières qu'il passe à courir les bois et les plaines, Geneviève est seule, et depuis qu'il lui a enlevé son fils, elle doit trouver le temps terriblement long. Elle vient souvent me voir, mais la compagnie d'une vieille femme comme moi ne peut lui tenir lieu de tout ce qui lui manque. Pauvre enfant! je vais aller tout à l'heure savoir comment elle se trouve. Viendrez-vous avec moi ? »

Je vous laisse à penser si Pierre se montra disposé à suivre sa vieille amie.

Quand ils arrivèrent à Lanselay, le châtelain était absent selon ses habitudes; quant à Geneviève, elle venait enfin de s'endormir, et tout faisait espérer qu'à son réveil elle éprouverait un mieux sensible ; mais ces

espérances ne se réalisèrent pas complètement. Pendant quelques jours, la fièvre persista, intense, menaçante, et l'on put craindre de sérieuses complications. Pierre venait le matin, le soir; il serait venu pendant la journée tout entière sous les fenêtres de Geneviève, s'il l'eût osé! Il lui semblait qu'à la vie de cette femme qu'il connaissait à peine, sa vie, à lui, était liée; il s'étonnait de la place qu'elle occupait dans sa pensée, mais il avait beau faire, il lui était impossible de penser à autre chose.

Un soir, on lui dit enfin que la baronne était beaucoup mieux, et que le lendemain elle descendrait au salon pour quelques heures; on ajouta qu'elle recevrait « monsieur le comte », à qui elle voulait adresser tous ses remerciements.

A cette nouvelle, Pierre sentit d'abord une grande joie; puis, il devint inquiet, fié-

vreux, comme s'il se fût trouvé à la veille de quelque événement terrible! Quelle était en réalité la valeur morale de cette femme à laquelle il avait tant pensé depuis quelques jours? Etait-elle ce qu'il avait espéré qu'elle serait? Avait-elle, en effet, toutes les vertus dont on se plaisait à la parer? Avait-elle le cœur généreux qu'on lui prêtait, l'esprit qu'on lui accordait?... Mais, au fait, quel intérêt tout cela avait-il pour lui? Que lui importait? Quoi qu'il en soit, il ne dormit pas cette nuit-là, et il eut toutes les peines du monde à attendre l'heure où il pourrait se présenter au château de Lanselay.

Il trouva Geneviève dans son salon particulier, étendue sur un canapé près d'une fenêtre ouverte ; les rayons du soleil entraient librement par cette large baie. Geneviève avait près d'elle une table couverte de fleurs qui parfumaient l'air ; tout enfin était gai

dans cette pièce où chaque objet révélait le goût exquis de la maîtresse de la maison.

Celle-ci, un peu pâle peut-être, était soigneusement coiffée; ses beaux cheveux blonds, simplement relevés et tordus, laissaient apercevoir un cou blanc et élégant dont les contours parfaits se perdaient dans les plis du fichu qui couvrait ses épaules. Une robe flottante, sous laquelle on devinait deux petits pieds bien chaussés, se drapait gracieusement autour de son corps; et rien, si ce n'est son attitude allongée, n'évoquait l'idée toujours pénible de la maladie.

Etait-ce ce que Pierre avait rêvé? Je ne sais! Dans tous les cas, il n'eût pas fait preuve de goût s'il se fût plaint du tableau charmant que contemplaient ses yeux.

Comme il s'arrêtait sur le seuil, plus ému qu'il ne convenait de paraître : « Venez donc, monsieur, lui dit-on d'une voix fraîche, jeune

et douce, venez donc qu'on vous remercie ; sans vous, je ne sais pas ce que je serais devenue ; je frissonne encore quand j'y pense... » Et une petite main parfumée se tendit vers Pierre qui ne put s'empêcher d'y porter respectueusement les lèvres. Une conversation intéressante s'établit bientôt entre ces deux êtres si intelligents, et les heures se succédèrent sans qu'ils eussent conscience du temps qui s'écoulait. Il semblait à Geneviève qu'elle n'avait jamais causé jusqu'à ce jour ; chacune de ses idées, développée, élargie, trouvait un écho chez Pierre ; celui-ci, plus brillant qu'il n'avait jamais été, trouvait dans son cœur, dans son esprit, des aperçus nouveaux qu'il développait avec une véritable éloquence, et quand le retour de M. de Lanselay leur apprit qu'il était l'heure de se séparer, ils ne pouvaient en croire le témoignage de leurs oreilles. Ce jour-là M. de Lanselay,

de meilleure humeur que de coutume, — il avait fait une chasse miraculeuse, — daigna être poli avec M. de Boislancy et l'invita à venir souvent rendre visite à sa femme. Aussitôt après le départ de Pierre, Geneviève ressentit une fatigue qu'elle n'avait pas éprouvée jusque-là; elle demanda à regagner la solitude de sa chambre à coucher, où elle était sûre de ne pas être troublée par des visiteurs importuns. Elle avait besoin de reprendre, dans le silence, en tête-à-tête avec elle-même, la conversation si malencontreusement interrompue. Chacune des paroles de Pierre lui revenait à la pensée; jamais elle n'avait éprouvé jouissance semblable à cette fête de l'esprit et elle avait hâte d'être au lendemain pour recommencer.

Elle ne se demandait pas s'il reviendrait, elle savait qu'il en serait ainsi...

Tout entière à l'ivresse de ce plaisir nou-

veau, elle ne songea pas un instant que le cœur pouvait bien avoir eu sa part dans les joies de la journée... Pourquoi cette pensée lui serait-elle venue?... Pierre ne lui avait pas fait la cour — selon l'expression consacrée, — il ne lui avait pas dit qu'elle était jolie, comme tous ceux qui faisaient profession d'amour pour elle. Il avait causé avec elle comme on cause avec un ami ; il avait approuvé ses idées quand il croyait qu'elle avait raison; il avait discuté quand il trouvait qu'elle avait tort. Est-ce que cela ressemble à l'amour?

Naturellement, Pierre revint le lendemain ; il revint les jours suivants, jusqu'au jour où une guérison complète permit à Mme de Lanselay de reprendre sa vie ordinaire.

Je n'ose affirmer que cette guérison fut la bienvenue : c'était si doux de vivre loin des devoirs du monde, de passer tout son temps

en aimable compagnie, de n'ouvrir sa porte qu'à des hôtes choisis... parmi lesquels M. et Mme de Courancelles étaient, cela va sans dire, toujours les premiers.

Malheureusement, un pareil état de choses ne pouvait durer sans cesse : M. de Lanselay le disait hautement et la raison le répétait après lui.

Quoique Geneviève fût une femme sérieuse, il ne faut pas s'imaginer qu'elle avait l'habitude de rester tout le jour enfermée avec ses livres... Au contraire, elle participait souvent aux distractions que la vie de campagne amène à chaque instant, et il faut avouer qu'elle y prenait un vif plaisir. Si la vie que menait son mari lui avait paru maussade, c'était par l'abus qu'il faisait de ces sortes d'exercices au détriment de toute autre occupation; mais une promenade à cheval, un rendez-vous de chasse et un déjeuner cham-

pêtre, ne la laissaient pas d'ordinaire indifférente.

Seulement, pendant sa convalescence, des plaisirs nouveaux s'étant offerts à elle, il lui semblait que tous les autres avaient perdu leurs charmes et il lui fallut un véritable effort pour reprendre son existence habituelle.

Cependant, comme, grâce au voisinage, les Courancelles et leurs invités étaient de toutes les réunions, elle ne tarda pas à se réconcilier avec ce nouvel état de choses.

Pierre avait été assidu près d'elle pendant sa maladie, il ne le fut pas moins maintenant que des plaisirs plus agités avaient succédé aux doux entretiens des semaines précédentes.

Le vif intérêt que, dès l'abord, Pierre avait ressenti pour Geneviève n'avait pas tardé à se changer en un amour ardent et profond.

Les circonstances dans lesquelles la jeune femme lui était apparue, l'indifférence de son mari, le culte que les pauvres paraissaient avoir pour elle, tout était bien fait pour frapper l'imagination d'un homme jeune et passionné. Le charme pénétrant de Mme de Lanselay, son esprit, sa douceur, avaient vite achevé leur œuvre, et, aujourd'hui, Pierre sentait que si son amour était repoussé, c'en était fait du bonheur de toute sa vie.

Lui, cet homme si droit, si honnête jusqu'à présent, il était complètement envahi par la passion qui lui étreignait le cœur; oubliant les principes qui jusqu'à ce jour avaient servi de règle à sa vie, il ne songeait plus qu'à faire partager à celle qui en était l'objet la tendresse qu'il ressentait pour elle. Il en arrivait au paradoxe, et, la voyant si malheureuse, il se trouvait plus qu'excu-

sable en lui apportant, sous prétexte de consolation, un nouvel élément de souffrance. S'il eût été de sang-froid, il eût sévèrement jugé ce qu'il eût appelé sa duplicité ; en effet, si jusque-là il n'avait pas fait l'aveu de son amour, c'est qu'il voulait avant tout être sûr d'être aimé. Mme de Lanselay était vertueuse ; il ne fallait pas que la lutte entre son cœur et sa vertu fît couler ses larmes ; il la voulait heureuse... et était décidé à ne parler que quand, dans son illusion, il serait certain de s'appeler : « le Bonheur ! »

En attendant, l'existence qu'il menait n'était-elle pas douce entre toutes? D'ailleurs, l'attente ne lui était pas trop cruelle ; il était si sûr de sa victoire, que déjà il songeait à préparer leur vie future. Un joli petit château, appelé le Petit-Lanselay, était à vendre aux environs ; il l'acheta ; mais il demanda et obtint que cette acquisition fût pour un

temps tenue secrète. Il lui fallait d'abord aller passer quelques jours dans sa terre, et il voulait attendre son retour pour faire le pas décisif.

Quant à Geneviève, éblouie par les plaisirs de l'esprit, elle continuait à se faire illusion sur l'état de son cœur... ou plutôt — ceci est plus vrai, — elle se laissait aller au charme de ses sensations nouvelles, et ne voulait pas chercher à les définir!

Un jour, un grand déjeûner devait réunir au pavillon de chasse des Courancelles toute la société des environs. Le temps avait marché, les teintes dorées de l'automne avaient changé l'aspect du paysage, mais le tableau n'en était que plus séduisant. Ce pavillon, situé au sommet d'une colline et abrité par de grands bois, dominait une vaste étendue de pays : en face, le château de Lanselay et ses croupes boisées ; un peu plus loin, le petit

castel dont nous avons parlé ; à vos pieds, la vallée ; partout la fertilité, la richesse et la vie.

La société joyeuse qui envahit bientôt ces calmes solitudes n'était peut-être pas d'humeur poétique ; elle ne put cependant rester insensible à la grandeur de la scène ; on demanda tout d'une voix que la table fût dressée en plein air.

La place destinée à Mme de Lanselay avait été marquée d'avance par un immense bouquet que les gardes des chasses voisines lui offraient pour célébrer son rétablissement. Il était vraiment touchant de voir combien cette femme était aimée de tous. On ne songeait pas d'ailleurs à s'en étonner, tant était grand le charme qui s'exhalait de toute sa personne.

Naturellement, Pierre trouva moyen de s'emparer du siège voisin de celui de Mme de

Lanselay. La conversation un peu bruyante qui s'établit bientôt entre tous les chasseurs ne laissa pas d'abord beaucoup de place à une causerie intime; mais Pierre et Geneviève étaient l'un près de l'autre; ils pouvaient de temps en temps échanger une remarque fine et amusante : que leur fallait-il de plus? Pierre, au moment où Geneviève attachait à son corsage une fleur de son bouquet, lui en avait demandé une; elle lui avait donné, en rougissant, la sœur jumelle de la rose dont elle s'était parée... et elle avait rougi plus encore sous le regard qu'il lui adressa.

La conversation générale continua, vive, animée, et chacun raconta à son tour quelque anecdote plus ou moins drôle. Les amoureux en profitèrent pour s'isoler de plus en plus, et c'est à peine s'ils entendirent les projets qui se tramaient autour d'eux. Une

question adressée directement à Pierre le fit descendre du ciel sur la terre.

Il s'agissait d'une grande expédition qui faisait tressaillir d'aise l'âme de tous les chasseurs.

On avait signalé à quelques lieues de là une bande de loups qui avaient dévasté plusieurs bergeries, et il fallait mettre fin aux exploits de ces enragés. « Après demain! n'est-ce pas? dit quelqu'un, le jour vous convient-il? — Approuvé! répondirent vingt voix. — Vous serez des nôtres, n'est-ce pas, Boislancy? — Désolé, mon cher, mais je pars demain! — Vous partez? est-ce bien vrai?... » Et il lui sembla que la voix qui murmurait ces mots à son oreille était tremblante et mal assurée. — « Hélas! il le faut! »

Il regarda Geneviève. Oh! que les hommes sont cruels! Il vit la larme qui brillait au

bord de ses paupières ; il vit le coin de ses lèvres se plisser... il vit sa main tremblante arracher les fleurs de son bouquet... et il ne dit pas un seul mot. Pour calmer cette émotion poignante, il n'aurait eu qu'à étendre le bras dans la direction du petit Lanselay, il n'aurait eu qu'à dire : « Voyez-vous cette maison? Eh bien! elle est à moi; je l'ai achetée parce que je ne puis plus vivre loin de vous. Dans quelques jours, sur la limite de nos deux domaines, un pavillon s'élèvera où je réunirai les fleurs, les livres que vous aimez, où j'apporterai tout ce que le luxe peut inventer, parce que rien n'est trop beau pour vous... Ce sera mon cabinet de travail, fantaisie d'original perdue au milieu des bois, nul n'y entrera que vous; mais chaque jour je vous y attendrai et chaque jour vous y viendrez plus aimante et plus aimée. » Mais ces mots, il eut le courage de ne

pas les prononcer. « L'heure est-elle venue ? » se demandait-il, et il n'osait encore se l'affirmer. Pourtant, quand le déjeuner fut fini et que chacun se dispersa, les uns pour reprendre leur fusil, les autres pour faire approcher les voitures, il rejoignit Geneviève qui s'était avancée au bord du plateau et contemplait le paysage qui avait soudain perdu tout son éclat.

« Me jugerez-vous digne, madame, d'être votre messager ? Voulez-vous que je vous apporte quelque partition, quelque livre nouveau ? car je ne serai pas longtemps absent, et je suis prêt à exécuter vos ordres. »

Si c'était une épreuve, elle ne réussit que trop pleinement : les yeux humides reprirent leur éclat, la bouche redevint souriante, et Pierre allait parler enfin... parler avec éloquence, car son cœur était plein de joie, quand il se souvint que ni l'heure, ni le

lieu, n'étaient propices à un entretien de cette nature.

Dans la journée, il chercha à reprendre avec Geneviève la conversation interrompue, mais ce fut vainement qu'il essaya de la trouver seule : il dut partir sans avoir révélé son secret!

CHAPITRE IV

Après cette journée si remplie d'émotions diverses, Geneviève rentra à Lanselay, brisée de corps et d'esprit. Elle fut pourtant obligée de présider le dîner, ce qui fut pour elle un véritable supplice ; mais, le soir, aussitôt qu'elle put quitter le salon, elle s'empressa de remonter chez elle.

Elle était en proie à une vive agitation ; les pensées les plus diverses se heurtaient dans son cerveau, et il lui semblait que sa tête était prête à éclater. « Mon Dieu, se disait-elle, subitement éclairée sur l'état de

son cœur ; mon Dieu ! que se passe-t-il en moi ? suis-je arrivée à cette heure redoutable que je croyais écartée à jamais ? Est-il donc vrai que je l'aime ?... Hélas ! c'est un fait trop réel !... Oui ! je l'aime et ne puis supporter la pensée de son absence. Mais, grand Dieu ! faites qu'il ne m'aime pas, lui ! car s'il devait m'aimer, que deviendrais-je ?... que ferais-je ?... Il me faudrait renoncer à cette intimité charmante dont j'ai si bien pris l'habitude ; il me faudrait retomber dans la solitude, dans le vide !... Mais à quoi vais-je donc penser ? Pourquoi m'aimerait-il ? Suis-je devenue tout à coup semblable à ces femmes dont j'ai tant ri autrefois, qui s'imaginent que tous les hommes sont à leurs pieds ? Suis-je donc si charmante qu'on ne puisse me voir sans mourir d'amour ? Je suis folle, vraiment... Mais alors, pourquoi venait-il si souvent ?... Pourquoi ?

Mais simplement parce que la chasse n'est pas son seul plaisir, à lui ; parce que personne ici, excepté moi, ne s'occupe des questions qui l'intéressent, voilà tout ! »

Mais, chose étrange, cette pensée, loin de la consoler, ajouta encore une amertume à toutes celles dont son cœur était déjà rempli. Ses larmes coulèrent plus abondantes, plus amères, et elle se trouva malheureuse comme elle ne l'avait jamais été.

Il n'est pas besoin de dire que les journées qui suivirent furent tristes à mourir. Le temps était devenu pluvieux et il semblait qu'il eût voulu se mettre à l'unisson du cœur de la pauvre Geneviève. D'ordinaire, pour celle-ci, les jours de pluie étaient ceux qui s'écoulaient le plus rapidement. Sûre de n'être pas dérangée, elle lisait, faisait de la musique et les heures fuyaient sans qu'elle s'en aperçût. Pourquoi donc n'en était-il

plus ainsi? Pourquoi son piano était-il muet et ses livres couverts de poussière? C'est qu'un sentiment nouveau s'était emparé de tout son être... c'est qu'elle était écrasée par l'incertitude de savoir si elle était aimée... c'est qu'elle luttait contre elle-même, car sa piété la défendait encore, et elle avait la ferme volonté de résister à son amour.

Elle priait, mais il lui semblait que sa prière n'était pas écoutée; elle se demandait avec effroi si elle était de celles que Dieu paraît abandonner en ce monde, mais qui sont marquées au front pour servir d'avertissement aux autres par l'expiation terrible à laquelle elles sont destinées. Elle avait peur... et puis... elle finissait par s'avouer que la plus cruelle de toutes ses tortures était encore le doute dans lequel Pierre l'avait laissée.

Un jour, elle fut arrachée à ses tristes pensées par un message de Mme de Courancelles...

C'était une invitation à dîner pour le lendemain... De Pierre, pas un mot, et pourtant Geneviève se sentit au fond de l'âme une joie inaccoutumée... Un secret instinct lui disait qu'il serait là, et elle prit de sa toilette — sans oser s'avouer son espérance — les soins les plus minutieux. Pour la première fois, peut-être, elle se regarda dans son miroir avec une scrupuleuse attention ; et quand elle vit son image reflétée dans cette grande glace qui la reproduisait tout entière, elle ne put s'empêcher de sourire. C'est qu'elle était bien belle ainsi ! Sa longue robe noire toute couverte de bouquets de roses faisait si bien ressortir la blancheur et la perfection de ses épaules et de ses bras !

Tout à coup, elle se souvint qu'il — cet il à qui l'on ose à peine donner un nom — qu'il ne l'avait jamais vue en robe décolletée... et cette pensée amena sur ses joues une teinte

rosée qui la rendait encore plus jolie... elle fut sur le point de changer de toilette ; mais il était tard, et ses chevaux — jeunes et fringants — s'impatientaient déjà au bas du perron ; elle partit donc.

Quand elle entra dans le salon de Mme de Courancelles, la première personne, ou plutôt la seule qu'elle vit... ce fut Pierre ! Il lui sembla que son cœur s'arrêtait, que le sang lui montait au cerveau et qu'elle allait tomber : elle fit un effort sur elle-même et ce fut avec sa grâce habituelle qu'elle salua chacun d'un mot amical. Pierre vint le dernier ; mais elle ne put prendre sur elle de prononcer une seule parole quand elle laissa sa main tomber dans celle qui se tendait vers elle.

Mme de Courancelles, innocente complice du drame qui se nouait sous ses yeux, les avait placés à table l'un près de l'autre : elle savait combien ils aimaient à parler des

choses qui les intéressaient tous deux, et, en qualité de maîtresse de maison, elle avait l'art et le soin de choisir pour chacun de ses convives la place qui lui convenait le mieux. Elle exprima le regret que M. de Lanselay, appelé à Evreux pour la fameuse histoire du braconnier qui avait enfin été arrêté, ne pût occuper celle qui lui avait été destinée.

Pierre parla d'abord de tout, excepté de ce qui lui brûlait les lèvres; il discuta le livre nouveau, la partition à la mode; mais il avait beau faire, la conversation quittait malgré lui la région où elle se tenait d'habitude et prenait une tournure qui paraissait effrayer Mme de Lanselay... Celle-ci était heureuse pourtant; mais n'est-il pas permis d'éprouver un peu d'effroi alors que se joue le bonheur ou le malheur d'une vie tout entière?

Pierre ne pouvait ni ne voulait se taire

plus longtemps, mais il sentait qu'il fallait, avant tout, ne pas effaroucher cette âme délicate... ; il fallait l'habituer à la pensée qu'elle était aimée ; il fallait que, pour ainsi dire, sans s'en douter, elle descendît cette pente glissante qui devait la jeter dans les bras de son amant.

Ces pensées l'avaient rendu silencieux pendant quelques instants, au bout desquels il murmura tout bas... si bas qu'elle seule l'entendit :

« M'avez-vous un peu regretté pendant mon absence ? Avez-vous pensé à nos douces causeries ?

— Pouvais-je les oublier ?

— Vous ne me demandez pas pourquoi je suis revenu ? Est-ce que cela vous paraît naturel que je vienne si souvent à Courancelles, où je n'étais jamais venu il y a six semaines ?

— Non, mais je trouve tout simple que le plaisir de retrouver vos aimables hôtes vous attire près d'eux pendant la saison d'automne.

— Êtes-vous bien sûre que ce soit là le vrai motif de mon retour?... » Et ses yeux ardents et doux plongeaient jusqu'au fond de ceux de Geneviève, qui, profondément troublée, sentait sa voix trembler et ses joues se couvrir d'une rougeur révélatrice... Elle ne répondit pas ; il continua :

« Hé bien! vous ne me demandez pas la vraie raison de mon retour? Peut-être, après tout, l'avez-vous devinée? — Il n'est pas besoin d'être sorcier pour cela! — Allons, puisque vous ne voulez pas me répondre, je vais vous apprendre une nouvelle : j'ai acheté le château dont le parc confine au vôtre, et, demain, je vais m'y installer. »

Cette révélation causa à Geneviève une émotion facile à comprendre.

« Ah ! » dit-elle seulement ; et, tremblante, éperdue, elle détourna les yeux pour éviter le regard qui cherchait le sien !

Elle n'avait plus à douter maintenant, elle comprenait qu'elle était ardemment aimée, et, malgré la joie dont son âme était remplie, elle avait peur à cette heure décisive. Pour ainsi dire, à son insu, Pierre avait pris une place immense dans sa vie... ; elle n'aurait pu renoncer à le voir... ; elle sentait qu'elle l'aimait comme elle en était aimée ; mais ce n'est pas sans luttes qu'on renonce à toute une vie vertueuse et irréprochable.

Son émotion était si intense qu'elle se sentait sur le point de s'évanouir ; son cœur battait à se rompre et soulevait les plis de son corsage... il lui semblait que tous les yeux étaient fixés sur elle et elle eût voulu fuir. Quant à lui, il savourait son triomphe ; il voyait bien qu'elle luttait encore ; mais il la

savait vaincue et il se fût montré sans merci si un mouvement des convives ne l'eût prévenu de la fin du repas. Il s'empara du bras de Geneviève avec une douce autorité et elle se laissa conduire au salon, où il resta près d'elle jusqu'au moment où l'on annonça que le café était servi dans la serre.

Le salon de Courancelles s'ouvrait sur un jardin d'hiver où l'on se rendait généralement après le dîner et où les hommes étaient autorisés à fumer.

Là, les plantes les plus rares étaient réunies; les fleurs les plus brillantes et les plus parfumées s'étageaient en gradins le long des murs et offraient aux yeux le spectacle le plus éblouissant.

Au milieu, abrités par de grandes plantes vertes, étaient placés des divans moelleux qui faisaient de cette serre un lieu confortable autant que délicieux. Aussi, messieurs

les fumeurs y faisaient-ils de longues stations, et il faut avouer que ces dames ne dédaignaient pas de les y accompagner.

Dans l'état d'esprit où elle se trouvait, Mme de Lanselay avait besoin d'être seule...; elle chercha donc un coin écarté où elle s'assit dans l'ombre et le silence, au milieu d'un massif qui la dérobait à tous les regards, excepté pourtant à ceux de Pierre, qui ne la perdait pas de vue.

Bientôt il la suivit; mais elle était si absorbée dans ses réflexions qu'elle ne l'entendit pas venir. Puis, tout à coup, une sensation étrange fit tressaillir tout son être...; elle sentit le regard brûlant qui l'enveloppait tout entière; elle leva la tête et aperçut Pierre qui, debout devant elle, la contemplait avec amour. Ses yeux rencontrèrent les yeux tendres et caressants de M. de Boislancy, qui semblaient lui communiquer une vie nou-

velle, et, cette fois, ils ne se détournèrent pas. Elle restait là, immobile, fascinée ! elle sentait que si elle faisait un mouvement, elle allait tomber dans les bras prêts à s'ouvrir pour la recevoir.

La voix de Mme de Courancelles vint rompre le charme et la ramena au salon, où l'attendait une fâcheuse surprise.

Ses chevaux avaient été surexcités outre mesure par le voisinage de tous ceux qui avaient amené les divers invités ; l'un d'eux s'était détaché et il avait été fort difficile de le reprendre. Dans sa course folle, il avait renversé le cocher qui cherchait à l'atteindre, et le pauvre homme était incapable de monter sur son siège : il avait une foulure au poignet gauche, ce qui ne lui permettait pas de prendre les rênes.

« Tout cela n'est qu'ennuyeux pour vous, chère amie, dit Mme de Courancelles ; je vais

garder vos chevaux, votre cocher, et ma voiture vous ramènera. — Oh ! non, reprit Mme de Lanselay, mon mari ne serait pas content si ses chevaux ne revenaient pas ce soir ; puisque je suis condamnée à vous causer un ennui, prêtez-moi votre cocher ; il mènera mes chevaux, et, demain, je vous le renverrai en faisant chercher le mien. »

Ceci paraissait être la chose la plus simple du monde, et, pourtant, ces mots étaient à peine tombés de ses lèvres que déjà Geneviève regrettait de les avoir prononcés.

C'est que Pierre, prenant la parole, s'était exprimé en ces termes :

« Mme de Lanselay a raison, c'est la meilleure combinaison : cependant, comme le cocher de Mme de Courancelles n'est pas habitué à mener des chevaux jeunes et difficiles, il serait imprudent à vous, madame, — et il se retourna vers Geneviève, — de vous

aventurer seule sur la grande route par cette nuit sombre. M. de Courancelles va vouloir vous accompagner ; mais, à son âge, avec ses rhumatismes, ce serait peut-être pour lui une longue expédition !

— Je vous remercie, mon ami, reprit M. de Courancelles, mais comment reviendrez-vous ?

— Vous savez que demain je vais m'installer au castel ; que mes gens y sont déjà... Eh bien ! j'y resterai ce soir, j'en serai quitte pour une promenade de quelques minutes à travers bois. »

Tout cela était si naturel qu'il n'y avait pas la moindre objection à faire. Geneviève garda donc le silence ; mais, au fond de son cœur troublé, elle envisagea ce retour avec inquiétude.

Connaissez-vous rien de plus charmant que ces voitures étroites, attelées de chevaux

rapides, qui renferment dans leurs flancs capitonnés deux êtres qu'il nous est permis de supposer jeunes et amoureux ? Pour moi, je n'ai jamais pu, sans un sentiment d'envie, les voir passer, tant il me semble que c'est là l'image la plus complète du bonheur intime et respecté.

Et pourtant, qui sait ? Peut-être, — tant nous semblons prendre plaisir à gâter le bonheur qui nous a été donné, — peut-être, perdrions-nous nos illusions s'il nous était permis de nous asseoir, invisibles comme Asmodée, entre les deux êtres dont tout à l'heure nous enviions la félicité ! Ils sont là, l'un près de l'autre, la main à portée de la main : leur amour légitime n'a pas besoin de se cacher ; sous les yeux de tous, ils peuvent échanger les douces confidences dont le cœur n'est jamais las. Tout leur sourit dans la vie ! C'est pour cela peut-être qu'ils ne com-

prennent pas jusqu'à quel point ils sont privilégiés.

Geneviève, qui n'avait jamais goûté les joies réservées aux heureux ménages, s'était dit souvent qu'il devait être charmant, quand on s'aime, d'être ainsi à côté l'un de l'autre réunis dans l'étroite intimité d'un doux tête-à-tête...

Aussi fut-elle troublée jusqu'au fond de l'âme quand elle vit Pierre s'élancer sur le marchepied et prendre place à ses côtés.

Mais elle ne connaissait pas encore cet être volontaire et patient qui avait nom : Pierre de Boislancy.

Celui-ci avait trop approfondi l'étude du cœur humain en général, il avait trop appris, en particulier, à lire dans celui de Mme de Lanselay pour ne pas s'apercevoir que le charme était rompu et que l'heure présente n'était pas propice aux doux épan-

chements. Elle était en garde contre lui, contre elle-même; il fallait la rassurer d'abord. Il ne pouvait pourtant se dégager des préoccupations qui le dominaient, et chacune de ses paroles fut un hommage discret, une assurance de l'amour le plus absolu. Elle oublia, en écoutant ces mots si doux dont le cœur est avide, les incertitudes qui la déchiraient et goûta pleinement le charme de cette promenade trop tôt achevée au gré de tous les deux.

Mais quand elle se retrouva seule dans cette chambre où, si souvent depuis quelque temps, elle avait cherché un refuge, elle se laissa tomber à genoux et sanglota amèrement. « Comme je l'aime! se disait-elle, et comme je suis aimée! Ah! si je pouvais étouffer le murmure de ma conscience, comme je serais heureuse! Mais, c'est impossible, il faut fuir, car si je le revoyais?.....

Il souffrira, lui aussi, mais il oubliera plus vite que moi; les hommes ont tant de choses qui remplissent leur vie! Mais, moi? allons! Dieu me donnera la force nécessaire, et j'accomplirai le sacrifice que le devoir m'impose!!! »

Quand, le lendemain, elle descendit à l'heure accoutumée, ses joues étaient pâles, son regard fixe et dur : on voyait qu'elle avait pris une résolution terrible, on sentait qu'elle souffrait, et tout cœur généreux se fût élancé au-devant d'elle pour la consoler et l'aider à porter sa peine; mais M. de Lanselay n'était pas un cœur généreux. De plus, il était encore sous l'empire de l'ennui que lui avait causé son voyage de la veille et de la colère qu'il avait éprouvée quand il avait su que ses chevaux avaient été confiés à des mains étrangères.

Mais, sans faire attention aux symptômes

d'orage qui se montraient pourtant sérieux et menaçants, Mme de Lanselay pria son mari de l'entendre avant de rejoindre ses chiens et ses piqueurs.

« Mon ami, lui dit-elle, je me sens souffrante, — et son visage disait trop clairement qu'elle ne mentait pas. — Je crois qu'un changement d'air me serait indispensable ; me permettez-vous d'aller passer l'hiver à Nice?

— Encore une folie nouvelle, s'écria M. de Lanselay ; vraiment, on n'en a jamais fini avec vous!... vous ne savez quoi inventer!

— Mais je souffre, vous dis-je, et ce n'est pas sans motifs que je vous fais cette demande !

— Vous vous imaginez que je vais tout quitter pour vous suivre dans un pays où je n'aurai rien à faire? vous n'y pensez pas, je crois?

— Plusieurs de mes amies vont passer l'hiver dans le Midi, ne pourrais-je les accompagner?

— Pour que le monde dise que je ne me soucie pas de vous, pas de votre santé! Avez-vous juré de me rendre ridicule? Mais cela ne sera pas! Non, Madame, vous n'êtes point malade et vous n'irez point à Nice! De ceci je vous réponds. »

Et il la quitta sans en vouloir entendre davantage.

La pauvre Geneviève, épuisée par cette lutte inutile, demeura sans force. Cette scène s'était passée dans le petit salon où, pendant sa convalescence, elle avait si souvent reçu Pierre. Le souvenir de celui qu'elle aimait était encore plus présent là que partout ailleurs; elle le voyait, lui parlait, elle entendait sa voix... elle était vaincue, enfin! Elle avait fait les efforts que sa conscience lui or-

donnait de faire; son mari n'avait pas voulu la comprendre...; son fils n'était pas là pour la sauvegarder!... Que pouvait-elle maintenant?...

Elle laissa sa tête tomber entre ses mains et resta ainsi quelques instants. Puis, se parlant à elle-même, elle se dit tout haut : « Mon Dieu! pardonnez-moi; mais je l'aime trop! »

« Est-ce vrai? » répondit à son oreille une voix bien connue.

Elle se leva d'un bond, comme poussée par un ressort; elle vit Pierre qui venait d'entrer doucement et qui la regardait avec amour : il lui tendit les bras; elle s'y précipita et cacha sa rougeur sur ce cœur qui ne battait que pour elle.

« Enfin! » murmura-t-il, et il étreignit avec passion cette femme qui se donnait tout entière et à jamais!

CHAPITRE V

Alors commença pour Pierre et pour Geneviève une existence enchantée dont ils n'avaient pas entrevu les douceurs, même dans leurs rêves les plus dorés.

Jamais il n'était venu à leur pensée qu'une semblable vie était trop en dehors des convenances sociales pour pouvoir durer toujours, et ils se livrèrent à leur bonheur sans inquiétude et sans arrière-pensée. Ce bonheur, d'ailleurs, était si bien caché !

Pierre avait fait arranger et meubler le pavillon dont nous avons déjà parlé ; ce pavil-

lon, qui était une ancienne maison de garde, semblait avoir été construit tout exprès pour servir de lieu de rendez-vous. Il était situé non loin de la limite des deux parcs et entouré d'un bois touffu et solitaire. Nul sentier n'avait jamais été tracé dans ces taillis épais, et Pierre se contenta d'y faire ouvrir ce que les chasseurs appellent des « laies ». Ces chemins, étroits et sinueux, où un homme peut à peine passer, ne permettent pas à la vue de porter à plus de quelques mètres. Par un hasard propice aux amoureux, le parc de Lanselay présentait de ce côté les mêmes caractères ; et comme cette partie n'était pas favorable au gibier, elle était aussi peu fréquentée que le parc voisin. Ces deux propriétés n'en faisaient qu'une autrefois ; elles n'avaient été séparées que par un saut de loup peu profond et assez mal entretenu. Il ne fallait ni beaucoup d'agilité

ni beaucoup de force pour franchir cette clôture «morale».

Le pavillon se composait de deux pièces dont chacune s'ouvrait sur le bois d'un côté différent; ce qui eût permis à quelqu'un de s'éloigner par une porte sans être aperçu de celui qui eût frappé à l'autre. Les précautions étaient donc bien prises.

Pierre avait réuni dans ce lieu tout ce que le goût le plus pur peut désirer : tapis moelleux, portières épaisses, bronzes antiques, tentures chaudes et riches..., enfin tout ce que l'art et la fortune peuvent donner avait été prodigué pour rendre ce séjour digne de celle qui, dans l'avenir, devait l'embellir de sa présence.

Quand, le lendemain du jour où nous avons laissé Pierre et Geneviève tout au bonheur des premiers aveux, cette dernière franchit la limite de ses domaines et mit le pied sur

ceux de son voisin, elle fut éblouie et charmée à l'aspect de ce réduit mystérieux; elle fut touchée surtout de la sollicitude de Pierre, qui se révélait à chaque détail.

« Entrez sans crainte, lui avait-il dit; vous êtes ici chez vous et nul ne viendra vous y troubler. Dites-moi si j'ai enfin réussi à vous plaire?

— C'est donc pour moi que vous avez créé toutes ces merveilles! Mais comment pouviez-vous deviner que j'y viendrais jamais?

— Je vous aimais tant, je désirais tant être aimé de vous, que je savais bien que je finirais par l'être un peu! Me suis-je trompé? M'aimez-vous, dites?

— En doutez-vous encore?

— Non; mais c'est un mot si doux, qu'on ne peut se lasser de l'entendre... ni de le dire!

— Ah! vous avez raison! je vous aime

autant que je puis aimer, et il me semble que ce n'est pas encore assez.

— Chère créature! vous avez au fond du cœur des trésors de tendresse, vous les prodiguez à pleines mains et vous trouvez que vous ne donnez pas encore assez! »

C'est ainsi que s'écoulaient les heures trop courtes qu'ils multipliaient autant qu'il était en leur pouvoir de le faire. Les journées ne suffisaient pas au bonheur qu'ils avaient de se voir. Chaque soir ils trouvaient encore moyen de se réunir. Pierre avait nécessairement fait des visites dans les environs, et il était invité partout où allait Mme de Lanselay. M. de Lanselay, dont les déplacements duraient parfois toute une semaine, n'accompagnait pas toujours sa femme. Dans ces occasions-là, elle n'était pas assez sage pour se priver d'un retour en tête-à-tête dont elle n'avait plus peur maintenant, et elle trou-

vait toujours un prétexte... plausible... pour renvoyer son cocher... Pierre était son voisin le plus proche; il était peut-être naturel qu'il la ramenât!

Mais le monde commençait à trouver que Mme de Lanselay avait bien peu de chance et que sa voiture se brisait bien souvent!

Elle avait pourtant une si haute réputation de vertu, elle avait, jusqu'à ce jour, si vaillamment combattu, qu'on ne pouvait croire encore à une aventure amoureuse.

Quand le monde ne les réunissait pas, Pierre avait toujours une raison pour venir passer la soirée à Lanselay : c'était une grille commune à réparer, une mesure générale à prendre dans l'intérêt de leurs chasses respectives..., une pièce de terre à délimiter... que sais-je enfin? Jamais il n'était à bout de ressources. C'est que, généralement, voici comment les choses se passaient.

Pierre arrivait de bonne heure... ; il dînait seul, et un repas est si vite achevé quand on n'a personne pour s'asseoir en face de soi ! Quand il ouvrait la porte du salon, il apercevait Geneviève assise au coin du foyer, une lampe auprès d'elle et une broderie à la main ; en face, M. de Lanselay, sa tasse de café près de lui, son cigare aux lèvres et son journal déplié sur ses genoux, parcourait les faits divers en attendant que le sommeil vînt s'emparer de lui, et l'on voyait déjà que ce moment n'était pas éloigné. L'entrée de Pierre le tirait pour quelques minutes de sa somnolence, et la conversation sur le mur mitoyen commençait aussitôt. Elle était vite épuisée ; le silence se faisait, et bientôt les ronflements de M. de Lanselay annonçaient à Pierre et à Geneviève que l'heure de la liberté avait sonné pour eux. Généralement, ils ouvraient le piano et se

livraient à l'exécution des plus purs chefs-d'œuvre.

M. de Lanselay, troublé dans son sommeil, grommelait quelque peu, et se retirait dans ses appartements. On ne le revoyait plus, pas même à l'heure du thé. Étonnez-vous encore que Pierre aimât à venir passer la soirée à Lanselay!

M. de Lanselay n'était pas jaloux, c'est-à-dire que, ne s'occupant pas de sa femme, il n'avait jamais pensé qu'un autre pût s'occuper d'elle... Il avait d'ailleurs un immense amour-propre, et il lui eût paru impossible que sa femme pût en aimer un autre que lui.

Il la considérait comme une personne romanesque et froide, habitant toujours les régions éthérées et incapable de descendre aux réalités de cette terre.

Cet arrêt, rendu du fond de son petit esprit, il s'était endormi tranquille, et, depuis,

rien n'était venu troubler sa quiétude. Il ne fallait pas en conclure qu'il fût de l'étoffe dont on fait les maris complaisants ; M. de Boislancy l'avait bien compris ; mais il avait compté, et il avait eu raison, sur son insouciance et sur son manque d'intelligence.

Hélas! M. de Boislancy avait oublié... le monde! Le monde léger, jaloux, médisant et injuste ; le monde qui, amoureux de scandale, dût le scandale retomber sur ses membres les plus autorisés, a souvent, en se jouant, brisé des vies innocentes et précieuses!

Quelques plaisanteries d'un goût douteux, dont un fâcheux lui échauffa les oreilles, firent comprendre à Pierre que son bonheur n'était pas si bien caché qu'il ne fût au moins soupçonné. Pierre résolut de redoubler de précautions ; mais, en même temps, il se garda bien de faire part à Geneviève des inquié-

tudes qu'il avait conçues. Il ne voulait pas qu'elle fût troublée dans sa sécurité : c'était à lui à surveiller leur bonheur commun.

Il connaissait la vie et savait qu'on n'est jamais si près d'être découvert que quand on paraît se cacher trop soigneusement. Il résolut donc d'ouvrir toutes grandes les portes du castel. On avait raconté des merveilles de son ameublement, la curiosité avait été vivement surexcitée, il pensa qu'il fallait satisfaire cette hydre aux cent têtes, et il invita chez lui toute la société des environs ; il ajouta que, comme Mme de Courancelles ferait les honneurs de son salon, il espérait bien que « ces dames » oublieraient pour un soir son état de célibataire et qu'elles daigneraient franchir le seuil de sa porte. Pas une ne manqua au rendez-vous.

Il est impossible de peindre le supplice qu'endura Pierre pendant toute cette soirée.

Il lui semblait que M. de Lanselay ne quittait pas des yeux sa femme, dont la beauté inattendue paraissait le frapper de stupeur. Geneviève avait bien perdu quelque chose de l'expression virginale qui lui était particulière, mais ses yeux brillants où se lisait le bonheur, ses lèvres frémissantes où s'épanouissait le sourire, étaient pour le pauvre mari autant de révélations. Il devinait que la déesse s'était faite femme! Son esprit allait-il plus loin? Rien ne le faisait supposer : ce n'était pas là, d'ailleurs, ce qui troublait Pierre si profondément. « Si M. de Lanselay allait redevenir amoureux de sa femme? » se disait-il, et cette pensée le tortura jusqu'au moment où une autre inquiétude vint faire diversion à la première.

« Boislancy, » s'écria tout à coup le fâcheux qui, une fois déjà, l'avait si fort impatienté, « ne nous montrerez-vous pas ce ré-

duit mystérieux caché au fond du bois dont on raconte des merveilles, et qui, semblable à la chambre de Barbe-Bleue, ne s'ouvre pour personne ?

— Si fait, je vous le montrerai, ne fût-ce que pour lui faire perdre la réputation dont vous semblez l'honorer. S'il est caché au fond des bois, c'est que je l'ai trouvé là, et que sa position convenait admirablement à mon amour de la solitude et du travail. S'il est meublé de ce que vous appelez des merveilles, c'est que je travaille mieux quand je suis entouré de choses qui charment mon regard : ma pensée en est plus active et ma plume en court plus vite. S'il ne s'est encore ouvert pour personne, c'est que personne n'est venu y frapper ! »

Pierre avait prévu cette demande, et il avait pris ses précautions en conséquence. Après le départ de Geneviève, dans l'après-

midi, il avait examiné chaque coin avec un soin minutieux; il avait changé les meubles de place et avait effacé tout ce qui pouvait trahir, en ces lieux, la présence d'une femme aimée. Mais maintenant que le moment était venu de livrer à des regards profanes le séjour réservé à de douces entrevues, il sentait son cœur se glacer.

Si quelque détail lui avait échappé? Et puis, il avait vu Geneviève pâlir et trembler. La pauvre femme venait de se souvenir qu'elle avait oublié sur la table de travail du pavillon un livre marqué à son chiffre et que le baron connaissait trop bien.

Pierre qui, jusque-là, n'avait pu lui adresser une seule parole, et qui, d'ailleurs, avait évité de s'occuper d'elle, Pierre la rejoignit dans l'obscur sentier qui conduisait du château à la maisonnette. Quoiqu'il ne fût pas aussi tranquille qu'il en avait l'air, il mur-

mura ces mots rassurants à son oreille attentive :

« Ne craignez rien, ma bien-aimée! j'ai écarté tout danger, et vous pouvez vous rassurer. »

Elle le remercia par un serrement de main, et se sentit l'âme rassérénée à la pensée de cette sollicitude constante qui veillait sur elle.

Tout se passa donc sans incidents, et les jours suivants s'écoulèrent dans la plus grande tranquillité..., du moins de la part de Geneviève. Quant à Pierre, il veillait toujours.

A quelque temps de là, avant de reconduire Geneviève, comme il venait, d'un œil jaloux et prudent, explorer la lisière des deux parcs, il aperçut le petit Louis qui paraissait chercher quelque chose.

« Que fais-tu là, mon enfant?

— Monsieur le baron m'a dit de venir ra-

masser le bois mort; il y en a beaucoup par ici, et nous en aurons bien besoin cet hiver!

— En as-tu pour longtemps?

— Pour deux ou trois jours.

— J'ai justement un mot à porter à M. de Lanselay ; je vais le chercher. »

Pierre revint au bout de quelques instants avec un billet qu'il jeta, par-dessus le saut de loup, au petit paysan. Celui-ci s'éloigna en courant.

Il fallut bien cette fois que Pierre fît part à Geneviève de cette circonstance ; mais il le fit si délicatement que Geneviève ne vit là qu'un acte de bienfaisance inaccoutumé de la part de son mari; elle s'en réjouit dans l'intérêt de la pauvre famille. Sa joie ne tarda pas à s'évanouir quand Pierre ajouta que, pendant ces deux ou trois jours, elle devrait s'abstenir de venir au pavillon. Mais il la consola en lui disant que le lendemain

il irait la voir au grand jour (visite de cérémonie que leurs relations mondaines autorisaient), et que, pour les jours suivants, il verrait à organiser quelque partie qui leur permettrait de se rencontrer.

Mais, à tort ou à raison, Pierre s'imaginait que l'incident n'avait rien de fortuit, et il se décida à modifier une existence qui paraissait devoir, dorénavant, offrir mille dangers. Le difficile était de ne pas éveiller les inquiétudes de Geneviève.

« La chère créature! se disait-il, si elle allait se croire moins aimée? Mais il le faut! du courage! »

Le lendemain, il arriva exact au rendez-vous, décidé à ne pas dépasser la limite que comporte une simple visite. Comme il était résolu à ne pas rester longtemps : « Geneviève, dit-il aussitôt qu'il fut assis dans le petit salon où il avait passé de si douces

heures, vous êtes une femme raisonnable ; vous savez que la vie n'est pas un rêve, et qu'il faut se soumettre à ses réalités. Eh bien ! ces réalités me rappellent à Paris, et je serai bientôt obligé de partir !

— Partir ! y pensez-vous ? que deviendrai-je, moi, loin de votre regard, loin de votre sourire ?

— Nous séparer ! qui donc parle de cela ? Mais non, ma bien-aimée, je ne le voudrais pas plus que vous. Seulement, vous rappellerez ce soir à M. de Lanselay que voici bientôt l'époque ordinaire de votre retour à Paris. Vous lui demanderez de l'avancer de quelques jours. S'il fait quelque objection, vous insisterez, et je suis sûr qu'il cédera. Quant à moi, je ne parlerai pas de départ ; il ne faut pas que vous ayez l'air de me suivre. Mais le lendemain du jour où vous aurez quitté Lanselay, je partirai à mon tour, et

je serai à vos pieds plus esclave que jamais! Est-ce bien arrangé ainsi, méchante? »

Les choses se passèrent comme Pierre l'avait prévu : au premier mot de sa femme, M. de Lanselay la regarda longtemps; il plongea au fond des yeux de Geneviève deux yeux perçants qui faillirent faire perdre contenance à celle-ci; elle dut faire appel à tout son courage pour ne pas se troubler. A-t-on même le droit de rougir quand on s'aventure dans les sentiers tortueux? M. de Lanselay se fit prier, — c'était peut-être une épreuve, — puis il céda, et quelques jours après l'hôtel de Lanselay avait rouvert ses portes.

CHAPITRE VI

A peine de retour à Paris, Geneviève s'empressa de rendre visite à son amie, Mme de Charmeroy.

Cette dernière, plus âgée que Geneviève, avait pour celle-ci une affection vive et sincère, très partagée d'ailleurs : il y avait, du reste, entre ces deux femmes, de grandes analogies de caractère et de destinée qui expliquaient leur étroite intimité. Louise — c'était le nom de Mme de Charmeroy — était éminemment intelligente, instruite, passionnée, aimable sans banalité ; son cœur était

aussi généreux que son esprit était juste. Elle n'avait jamais compris qu'on pût aimer un être inférieur à soi, et pourtant on l'avait, comme Geneviève, mariée jeune et malgré sa volonté à un homme vulgaire de cœur et d'esprit. Elle avait souffert dans son amour-propre d'être la compagne de cet homme qui, malgré son honorabilité bien connue, était si loin de l'idéal qu'elle avait rêvé; elle avait souffert dans son cœur de ne pouvoir aimer celui auquel on avait lié sa vie. Très pieuse, très loyale, profondément honnête, elle avait horreur du mensonge, et l'idée de tromper son mari lui était toujours apparue comme une monstrueuse impossibilité; elle avait donc essayé de donner le change à son cœur et cherché à remplacer les affections qui lui faisaient défaut par des occupations de l'ordre le plus élevé.

Elle aimait les arts, elle les avait prati-

qués; elle s'était persuadée qu'elle aimait le monde ; elle s'était jetée avec frénésie dans les plaisirs qu'il offre à ses élus. Elle avait prodigué le bien autour d'elle; elle avait fondé des œuvres de charité, recueilli des orphelins; mais l'agitation ne remplace pas le bonheur, et rien de tout cela ne comblait le vide de sa vie. Trop fière pour mettre le monde dans sa confidence, elle souffrait en silence; d'un aspect naturellement froid, il lui avait été facile de tromper le public, généralement peu observateur, et bien des gens se demandaient si elle avait un cœur.

Mais un jour vint où on lui présenta un homme qui, après de longs et périlleux voyages, rentrait dans la société parisienne à laquelle il appartenait, revêtu de la double auréole du courage et du talent. Celui-ci, doué d'un esprit vif et pénétrant, ne pouvait manquer de deviner le secret de cette exis-

tence troublée. Il éprouva d'abord un grand sentiment de tristesse à la pensée des nobles et belles facultés cachées soigneusement au fond de cette âme désolée, et n'ayant jamais produit pour celle qui les possédait que le trouble et le désespoir. Il ne tarda pas à aimer cette femme, dont le charme et l'intelligence répondaient si bien aux besoins de son cœur et de son esprit.

De son côté, Mme de Charmeroy pouvait-elle rester insensible à cet amour sincère, ardent, généreux? Celui qui lui offrait la tendresse dont elle était altérée, la protection qu'elle n'avait jamais rencontrée, était de ceux dont les hommages sont désirés par toutes les femmes. Celle qui les avait attirés ne pouvait qu'être fière et touchée de l'amour qu'elle avait inspiré. Louise fut donc bientôt forcée de s'avouer qu'elle aimait de toutes les forces de sa nature énergique. Il avait suffi de

quelques heures de vraie passion pour détruire l'œuvre de dix années; sa jeunesse, si longtemps comprimée, se réveillait plus ardente et réclamait son droit à la vie. Elle aima autant qu'on peut aimer et comme on doit aimer.

Mais elle avait toujours eu le respect du nom qu'elle portait...; elle avait toujours veillé à ce qu'il demeurât intact, faisant pour cela plus de sacrifices que n'en faisait celui-là même qui le lui avait confié... Elle lutta donc de toutes ses forces, et quoique une intimité de chaque jour s'établît bientôt entre elle et celui qu'elle aimait, elle resta pure de toute souillure. Aussi, quand elle devint veuve, put-elle entrevoir pour l'avenir une existence douce et respectée.

Mais la Providence ne voulut pas lui accorder le bonheur que sa grande vertu semblait devoir lui mériter, et la mort de son fiancé

la plongea bientôt dans le désespoir le plus affreux. Elle souffrit des tortures innommées, puis l'apaisement se fit sans que le souvenir s'éteignît : elle s'étonna de n'être pas morte, et, peu à peu, elle reprit l'habitude de vivre, — si toutefois on peut appeler *vivre* l'existence dénuée d'intérêt qu'elle mena entre ses livres, sa musique et ses journaux. — Son cœur était loin d'être mort, mais il regardait dans le passé et non plus dans l'avenir. Elle n'était pas encore, elle ne devait jamais être de celles qui, ayant oublié les luttes de leur jeunesse, nient les dangers dont elles sont dorénavant préservées, et se montrent impitoyables pour celles qui succombent. Sa vertu lui donnait le droit d'être indulgente.

Mme de Charmeroy pouvait donc, mieux que personne, comprendre l'état moral de son amie et lui donner les conseils dont celle-ci avait besoin. Geneviève avait un peu peur

de la haute raison de Louise, et jusqu'à présent elle ne lui avait fait aucune confidence. Mais Louise n'était pas facile à tromper, et le premier coup d'œil qu'elle jeta sur la jeune femme lui apprit que quelque chose de grave s'était passé dans son existence.

Quand Geneviève sonna chez Mme de Charmeroy, celle-ci, seule dans son salon, qui ressemblait à un atelier, songeait, les pieds sur les chenêts, et sa pensée se portait justement sur celle qui allait entrer. Elle s'étonnait et s'inquiétait du long silence de cette dernière : au bruit que fit la porte, Louise se retourna, et bientôt les deux amies furent la main dans la main, se saluant de la voix et du regard.

« Ah! vous voici enfin, belle oublieuse! je commençais à croire que jamais je n'entendrais plus parler de vous! Pourquoi, méchante, ne m'avez-vous pas écrit?

— Vous êtes ingrate : ne vous ai-je pas raconté comment j'avais échappé à une mort... tragique !

— Oh! oui, cet événement romanesque... qui n'a pas eu de suites graves... Vous rougissez, que veut dire cela ?

— Mais, je ne sais...

— Allons, ne prenez pas la peine de me répondre, chère amie. Je n'ai pas besoin de votre confidence ; je ne vous demande rien ; mais ces joues rosées, ces yeux brillants, sont de bien grands indiscrets. Ils me disent qu'une véritable métamorphose s'est faite en vous. Vous le nieriez en vain. Si vous êtes heureuse, tant mieux, si vous souffrez jamais, venez à moi ; c'est tout ce que je voulais vous dire. Maintenant, quel jour dînerons-nous ensemble?

— Chère Louise, ne me croyez pas insensible à votre amitié, et pardonnez-moi si je

ne vous ai pas confié le secret qui remplit mon cœur ; mais il y a des choses qui paraissent difficiles à dire.

— Chère Geneviève, je ne vous les demande pas.

— Je vous en ai trop dit maintenant pour me taire... et puis, près de vous ma joie m'étouffe, et je sens qu'en vous les racontant, je ferai revivre les jours heureux qui viennent de s'écouler, et dont je n'avais jamais entrevu la douceur. Eh bien ! oui ! j'aime, je suis aimée, et ma vie si triste s'est soudain transformée. Rien n'est changé de ce qui m'environne, et pourtant il me semble que la douleur ne peut plus jamais atteindre jusqu'à moi... » Et Geneviève raconta les événements que nous avons vus se dérouler, et les projets qu'elle avait faits pour l'avenir.

« A la campagne, ajouta-t-elle, nous nous

6.

voyions tous les jours, souvent pendant la journée tout entière ; à Paris, nous aurons un peu moins de liberté. Cependant, le monde, le théâtre, nous réuniront tous les soirs ; il dînera souvent chez moi... Je ne sais, d'ailleurs, comment je ferais pour être un jour sans le voir.

— Pauvre amie ! répondit M[me] de Charmeroy, je ne voudrais pas, comme l'esclave antique, mêler une note funèbre aux accents joyeux dont vous célébrez votre triomphe ; mais vous me paraissez bien imprudente, bien désarmée contre les douleurs qui vous attendent inévitablement, et je ne puis m'empêcher de vous parler sérieusement comme je le ferais à une sœur chérie. Avez-vous pensé à votre mari au milieu de tout cela ?

— Mon mari ? est-ce qu'il a jamais songé à moi ? est-ce qu'il s'occupe de ce que je fais ?

— Cela est vrai jusqu'à présent, il sait

que vous ne l'aimez guère, et il ne songe pas à s'en offenser parce qu'il croit que vous n'aimez personne ; serait-il aussi indifférent si vous preniez vous-même la peine de le détromper? Et croyez-vous qu'il resterait calme le jour où ses soupçons seraient éveillés? Avez-vous jamais songé aux conséquences que ces soupçons pourraient amener? N'avez-vous jamais entrevu M. de Lanselay l'épée à la main en face de M. de Boislancy? N'avez-vous jamais frissonné à la pensée des suites que pourrait avoir une semblable rencontre ?

— Vous êtes cruelle, Louise ; quand tout cela serait vrai, quand tous ces malheurs seraient suspendus sur ma tête, suis-je libre de ne plus aimer ?

— Hélas ! est-on libre de ne pas aimer? je l'ignore ! mais on est toujours libre de garder la dignité de soi-même. Hélas ! je sais mieux

que personne ce qu'il en coûte de vivre dans la solitude du cœur! ce supplice cruel, incessant, ne vous laisse jamais une heure de repos! N'avoir près de soi personne dont la pensée réponde à la vôtre, personne à qui l'on puisse tout dire, à qui l'on puisse demander un conseil! cela est affreux, oui, mais ce n'est pas une raison pour fermer les yeux et se jeter en aveugle au-devant du danger.

— Mais si l'amour, sans lequel, je le sens, la vie n'est rien, si l'amour est entouré de tant de dangers, pourquoi donc avons-nous un cœur?

— Nous avons un cœur parce que notre destinée est d'aimer et de nous dévouer. Nous ne devons pas accuser la Providence, si nous transgressons les lois qu'elle nous a imposées, et si nous tournons contre elle et contre nous les institutions destinées à assurer notre félicité ; on n'a, croyez-le bien,

jamais rien inventé de mieux que le mariage, et ce n'est pas la faute du Créateur si des parents imprévoyants sacrifient à des considérations vulgaires le bonheur des enfants que le ciel leur a confiés.

— Que faire quand on est victime d'un pareil malheur ?

— Lutter! là seulement est le salut. Mais, hélas ! il arrive trop souvent qu'on se lasse et qu'on succombe. D'abord, on souffre, on combat, puis un jour vient où l'on n'a plus le courage de souffrir seule, on a besoin d'un bras qui vous soutienne... Il s'offre toujours à vous ; on le prend et l'on se persuade que la vie désormais ne vous offrira plus que des joies. Les femmes seraient bien cruellement déçues pourtant si elles s'imaginaient qu'elles ont alors conquis le bonheur. Hélas ! pas plus qu'un vase de cristal ne peut se raccommoder quand il est brisé, la vie

d'une femme ne peut se refaire, et rien ne remplace les joies légitimes d'un ménage heureux. C'est tout au plus si elle peut espérer quelques heures d'un bonheur fugitif et contestable qu'elle paiera bien cher, car tout s'achète ici-bas, surtout ce qui est illicite.

— Mais si l'on vous croyait, Louise, on ne voudrait jamais aimer : ce serait trop terrible !

— Ah ! loin de moi la pensée de médire de l'amour vrai ! L'amour chaste, honnête, celui qui peut s'étaler au grand jour, est la suprême joie sur la terre... ; l'amour qui doit forcément se cacher, — car alors même qu'il reste pur et désintéressé, le monde ne saurait croire à son innocence, — ne donne jamais que des joies amères et troublées. Quand on met le pied dans cette voie également semée de roses et d'épines, on ne voit d'abord que les roses ; mais les épines ne

sont pas si profondément cachées qu'on ne les sente bien vite, et il faut se préparer à souffrir leurs blessures d'un front souriant. Comme le jeune Spartiate de l'histoire, il faut apprendre à se laisser chaque jour dévorer les entrailles sans crier!

— Jusqu'à présent, chère Louise, aucun nuage n'est encore venu troubler la pureté de mon horizon, et je ne puis croire qu'un sort aussi funeste soit réservé à tous ceux qui ont le bonheur... ou le malheur d'aimer.

— C'est parce que vous entrez à peine dans cette vie nouvelle et que vous n'avez pas encore eu le temps de l'expérimenter. Je veux espérer que vous ferez exception à la règle commune, et que la loi cruelle qui frappe toutes les autres vous épargnera; mais votre sécurité me fait peur.

— On croirait, à vous entendre parler

ainsi, que vous n'avez jamais goûté un instant de bonheur !

— On se méprendrait étrangement; mais j'ai subi la loi générale et j'ai payé mon bonheur par de grandes souffrances.

— Et vous souffrez encore, il est facile de le deviner. Si je ne craignais de faire saigner votre blessure, je vous dirais : parlez-moi du passé, cela soulagera peut-être votre cœur.

— Je n'aime pas à parler de moi. Il y a longtemps que je suis habituée à supporter seule le poids de ma douleur; mais le récit de quelques-unes des heures néfastes de ma vie vous sera peut-être de quelque utilité. On souffre moins quand on est armé contre les coups qui doivent infailliblement vous atteindre.

Écoutez donc. Je ne vous parlerai pas de nos luttes, de la grandeur d'âme de

Robert, des sacrifices qu'il sut faire à mon honneur. Je n'étais pas coupable dans le sens que le monde donne à ce mot. Mais M. de Charmeroy eût eu certainement le droit de s'offenser des sentiments que j'éprouvais et le monde se fût refusé à croire à leur véritable nature. J'avais donné à Robert le meilleur de moi, c'est-à-dire mon cœur et ma pensée.

Quoique notre union fût restée celle de deux âmes, je le regardais comme mon véritable époux, et je puis, chère amie, mettre ma vie en comparaison avec la vôtre..... quoique dans la mienne..... bien courte, hélas! il y eût un remords, pardonnez ce mot, chère amie, c'est-à-dire un élément de malheur en moins.

Il y avait quelques mois à peine que j'aimais Robert. Comme ce dernier n'avait pas de soin plus constant que celui de ma

réputation, nul n'aurait pu dire avec certitude qu'il s'occupait de moi. Quelques femmes avaient bien, lors de nos premières rencontres, constaté avec jalousie le plaisir que nous avions à nous retrouver, mais personne n'avait pénétré le secret de notre intimité de chaque jour. Quand vint l'automne, M. de Charmeroy exigea que j'allasse faire une visite de quelques semaines chez sa belle-mère. Vous savez que le père de M. de Charmeroy avait été marié deux fois.

La personne qu'il avait épousée en secondes noces avait su prendre une haute situation dans le monde et dans la famille. J'avais beaucoup de raisons pour ne pas désirer aller chez une femme que je n'avais jamais aimée. Bien plus, le fond de vulgarité qu'elle tenait de sa basse extraction, quoique soigneusement caché sous de fausses apparences de bonne éducation, m'avait tou-

jours choquée, et je me demandais souvent par quel stratagème elle avait pu conquérir la position à laquelle elle était arrivée.

Comme de raison, elle avait d'elle et de son mérite une haute opinion ; elle était persuadée qu'elle devait à des capacités hors ligne un résultat que la chance la moins méritée avait, en réalité, seule produit.

Impérieuse comme personne, il fallait que tout cédât à ses décrets, et ses décrets n'étaient jamais entachés d'indulgence. Elle n'avait pas eu d'enfants. Dans le mariage, elle n'avait recherché que la satisfaction de son ambition, et son cœur n'avait jamais connu la tendresse.

Imbue de tous les préjugés du monde, elle en exagérait encore la petitesse, et c'est peut-être là qu'il faut chercher le secret de sa puissance.

Cette femme détestait Robert. Celui-ci,

il faut bien l'avouer, avait un tort capital : il avait trop d'esprit, et, dans sa première jeunesse, il n'avait jamais su résister au plaisir de lancer un trait juste et acéré ; ce qui n'avait pas manqué de lui faire quelques ennemis. L'indulgence lui était venue plus tard, mais le mal était fait. D'ailleurs, il avait conservé toute sa sévérité pour les natures semblables à celles que je viens de décrire.

Malgré tout, il me conseilla de me rendre au désir de mon mari et d'éviter ainsi un conflit presque toujours fâcheux. Il ajouta qu'il profiterait de mon absence pour faire une excursion en Suisse et il me demanda de revenir aussitôt que cela me serait possible.

J'étais, depuis quelques jours, installée chez ma belle-mère, quand une occasion se présenta pour les bonnes petites amies qui

me soupçonnaient de leur avoir enlevé Robert, de vérifier si leurs soupçons étaient fondés et de me briser en même temps le cœur.

J'étais sortie de grand matin et je n'avais pas lu les journaux. Au milieu du déjeuner, une voix s'éleva de l'autre côté de la table et m'interpella en ces termes :

« Savez-vous la nouvelle, chère Louise? un affreux accident est arrivé en Suisse, il y a plusieurs victimes, et parmi elles, notre ami Robert! »

Figurez-vous la foudre tombant sur mes épaules! Je sentis le cœur me manquer, mes mains tremblantes ne pouvaient plus soutenir mon verre prêt à m'échapper. Mes yeux ne voyaient plus et mes lèvres étaient impuissantes à articuler le moindre son. Pourtant, je trouvai, dans mon amour même, la force de ne pas m'évanouir.

Je savais que le milieu dans lequel je vivais était hostile à Robert; je savais que si ma belle-mère pouvait soupçonner les liens qui unissaient nos cœurs, elle ne tarirait pas sur lui en appréciations malveillantes, trouvant l'occasion de satisfaire, du même coup, sa haine pour lui et son aigreur contre moi... et il n'y a pas de supplice plus horrible (Dieu vous préserve de l'apprendre) que d'entendre une bouche, même indigne, prononcer un mot de blâme sur le compte de celui que vous aimez. Comment vous peindre les tortures des jours qui suivirent! Il me fallut, le visage calme et le cœur brisé, continuer ma vie ordinaire, faire les honneurs du salon, jouer aux cartes, faire de la musique. A chaque minute, je sentais des pleurs amers me monter aux yeux; mais ces pleurs n'avaient pas le droit de couler, et ils me retombaient en lames de feu sur le cœur, où ils tra-

çaient un sillon brûlant. Je n'osais plus prononcer un seul mot : il me semblait qu'à chacune des paroles articulées par mes lèvres desséchées ma voix allait s'éteindre dans un sanglot. Parfois mes forces s'épuisaient et je m'enfuyais dans ma chambre; mais au bout de quelques instants de solitude, j'entendais une voix qui me rappelait; on avait besoin de moi pour une partie d'échecs ou pour un duo. Vite, je lavais mon visage baigné de pleurs et je redescendais. Les journées étaient interminables; il me semblait que jamais je n'atteindrais l'heure du coucher. La nuit, je mordais mon oreiller pour ne pas crier; le matin, quand ma vieille femme de chambre entrait chez moi, je fondais en larmes. Cette femme m'avait élevée et m'adorait; elle avait été la première à deviner le secret de ma pensée; jamais elle ne m'avait dit un mot qui pût me

le faire croire, mais elle me regardait avec des yeux si pleins de pitié que je ne pouvais supporter son regard. Comme vous devez le penser, une vie pareille ne pouvait durer longtemps ; je sentais la fièvre me dévorer, et le jour n'était pas éloigné où une vraie et sérieuse maladie servirait de prétexte à mon départ. Heureusement, la Providence prit pitié de moi.

Un matin, ma vieille femme de chambre entra plus tôt que de coutume portant avec affectation une lettre qu'elle avait mise au-dessus de toutes les autres, et qu'elle déposa bruyamment près de moi. Je la regardai avec étonnement ; mais tout à coup mes yeux furent attirés vers cette lettre, et je demeurai frappée de stupeur. Oui, c'était bien là cette écriture connue, si ardemment chérie. Qu'allais-je apprendre ? Était-ce un message de l'autre monde qui m'arrivait ainsi?...

Était-ce sa dernière lettre qu'on m'envoyait parce qu'on l'avait trouvée parmi ses papiers? J'étais là, haletante, indécise, n'osant pas l'ouvrir..... je m'y décidai pourtant!

On ne meurt pas plus de joie que de douleur, puisque je vis encore. Mais on peut s'étonner que la vie résiste à de semblables assauts. Robert vivait, il était sauvé, et dans peu de jours je le reverrais. Avec son courage ordinaire, il était allé au secours de deux voyageurs qui s'étaient risqués sans guides sur les pentes dangereuses du Cervin ; il en avait sauvé un, mais était tombé avec l'autre au fond d'une crevasse d'où ils avaient été retirés paraissant tous deux privés de vie. Après de longues heures, il avait repris connaissance seulement pour quelques instants ; puis le délire s'était emparé de lui. Voilà pourquoi je n'avais pas reçu de ses nouvelles.

Comme j'avais caché ma douleur, je dus cacher ma joie. Mais vous pouvez penser combien je me réjouis de la force qui m'avait été donnée. Je frémissais à la pensée des conséquences qu'aurait pu avoir un moment de faiblesse. Peu de temps après, quand je fus libre et que Robert m'offrit son nom, je pus être certaine que l'amour était bien son seul mobile. Je pus hautement m'appuyer sur son bras sans avoir l'humiliante pensée que le monde considérerait notre union comme une réparation nécessaire.

Lorsqu'au bout de quelques mois il me fut enlevé, j'avais acquis le droit de le pleurer, et c'est là, sachez-le, la seule douceur que nous puissions goûter quand nous sommes pour jamais séparés de ceux que nous aimons.

Maintenant, chère Geneviève, le récit de ces jours écoulés m'a profondément émue,

laissez-moi seule. Si vous en avez la force, ne soyez pas coupable. Tâchez au moins d'être prudente, et que le ciel vous préserve de ce que j'ai souffert !

CHAPITRE VII

Quand Geneviève quitta Louise, elle était profondément troublée de ce qu'elle venait d'entendre ; elle était trop intelligente pour n'avoir pas fait quelquefois, surtout dans les derniers temps, les réflexions que Louise venait de formuler ; mais elle était si absorbée dans son amour qu'elle les avait toujours chassées comme pensées importunes. Et puis, quand elle était près de Pierre, elle ne songeait qu'à son bonheur présent, et elle y était si souvent qu'elle n'avait pas le temps de s'appesantir sur des idées pénibles.

Pendant un mois environ, nul présage fâcheux ne se montra à l'horizon, et tout sembla de nouveau sourire aux amoureux.

M. de Lanselay détestait la musique et n'accompagnait jamais sa femme à l'Opéra ; mais, depuis plusieurs années, cette dernière partageait une loge avec Mme de Courancelles, et trouvait en celle-ci un chaperon aimable en même temps que de la plus haute convenance.

Pierre qui faisait partie d'un des clubs les plus élégants de Paris devint le plus assidu des abonnés, et ne manqua jamais de se montrer, au moins pendant quelques instants, à chacune des représentations. Le jour où Mme de Courancelles occupait sa loge, il eût fait preuve de la plus grande impolitesse s'il eût manqué d'aller la saluer.

Autrefois, quand Mme de Charmeroy allait dans le monde, elle avait connu Pierre, qui

lui avait toujours été sympathique. Il n'avait jamais oublié de mettre des cartes chez elle ; elle ne pouvait donc se dispenser de l'inviter aux réunions intimes et intelligentes qui faisaient de son salon un des plus recherchés de Paris. Il y avait dans tout cela pour Pierre et Geneviève une source de jouissances dont ceux qui ont aimé apprécieront la douceur.

Geneviève ne devait pourtant pas tarder à s'apercevoir que la vie n'est, hélas ! que trop féconde en tourments de toute sorte.

Bientôt, M. de Lanselay se montra plus irritable que jamais ; il était évident qu'un certain travail s'accomplissait dans son cerveau. Quelque mot indiscret avait-il frappé son oreille ? quelque envieux avait-il jeté son venin dans cette âme jusqu'alors si tranquille ? nul ne le savait ; toujours est-il que son attention semblait éveillée et qu'on le

voyait guettant, écoutant, ce qui était tout à fait en dehors de ses habitudes. Il en résultait pour l'intérieur de sa maison un redoublement de violence qui faisait trembler tout le monde. Il fallut donc que Geneviève ouvrît les yeux ; mais si elle devint plus prudente, elle se trouva moins heureuse, et s'irrita des obstacles qui se dressaient entre elle et son amour.

Un soir, quelques amis étaient réunis dans le salon de l'hôtel Lanselay, et, parmi eux, Pierre, qui pourtant n'y venait plus régulièrement.

M. de Lanselay, plus agressif qu'il n'avait jamais été, s'en prit d'abord à sa femme ; celle-ci portait une coiffure nouvelle, simple et artistique, que Pierre lui avait dessinée. Elle était charmante ainsi. Tout à coup, M. de Lanselay éleva la voix :

« Je ne sais, Geneviève, quel démon vous

possède, mais il faut toujours que vous trouviez moyen de vous singulariser. Pourquoi ne vous coiffez-vous pas comme tout le monde?

— Parce que cette coiffure me plaît et qu'il ne me paraît pas qu'il soit inconvenant de la porter.

— Eh bien! elle me déplaît à moi, et comme, en somme, vous êtes ma femme, je vous défends de la porter. N'ai-je pas raison, M. de Boislancy?

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit celui-ci, qui faisait des efforts surhumains pour contenir sa colère, pardonnez-moi; mais je ne puis m'empêcher de trouver que cette coiffure sied merveilleusement à M[me] de Lanselay.

— Est-ce à dire, monsieur, que vous me refuseriez le droit de dicter à *ma femme* (il appuya sur ces mots) la ligne de conduite

qu'elle doit suivre? C'est une intervention que je ne saurais accepter; j'espère que personne ne l'oubliera. »

On sentait, au ton dont ces paroles avaient été prononcées, un ardent désir de provocation.

Pendant un instant, le visage de Pierre prit une expression terrible : on le vit pâlir, on vit sa main trembler, et les assistants se demandèrent ce qui allait se passer... ; mais ses yeux rencontrèrent ceux de Geneviève, où se peignait une terreur indicible... Soudain sa main retomba, sa bouche esquissa un sourire, et, peu après, il se retira.

Il est impossible de peindre ce qui se passa au fond de l'âme de cet homme si brave, qui n'avait jamais souffert une injure, pas même une impolitesse ! Il passa une nuit affreuse : les sentiments les plus divers s'agitaient en lui, et il sentait que jamais il ne ferait plus

grand sacrifice à la femme qu'il aimait si tendrement.

Il se disait, et c'était vrai, que M. de Lanselay ne pouvait soupçonner la vertu de Geneviève, car si ce dernier eût eu seulement un doute à cet égard, il eût commencé par tuer sa femme et n'aurait pas cherché de prétexte pour envoyer ses témoins à son rival : il l'aurait tué ou se serait fait tuer par lui. Que s'était-il donc passé qui pût motiver l'agression inqualifiable dont Pierre avait été victime? Celui-ci se faisait quelques illusions sur l'état d'esprit de M. de Lanselay, qui certainement n'avait pas la pensée que sa femme fût coupable, mais qui commençait pourtant à s'irriter contre l'intimité qu'il voyait établie entre elle et Pierre de Boislancy, intimité dont les conséquences ne pouvaient d'ailleurs échapper longtemps à l'esprit le moins clairvoyant. Et puis, comme

nous l'avons dit, M. de Lanselay était violent et tyrannique. Il était habitué à la soumission la plus absolue de la part de sa femme, et il n'était pas fâché d'inspirer, à défaut d'amour, un peu de terreur. Depuis quelque temps, il sentait que Geneviève lui échappait, que les scènes qu'il lui faisait la laissaient de plus en plus indifférente, et il en éprouvait un vif dépit. En outre, quoique M. de Boislancy y eût apporté un tact et une délicatesse infinis, il avait offensé M. de Lanselay en donnant quelquefois raison à Geneviève. Comme ce despote inintelligent ne pouvait jamais admettre qu'il eût tort, il ne pardonnait pas à Pierre, et il s'était juré de lui faire expier ce qu'il appelait son audace. Pierre, avec son esprit observateur, avait bien vu tout cela; il n'en comprenait que mieux l'impossibilité où il était d'obtenir une réparation. Un duel ne ferait

que compromettre davantage Geneviève, et peut-être mettre entre elle et lui un obstacle insurmontable. Mais il avait beau se redire tout ceci, son angoisse n'en était pas apaisée.

Le lendemain, quand il revit Geneviève, il la pressa sur son cœur plus tendrement encore que de coutume. Il la regarda longtemps comme pour lui demander pardon de ce qu'il allait dire : « Geneviève, dit-il enfin, je vous ai fait hier un sacrifice qu'il serait au-dessus de mes forces de recommencer. Il m'a fallu vous laisser maltraiter sous mes yeux et ne pas intervenir; il m'a fallu subir une mortelle injure et ne pas la venger...; c'est demander à un homme plus qu'il ne peut en supporter. Je ne retournerai pas chez vous; une seconde fois, je ne serais plus maître de moi. »

Geneviève sentait qu'il avait raison; elle

pleura, mais se soumit, sans discuter, à cet arrêt, qui n'était que trop motivé.

Pendant ce temps, M. de Lanselay, qui connaissait la bravoure et la susceptibilité de M. de Boislancy, s'étonnait de ne pas recevoir, comme il s'y attendait, les témoins de celui-ci. Cette circonstance lui donna à penser et éveilla enfin les soupçons qui jusque-là n'avaient fait qu'effleurer son esprit. Geneviève s'en aperçut à mille symptômes en apparence insignifiants... C'est ainsi qu'un jour elle le vit examiner avec attention les timbres d'une lettre qu'elle n'avait pas encore ouverte. Elle fit part de ce détail à Pierre, qui commençait à redouter pour elle les dangers les plus sérieux et cherchait les moyens d'assurer sa sécurité tout en sauvegardant leur amour. Hélas! nulle solution, en dehors des moyens extrêmes, ne s'offrait à son esprit. Au moment où, de plus en plus

torturé par la crainte et l'incertitude, il sentait qu'il fallait enfin prendre une résolution, un événement douloureux vint à son secours.

La mère de M. de Boislancy était créole, comme nous l'avons dit. Quand elle était devenue veuve, son fils avait déjà vingt-cinq ans et était dans la plénitude de son intelligence; malgré son amour et son respect pour sa mère, il savait que cette dernière tenait de son origine quelque indolence et quelque futilité. Comme il n'entendait pas renoncer à ses droits plus qu'à ses devoirs, il jugea nécessaire d'établir nettement la situation.

« Ma mère, lui avait-il dit, chez moi vous serez toujours chez vous; j'aurai le plus grand bonheur à vous voir à la tête de ma maison; mais vous me permettrez d'organiser cette maison de la façon que je croirai convenable et conforme à mes goûts. » Il ne se départit

jamais des soins les plus touchants pour cette mère qu'il aimait tendrement; mais jamais il ne souffrit que son autorité, à lui, fût méconnue. Il en coûta un grand sacrifice d'amour-propre à Mme de Boislancy. Celle-ci ne put jamais se résigner à ne plus régner sans partage dans cette maison dont elle avait été souveraine absolue pendant de longues années.

Elle avait, dans la Louisiane, de vastes plantations et une demeure splendide. Elle prétexta de graves intérêts en souffrance, et, un jour, elle annonça à son fils qu'elle allait partir pour faire un séjour de quelques mois dans son pays natal. Depuis, elle n'était pas revenue.

Pierre savait que depuis quelques années elle souffrait d'une affection chronique, mais il était assuré que, jusqu'à présent, aucun danger n'était à redouter, et rien n'était venu

troubler sa confiance, quand il reçut une dépêche qui devait singulièrement influer sur le reste de sa destinée : Mme de Boislancy se sentait mortellement atteinte et voulait embrasser son fils une dernière fois.

Cette dépêche lui brisa le cœur. Il fallait partir et partir sans délai. Il aimait trop sa mère pour hésiter un instant. Mais comment quitter Geneviève, surtout dans les circonstances présentes? Hélas! il se trouvait en face de l'inévitable, et avec l'inévitable on ne discute pas!

Comme Pierre avait l'esprit le plus juste du monde et que la plus vive douleur ne pouvait l'empêcher d'apprécier les choses comme elles doivent l'être, il finit par se dire, qu'après tout, ce voyage serait peut-être le salut.

Pendant son absence, qu'il prolongerait un peu s'il était nécessaire, les soupçons de M. de

Lanselay s'endormiraient, et à son retour, il saurait être plus prudent que par le passé. C'était dur ; pourtant, tout valait mieux, excepté la séparation définitive, qu'un éclat toujours irréparable.

Mais qu'allait dire Geneviève ? Comment allait-elle accepter cette cruelle nécessité?

Elle arriva ce jour-là triste et souffrante : elle sentait qu'un malheur planait sur elle, et la joie de se retrouver auprès de Pierre ne pouvait même appeler un sourire sur ses lèvres.

« Pierre, mon Pierre aimé, dites-moi que je suis folle, mais j'ai peur.

— Ma bien-aimée, j'ai pour vous de mauvaises nouvelles aujourd'hui, et j'ai besoin de votre courage, car je sens le mien prêt à m'échapper.

— Pierre, que voulez-vous dire?

— Ma mère se meurt, et il faut que je parte ! Comprenez-vous?

— Oui, je comprends ! Mais vous ne voulez pas dire que vous allez me laisser seule ici : vous m'emmenez, n'est-ce pas?

— Regardez-moi bien en face, Geneviève, et jugez si je dis vrai. J'y ai pensé et j'y pense encore, la tentation est bien forte ; mais cela est impossible.

— Impossible, dites-vous, ai-je bien entendu? Vous ne partirez pas, alors !

— Voudriez-vous me condamner au remords éternel d'avoir laissé mourir ma mère sans l'embrasser ?

— Ah ! vous avez raison, je suis folle ; mais emmenez-moi !

— Et votre fils ?

— On me l'a pris, je le vois à peine !

— Et puis ! oh ! ma bien-aimée !... » et ici Pierre s'arrêta..., il serrait à les briser les mains de Geneviève, et deux grosses larmes roulaient silencieusement sur ses joues pâlies.

« Vous vous taisez, s'écria tout à coup Geneviève en dégageant ses mains, vous vous taisez, qu'est-ce donc que vous n'osez pas me dire... ! Ah ! oui ! à quel titre franchirai-je le seuil de la maison de votre mère ; de quel droit irai-je m'asseoir à son chevet et recueillir son dernier soupir ? Vous avez raison..., mais, — et un sourire amer plissa le coin de ses lèvres, — mais, je puis aller à l'hôtel !

— A l'hôtel ! croyez-vous que je voudrais vous confier seule à ces maisons banales où vous pourriez ne pas être respectée comme vous devez l'être... ? Mille fois non ! Le monde est cruel, et je ne veux pas qu'il se croie jamais le droit de vous retirer l'estime que vous méritez.

— Ah ! que m'importent toutes ces considérations ! Je vous aime et je ne puis vous quitter !

— Geneviève, épargnez-moi ! si vous sa-

viez les combats que mon cœur livre à ma raison? Je voudrais pouvoir vous emporter loin du monde jaloux dans un coin solitaire où je ne vivrais que pour vous, où vous ne vivriez que pour moi ; mais il vous faudrait bien du courage peut-être pour rompre ainsi avec toutes les habitudes de votre vie, et je n'aurais pas osé vous le proposer. Maintenant, laissez-moi vous dire qu'une démarche aussi décisive ne se peut faire à la légère: réfléchissez. Je pars ce soir; si, quand je reviendrai, vous pensez encore ce que vous pensez... eh bien!...

— Alors, pourquoi partir sans moi? Hélas! quand on se quitte, est-on jamais sûr de se retrouver? »

Ce que fut la fin de cette entrevue, on le devine sans peine.

Une heure après, Pierre se faisait annoncer chez Mme de Charmeroy :

« Ma mère va mourir et je dois partir, madame ; Geneviève est malheureuse, je vous la confie. Je sais que vous l'aimez, protégez-la contre elle et contre ceux qui la feront souffrir. Je donnerais ma vie pour lui éviter une douleur, et je suis réduit à lui broyer le cœur. Plaignez-moi! plaignez-nous! »

Mme de Charmeroy courut chez Geneviève, qui se jeta dans ses bras en pleurant. Les deux amies restèrent longtemps embrassées. Louise savait que nulle consolation ne peut arriver jusqu'à un cœur brisé, et elle laissa pleurer sur son cœur la pauvre désolée.

A cette heure-là, Pierre quittait Paris.

CHAPITRE VIII

Louise avait trop de bon sens, trop de cœur, elle s'exprimait avec une éloquence trop attendrie pour ne pas prendre sur Geneviève un certain ascendant. Elle la consola d'abord par de douces paroles; puis elle lui fit comprendre que, dans l'intérêt même de Pierre, elle ne devait pas afficher un désespoir qui mettrait le monde entier dans sa confidence.

« Prenez exemple sur lui, disait-elle : croyez-vous qu'il vous aime moins que vous ne l'aimez? Non, n'est-ce pas? Eh bien! voyez

comme il se sacrifie pour vous conserver la position que vous avez toujours occupée, la considération dont vous jouissez et à laquelle, croyez-le, il vous serait pénible de renoncer.

« Il part l'âme remplie des plus terribles inquiétudes, sa mère va mourir : pensez-vous qu'il ne lui serait pas précieux de vous avoir près de lui pour le consoler? Malgré cela il renonce au bonheur de votre présence pour ne pas mettre l'irréparable entre vous et ceux dont un jour vous pouvez avoir besoin. L'empêcherez-vous de recueillir le fruit de son abnégation? Je vous l'ai dit, quand on aime en dehors du devoir, il faut beaucoup de courage. J'espérais que l'heure de l'épreuve ne sonnerait pas sitôt; maintenant qu'elle est venue, songez à montrer à celui que vous aimez que vous êtes digne de son grand cœur. Ce fils, l'enfant d'un

autre, croyez-vous qu'il puisse avoir pour lui beaucoup de tendresse ? cependant, s'oubliant lui-même, il a été le premier à vous rappeler, pour vous sauver d'un remords, les droits de cet enfant. Et cela, au moment où il aurait eu le plus besoin de votre amour. Maintenant, êtes-vous sûre que cet enfant, né de vos entrailles, vous soit devenu aussi indifférent que de nouvelles joies vous le font supposer. O mon amie ! ne sacrifiez pas votre avenir, ni celui de l'homme que vous aimez ; il viendrait inévitablement un jour où vous le regretteriez. Craignez de vous montrer égoïste en voulant lui témoigner trop d'amour. »

C'est ainsi que Geneviève, fortifiée, ramenée à la raison, prit sur elle de continuer sa vie habituelle ; seulement, elle vit un peu plus souvent Mme de Charmeroy qui lui parlait de Pierre. Celle-ci comprenait que c'était

le plus sûr moyen de maintenir son amie dans des dispositions relativement calmes ; puis elle avait reçu du Havre et de New-York des nouvelles qu'à son départ et à son arrivée, Pierre n'avait pas pu donner directement à Geneviève, et il eût été vraiment trop cruel, en même temps qu'imprudent, de ne pas les communiquer à la pauvre délaissée. Avec son expérience de la vie, Louise savait qu'il est des heures terribles où la voix du devoir, de la raison, de la religion même, n'arrive pas jusqu'au cœur ulcéré. Geneviève traversait une de ces crises et eût été sourde à toute espèce de remontrances ; mais Louise ne désespérait pas de l'arracher à ses erreurs ; c'est pourquoi elle accepta ce rôle de confidente qui, autrement, eût profondément répugné à sa délicatesse.

Quand Pierre eut franchi la distance qui de New-York le séparait de sa mère, il écri-

vit à Geneviève la lettre suivante qu'il trouva moyen de lui faire parvenir sans danger pour elle :

« Vous devinez trop, chère bien-aimée, combien fut pénible le voyage que j'avais à accomplir vers l'inconnu et qui commençait par une des plus grandes douleurs qu'il soit donné à un homme de ressentir. Je vous quittais triste, désolée, sans protection contre votre douleur. Chaque tour de roue déchirait davantage ce cœur que je vous avais laissé, et pourtant, — pardonnez-moi cette pensée, mais je veux tout vous dire, — je trouvais que j'avançais trop lentement.

« Je laissais derrière moi la plus aimée des femmes ; mais j'allais chercher ma mère mourante sans savoir si j'arriverais à temps pour la serrer une fois encore dans mes bras. Je ne connais pas de situation plus poignante que la mienne. Je ne puis vous peindre mes

sensations quand je mis le pied sur ce vaisseau, qui allait m'emporter à travers l'Océan, et que je dis adieu à la terre qui vous gardait. Le temps était merveilleusement beau et nous avancions rapidement ; mais le calme me faisait mal.

Ce ciel bleu, cette mer azurée me donnaient de véritables accès de colère. J'appelais de tous mes vœux la tempête, l'orage, qui, en mettant nos vies en péril, eût donné un aliment à notre activité. Puis, je jetai les yeux sur ces marins, sur ces femmes, sur ces enfants qui m'entouraient, et j'eus honte de moi-même ! Comme la douleur rend méchant ! J'eus un véritable remords du vœu que, malgré moi, j'avais fait au fond de mon cœur. Et puis si, en vous frappant, Dieu allait me punir de cette exécrable pensée ! A partir de ce jour, je souffris avec plus de patience. Enfin, j'abordai seul sur cette terre où aucun

souvenir ne devait me souhaiter la bienvenue ; ces hommes qui s'agitaient autour de moi, je ne les connaissais pas, ils ne parlaient pas ma langue et leur aspect me glaçait. Le chemin de fer m'attèndait, et me voici enfin près de celle que je désirais tant revoir! Je ne me suis pas trop hâté, mon amie ; peu de jours lui restent à vivre, et je vous remercie de m'avoir laissé partir. Comme je vais souffrir loin de vous à l'heure où elle s'endormira pour toujours! Pas une main amie ne serrera ma main, pas un regard aimé ne viendra chercher mon regard! O ma bien-aimée! pensez un peu à moi! Que faites-vous à cette heure? avez-vous suivi mes conseils! Chère enfant, songez que je n'ai en vue que votre bonheur, et ne vous révoltez pas contre ce que je vais vous demander. Cette lettre, si quelqu'un la trouvait chez vous, serait un danger : quand vous l'aurez lue, détruisez-

la; c'est un sacrifice pénible, je le sais, mais pensez que c'est à moi que vous le faites. Dans peu de temps je reviendrai! Ah! quel jour que celui où je vous reverrai! Le bonheur nous sourira, j'espère; nous serons plus heureux que pendant ces derniers temps: ne compromettez pas la joie qui nous attend. J'embrasse vos beaux yeux bleus dont le souvenir me fait tressaillir. Au revoir; adieu est un mot que je ne veux pas écrire. A bientôt, ma bien-aimée! à bientôt! »

Quand Geneviève eut cette lettre, elle l'emporta comme une lionne emporte son petit; elle arriva chez Mme de Charmeroy.

« Louise, dit-elle, laissez-moi seule, je vous en prie; laissez-moi savourer mon amer bonheur. Pendant que je lirai cette lettre, je ne pourrais sentir un regard sur moi, fût-ce le vôtre? »

Et Louise la laissa longtemps enfermée

seule avec la pensée de son bien-aimé! Quand, au bout de quelques heures, la porte se rouvrit, Geneviève tenait la lettre auprès d'une bougie allumée.

« Vous voyez, Louise, comme je suis obéissante, vous le lui direz ; mais c'est bien cruel !

— Il ne pensait qu'à votre repos quand il vous a demandé ce sacrifice ; mais il avait confiance en moi : laissez-moi cette lettre, vous viendrez la relire quand vous souffrirez trop.

— Non, ce serait encore lui désobéir.

— Voilà qui est bien, chère Geneviève, et j'approuve votre délicatesse.

— Et puis! il n'en est pas besoin, je la sais par cœur ! »

Pendant les deux semaines qui s'écoulèrent avant l'arrivée du prochain courrier, Geneviève se sentit moins accablée : les choses avaient suivi la marche que Pierre avait prédite.

M. de Lanselay, étonné d'abord du calme apparent de sa femme, en avait conclu qu'il s'était trompé, et il recommençait à s'occuper des faits et gestes de celle-ci aussi peu que dans le bon temps d'autrefois. Nos amoureux pouvaient donc espérer qu'une sécurité complète leur serait assurée.

La seconde lettre de Pierre annonçait la triste nouvelle qu'on attendait :

« Tout est fini pour elle, ma chère Geneviève ; je viens de la coucher au fond de son cercueil, parmi les fleurs dont elle aimait à s'entourer. Je vous l'ai dit, cette terre où je suis seul m'est odieuse et je voudrais partir demain. Malheureusement, dans ces moments cruels où l'on voudrait oublier qu'on existe, il faut s'occuper d'intérêts matériels. Je vais me hâter, car votre présence adorée m'est plus nécessaire que l'air que je respire

et je ne puis plus vivre loin de vous. A bientôt donc! »

Geneviève se reprocha le sentiment de joie dont son cœur fut rempli à cette nouvelle; après tout, elle ne connaissait pas Mme de Boislancy, et maintenant Pierre était libre de revenir !

En effet, à quelque temps de là, il parla de son retour. Le jour où elle reçut cette bonne nouvelle était justement jour d'Opéra; elle se fit belle, bien belle: il lui semblait qu'à travers l'espace Pierre la voyait, et elle lui faisait honneur de sa beauté.

Pauvre Geneviève, pourquoi, au moment de partir, se sentit-elle tout à coup si triste, qu'elle eut envie de rester? Quelque chose comme un pressentiment lui étreignait le cœur; mais elle haussa les épaules et, souriant : « Quel malheur, pensa-t-elle, quel malheur peut donc m'atteindre maintenant

qu'il revient! Quel malheur? je ne sais; mais à coup sûr, quelque chose me menace! »

Les premières mesures du second acte des *Huguenots* dissipèrent ce nuage, et bientôt elle fut toute à son admiration pour cette œuvre unique. Le rideau venait de tomber sur les splendeurs de la noce et la querelle des catholiques et des protestants, quand le nom de Pierre vint frapper son oreille. Dans la loge voisine, on parlait de lui...; elle écouta.

Laquelle de vous, mesdames, n'en eût pas fait autant?

« Il paraît, disait quelqu'un, que Pierre de Boislancy est plus brave chez les sauvages que chez ses compatriotes.

— Que voulez-vous dire? reprenait une autre voix, Pierre est le plus brave parmi les braves.

— Oui, excepté quand il se trouve en face de M. de Lanselay; dans tous les cas, il s'est

battu hier à la Nouvelle-Orléans, sans doute avec un Yankee trop mal élevé.

— Comment le savez-vous ?

— Par mon notaire, qui est le sien ; le télégraphe en a apporté la nouvelle ; il a reçu un coup d'épée au travers de la poitrine, et il est peut-être mort à l'heure qu'il est. »

Geneviève n'en entendit pas davantage ; son cœur venait d'un seul coup d'être blessé de deux flèches... A cause d'elle, on avait pu le croire lâche, et il allait mourir. Mourir loin d'elle ! et elle ne le reverrait pas ! Ce n'était pas possible... Sa belle tête se pencha en arrière... et elle sentit qu'elle allait s'évanouir. Mme de Courancelles, qui s'était retirée au fond de la loge, n'avait rien entendu ; quand elle se retourna, elle fut effrayée de la pâleur de Geneviève. Celle-ci commençait déjà à reprendre ses sens ; elle prétexta une indisposition et sortit à la hâte.

Les soins qu'on eût voulu lui prodiguer l'auraient exaspérée !

La femme de chambre ne l'attendait jamais : elle rentrait si souvent en proie aux sentiments les plus opposés et les plus violents, qu'il lui était devenu insupportable de se trouver, chaque soir, en face de deux yeux curieux qui suivaient chacun de ses mouvements et qui épiaient, jusque dans le miroir où son image se reflétait, l'expression de sa joie ou de sa peine.

Elle put donc se livrer en liberté à tout son désespoir.

Elle arracha les fleurs dont elle avait paré ses cheveux avec tant de plaisir quelques heures auparavant ; elle foula aux pieds sa robe et se jeta sur son lit, où elle se roula dans de véritables convulsions !

Elle essaya de prier : sa prière lui fit l'effet d'une profanation, elle n'osa pas !

Elle offrit sa vie en échange de celle qui allait se briser; mais elle ne promit pas de renoncer à celui qui allait mourir; elle savait qu'elle ne le pourrait pas. « S'il meurt, je mourrai aussi, » disait-elle.

A mesure que les heures s'écoulaient, elle sentit qu'elle ne pouvait rester ainsi : « Mort ou vivant, s'écria-t-elle, je veux le voir ! »

Elle passa dans son cabinet de toilette et revêtit un costume de couleur sombre avec lequel elle sortait souvent le matin pour aller à quelque cinquième étage porter des soins et des consolations. Elle jeta quelques objets au fond d'un petit sac de voyage, elle prit tout l'argent qu'elle possédait — comme elle était ordonnée, elle avait toujours devant elle une somme importante — et elle attendit l'heure où d'ordinaire elle commençait ses visites charitables. Quelques instants après, elle sonnait chez Mme de Charmeroy, qui dor-

mait encore... ; elle se fit admettre dans sa chambre et la tira de son sommeil.

A la vue de cette femme au visage hagard qui se dressait au pied de son lit, Louise crut d'abord à une apparition ; elle était encore endormie sans doute, pensa-t-elle, et un mauvais rêve la poursuivait ; mais le réveil ne fut pas long à venir. « Louise, dit Geneviève d'une voix rendue méconnaissable par la douleur, Louise, il se meurt ! je suis folle, il faut que je parte ! voulez-vous m'aider ?

— Que dites-vous? je ne comprends pas, expliquez-vous.

— Hier..., à l'Opéra, j'ai entendu..., il s'est battu..., il va mourir ! Ah ! Louise ! ayez pitié, pitié de ce que j'endure... » et la pauvre créature, tombant à genoux, la tête dans les couvertures, sanglotait à se briser la poitrine.

— Geneviève, écoutez-moi ; je suis libre,

je puis faire ce qui vous est défendu : rentrez chez vous, je vais envoyer une dépêche là-bas ; ce soir j'aurai des nouvelles, je vous les porterai.

— Rentrer chez moi, y attendre paisiblement que vous m'apportiez la vie ou la mort ! pouvez-vous me demander cela ! cœur froid qui n'avez jamais aimé !

— Pauvre amie ! Dieu veuille que nous ne soyons pas un jour appelées à décider qui de nous deux aura le mieux aimé ! Allons, me voilà prête ; une seconde encore, et je pars avec vous. »

Louise passa dans son boudoir, et traça à la hâte ces mots, qu'elle adressa à M. de Lanselay :

« Monsieur,

« Un souci m'arrive, et me voilà forcée de partir pour quelques jours.

« Ma chère Geneviève ne veut pas me laisser seule en cette heure de trouble, elle part avec moi. Ne soyez pas étonné si elle ne rentre pas ce soir!

« Marquise de Charmeroy. »

CHAPITRE IX

Mme de Charmeroy avait compris que, dans l'état d'exaltation bien naturel où se trouvait Geneviève, le cœur de cette dernière ne serait accessible à aucun raisonnement; il était trop meurtri pour sentir autre chose que sa douleur. Mais Louise aimait cette jeune femme que l'excès de son amour rendait digne de pitié, et avait résolu de l'arracher en dépit d'elle-même à l'abîme qu'elle ne voulait pas voir et qui semblait l'attirer.

Louise avait aussi pour Pierre la plus vive sympathie et la plus haute estime; elle ne

voulait pas que les belles qualités de cet homme d'élite fussent détournées de leur but ou anéanties par une démarche inconsidérée. Elle savait que Pierre aimerait toujours Geneviève et que jamais celle-ci n'aurait à pleurer la perte du cœur qui s'était donné sans réserve. Mais elle avait compris que Pierre ne renoncerait pas sans un grand déchirement aux occupations qui avaient toujours rempli sa vie et dont il s'était fait un devoir envers les petits et les ignorants. Elle ne pouvait se défendre d'un peu de mauvaise humeur à la pensée de la faiblesse de son amie.

« Voici, pensait-elle, une femme intelligente qui a aimé un homme parce que cet homme est plus grand que les autres, et, au lieu de chercher à s'élever jusqu'à lui par la grandeur de son sacrifice, elle va le faire descendre au niveau commun, sous prétexte

qu'elle l'aime ardemment. Est-ce là l'amour? Hélas! que de gens aiment ainsi! »

Puis elle regardait Geneviève et, vaincue par son désespoir, elle oubliait de la blâmer pour la plaindre; mais elle ne renonçait pas à l'espoir de la sauver.

Elle rejoignit Mme de Lanselay, qui, ne pouvant plus supporter une minute de délai, se dirigeait déjà vers la porte. Les deux femmes sortirent à pied, chacune son sac de voyage à la main, et, au détour de la première rue, elles montèrent dans un fiacre qui les conduisit au Grand Hôtel.

Mme de Charmeroy demanda deux chambres, se fit inscrire sous un nom d'emprunt et adressa immédiatement une dépêche au régisseur de l'habitation de Mme de Boislancy. Comme il était à peine huit heures du matin, on pouvait espérer que la réponse arriverait avant la nuit.

Il est impossible de peindre les angoisses des heures qui suivirent : Louise était anxieuse pour Geneviève ; elle l'était aussi pour elle ; fût-on complètement indifférent, on ne voit jamais sans regret moissonner dans sa fleur une existence aussi précieuse que celle de Pierre. Mais elle était condamnée au calme apparent et elle s'efforçait de faire partager à Geneviève la confiance qu'elle n'avait pas.

« Vous avez de bonnes intentions, chère Louise, mais il me sera impossible de suivre vos conseils ; si en effet un danger le menace, je partirai. Je mourrais si je restais loin de lui !... »

Et Louise se taisait, espérant qu'à la dernière heure le ciel l'inspirerait et lui enverrait un secours imprévu !... Les heures succédaient aux heures, rien ne venait encore. La tête de Geneviève commençait à s'égarer

et Louise perdait peu à peu de son sang-froid de commande. La nuit avait succédé au jour, partout autour d'elles le gaz avait allumé ses feux..., et elles restaient là, la main dans la main, sans s'apercevoir de l'obscurité qui les enveloppait..., elles ne pouvaient même plus se communiquer les impressions qu'elles éprouvaient..., le son de leur voix leur eût fait peur. La nuit s'avançait : rien, rien encore! Les lumières s'éteignaient, les bruits de la ville s'éloignaient, tout rentrait dans le silence... Mon Dieu! mon Dieu, faites cesser ce supplice! il n'est plus possible de l'endurer...

Enfin, un pas se fait entendre, il approche, on frappe à la porte... C'est la dépêche... elle est entre les mains de Mme de Charmeroy...

Geneviève n'eût peut-être pas osé l'ouvrir; mais Louise se précipita vers la fenêtre éclairée

déjà des premières lueurs de l'aube blanchissante, et elle rompit le cachet... Aussitôt elle poussa un cri de joie : « Mon Dieu, soyez béni ! il vit !... » Et Geneviève lut avec avidité ces mots rassurants :

« Danger fort exagéré, blessure légère..., pas de complications à craindre... »

Les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre et mêlèrent leurs larmes de reconnaissance.

« Maintenant, dit Mme de Charmeroy, rien ne nous retient plus ici, vous allez venir chez moi ; je vous soignerai, vous en avez besoin, et, ce soir, je vous reconduirai à M. de Lanselay. Je prends sur moi de tout arranger ; je lui ai déjà expliqué votre absence.

— Merci, chère et bonne Louise ; mais, si vous le voulez, nous goûterons auparavant quelques heures de repos : je suis brisée et je suis incapable de tout effort.

— Je le veux bien ; mais c'est à la condition que vous prendrez d'abord quelque nourriture — voici plus de vingt-quatre heures que vous n'avez mangé — et que vous m'obéirez aveuglément. »

Geneviève, qui depuis quelques instants faisait preuve d'un calme extraordinaire, promit tout ce que Louise voulut.

« Vous avez raison, ajouta-t-elle, je veux me reposer, prendre des forces, cela me sera nécessaire. Quant à vous, vous devez aussi être fatiguée, et je vous promets de dormir pour que vous puissiez en faire autant. »

Chacune des deux femmes s'étendit sur un canapé, et bientôt Geneviève ferma les yeux. Au bout d'un instant, elle parut dormir profondément. Alors, seulement, Louise céda à la fatigue dont elle était accablée ; elle tomba dans un sommeil lourd et pénible auquel son cerveau ne semblait point participer. Sa pen-

sée prenait des formes bizarres et effrayantes... Des mots sans suite sortaient de ses lèvres, et elle fit plusieurs fois de visibles efforts pour secouer la torpeur qui paralysait ses membres fatigués.

Au bout de deux heures, elle sortit enfin de cet état léthargique et jeta les yeux autour d'elle : il lui sembla que la chambre était vide. D'un bond, elle fut sur ses pieds... et ne trouva autour d'elle aucune trace de Mme de Lanselay...

« Malheureuse que je suis! s'écria-t-elle, que va-t-il advenir de ces deux existences que je n'ai pas su préserver jusqu'au bout? »

Le lendemain, le bruit se répandit dans Paris qu'un chapeau de femme avait été trouvé sur les bords de la Seine; il fut reconnu comme ayant appartenu à Mme de Lanselay.

On chercha le cadavre, qui ne fut pas retrouvé. M. de Lanselay mit un crêpe à son chapeau et jamais plus ne prononça le nom de celle qui avait été sa femme.

CHAPITRE X

A quelques jours de là, le *Péreire* appareillait dans le port du Havre et emmenait parmi les passagers de seconde classe une personne jeune et distinguée, inscrite sous le nom de « Clara Givrain ». Cette personne se disait femme de chambre et allait rejoindre aux États-Unis une nouvelle maîtresse qu'elle ne connaissait pas, mais qui, disait-elle, lui avait promis des gages élevés.

Elle ne quittait presque pas sa cabine, ne parlait à personne et paraissait éviter, autant qu'il lui était possible, d'attirer l'attention.

Quand le *Péreire* aborda, elle mit pied à terre aussitôt, et, comme elle n'avait pas d'autres bagages qu'un petit sac, elle put se faire immédiatement conduire au chemin de fer et se mettre en route pour le Sud.

C'est là que, nous aussi, nous allons diriger nos pas pour retrouver Pierre. Comme nous l'avons déjà dit, à son arrivée il avait trouvé sa mère très près de ses derniers moments, et lui avai prodigué les soins les plus touchants; mais il n'avait pu prolonger cette existence qui s'éteignait... On eût dit que cette mère attendait pour mourir d'avoir revu ce fils dont elle s'était séparée pour des motifs si peu sérieux et dont elle avait si souvent regretté l'absence. Elle fut si heureuse de l'avoir près d'elle, tout à elle, ne fût-ce que pour peu de jours, qu'il se sentit au fond de l'âme une intime satisfaction à la pensée du bonheur qu'il donnait. « Cela, pensait-il, me

vaudra peut-être quelque bénédiction pour l'avenir. »

Quand Mme de Boislancy eut fermé les yeux et qu'il l'eut conduite au tombeau, il sentit une profonde mélancolie s'emparer de sa pensée ; il eut besoin de songer, pour réconforter son esprit attristé, au bonheur qui l'attendait en Europe.

Pour hâter le jour où il presserait sur son cœur la chère créature qui là-bas souffrait aussi des maux cruels de l'absence, il lui fallait s'occuper sans retard des diverses affaires qu'il avait à régler.

Il était riche, il était des privilégiés de ce monde ; mais il ne fallait pas (surtout maintenant) que sa fortune périclitât. Sait-on jamais ce qui peut arriver? Sa mère possédait plusieurs maisons à la Nouvelle-Orléans et une habitation presque royale située sur les bords de la mer. Il avait résolu de vendre ces

diverses propriétés si éloignées de son séjour habituel et pour lui si dénuées d'intérêt. Il ne lui convenait certainement pas d'attendre pour retourner en France que ce projet fût réalisé; mais il ne pouvait partir sans en avoir assuré l'exécution. Cela l'obligea donc à de fréquentes visites à la ville voisine où il rencontrait les hommes de loi qui allaient être chargés de la direction de ses affaires.

Un jour, il revenait à pied d'une excursion de ce genre et il cheminait tristement le long de la route; il était sombre et préoccupé, parce qu'il se trouvait en face de difficultés et de lenteurs qu'il n'avait pas prévues. Tout à coup des cris perçants vinrent frapper son oreille; il pressa le pas et aperçut bientôt un homme dans toute la force de l'âge qui frappait à coups redoublés un petit nègre littéralement affolé. Ce pauvre être n'avait commis d'autre crime que de laisser tomber un

paquet qu'il portait et dont le contenu s'était répandu sur le chemin; il paraissait près de s'évanouir, et le traitement barbare qu'on lui infligeait eût indigné tout homme vraiment digne de ce nom.

La nature généreuse de Pierre ne pouvait manquer de s'émouvoir à la vue de ce spectacle hideux : il s'élança et eut vite fait d'arracher la victime aux mains de son persécuteur. Celui-ci tourna sa rage contre Pierre, qui eut bientôt fait sentir la force de ses poignets à son adversaire. Ce dernier ne fut pas long à se retirer en grommelant.

Le soir, Pierre écrivait à Geneviève et lui disait qu'il espérait la revoir dans un temps très rapproché. On lui annonça le propriétaire d'une habitation voisine et son fils. Comme il n'avait rendu aucune visite, cela ne laissa pas de l'étonner. Ceux-ci venaient, de la part de leur hôte et parent, « demander à M. de Bois-

lancy le nom de ses témoins pour régler avec eux les suites de la malheureuse intervention de M. de Boislancy entre leur mandataire et un enfant aux ordres de ce dernier. »

Pierre fut douloureusement surpris.

Le duel avait toujours été pour lui un reste de ces temps barbares mais chevaleresques où, sur un mot, on risquait sa vie pour sa foi, sa dame et son roi. Il avait l'esprit trop juste pour ne pas blâmer la plupart de ces rencontres, à la suite desquelles on croit l'honneur sauf, parce qu'on s'est exposé à une égratignure qui souvent atteint l'offensé; mais il savait aussi que, quand il est sérieux, le duel est encore, quoi qu'on en puisse penser, le code d'honneur des nations civilisées, et qu'il y a des circonstances où il est impossible de trouver un autre moyen de laver une injure.

Nous avons vu ce qu'il lui en avait coûté

de se soustraire aux prescriptions de ce code; mais sa vie n'était plus à lui, et c'est à peine s'il se sentait le droit d'en disposer. Et puis, le sujet de cette querelle et l'homme qui le provoquait lui étaient également antipathiques. Cependant, il n'hésita pas : il savait que s'il refusait de se battre, beaucoup de gens se croiraient le droit de douter de son courage, et il ne voulait pas qu'une pareille appréciation vînt jamais frapper les oreilles de Geneviève.

« Mieux vaut, pensait-il, mieux vaut, quand on aime, pleurer un mort que pleurer un vivant. » Et il avait raison : nul supplice n'égale celui qu'on endure quand l'idole se montre indigne du temple qu'on lui a élevé.

Il donna le nom de deux de ses voisins à qui il écrivit sur l'heure, et il reprit sa lettre à Geneviève, — lettre qu'elle ne devait jamais recevoir; — il eut le courage de la

terminer par un mot d'espoir, plus joyeux que tout ce qu'il lui avait écrit jusque-là.

Le lendemain, blessé par un adversaire sans scrupule, qui était plutôt un assassin qu'un combattant loyal, il fut rapporté chez lui sans connaissance. Le médecin inhabile, qui avait assisté à la rencontre, déclara que, peu d'heures après, M. de Boislancy n'existerait plus. C'est alors que ses témoins, ne sachant rien de ses affaires, rien de ses relations, ordonnèrent au vieil intendant de Mme de Boislancy de télégraphier en Europe. Ce lui-ci savait le nom et l'adresse du notaire de son maître, c'est à lui qu'il s'adressa. C'est ainsi que la pauvre Geneviève avait été frappée si douloureusement.

Quand arriva la dépêche de Mme de Charmeroy, Pierre avait repris connaissance ; il comprit qu'une imprudence avait été commise et il essaya d'en atténuer les effets. Il

avait espéré que personne en Europe ne connaîtrait cette aventure avant le départ du premier paquebot et il avait résolu d'en informer lui-même sa bien-aimée, en lui annonçant son prochain retour : il ne pourrait lui donner une meilleure preuve de l'innocuité de sa blessure.

La Providence en avait disposé autrement!

Pendant quelques jours, Pierre prit patience : il était très faible et n'avait pas la force de penser; mais à mesure que sa convalescence avançait, il se sentait plus inquiet.

Comment Mme de Charmeroy ne lui avait-elle pas envoyé une seconde dépêche? C'était certainement fort coûteux de causer ainsi à travers l'Océan, mais quelle meilleure occasion se présenterait jamais d'user de ce moyen magique!...

Geneviève, à la nouvelle qui l'avait si brus-

quement atteinte, était-elle tombée malade? « Je ne reconnais pas là, se disait-il, l'amitié de Louise, d'ordinaire si dévouée! »

Mais Mme de Charmeroy, qui savait que la Seine ne pouvait, ne l'ayant pas reçu, rendre le cadavre de Geneviève, savait aussi vers quelles rives celle-ci se dirigeait pendant qu'on la cherchait, ou faisait semblant de la chercher au fond des eaux. Elle n'approuvait pas la conduite de son amie et le lui eût dit si elle l'eût rencontrée. Mais à cette heure il ne convenait pas à la loyauté de son caractère d'intervenir ni de paraître partager un secret qu'elle avait deviné, mais qui ne lui avait pas été révélé (secret dont elle eût d'ailleurs décliné la confidence). Toute trahison lui répugnait; Geneviève le savait et était assurée que cette amie dévouée, tout en étant profondément affligée de ces événements dont elle ne serait pas la dupe,

ne ferait cependant rien ni pour favoriser ni pour entraver des projets qu'elle blâmerait énergiquement. Mais Pierre ne pouvait deviner ce qui s'était passé, et son cœur était oppressé.

Le jour vint où on lui permit de quitter son lit, et ce jour-là fut marqué d'une croix blanche, car il sentait ses forces revenir, et il comptait bien partir aussitôt qu'il pourrait le faire sans danger.

On le descendit sous la véranda, d'où il embrassait une vue merveilleuse tout en respirant un air fortifiant.

L'habitation, qui avait appartenu à Mme de Boislancy, était située au sommet d'une falaise peu élevée qui descendait en pente douce jusqu'à la grève; des terrasses avaient été ménagées sur cette pente, et les fleurs les plus merveilleuses, les plantes les plus luxuriantes allaient baigner leurs pieds jusque dans l'Océan. La mer bleue et ensoleillée s'é-

tendait devant vous et allait se confondre à l'horizon avec le ciel le plus pur, le plus lumineux. Il faisait une chaleur intense; mais les stores de la véranda étaient baissés et y répandaient une douce obscurité, tout en laissant pénétrer de toutes parts un air rafraîchissant et parfumé.

Le store placé près de Pierre était seul relevé, pour que son regard pût contempler la scène splendide qui se déroulait sous ses yeux. Mais il ne voyait rien de ce qui l'entourait : sa pensée traversait l'Océan. Il se retrouvait dans cette chambre bien close, chauffée par un bon feu, éclairée par une lampe discrète. Il revoyait la chaise basse sur laquelle il s'asseyait aux pieds de la douce créature dont la présence illuminait tout autour d'elle. Il la contemplait, elle aussi, et souriait à sa chère image. Comme elle était près, grand Dieu!

« Et pourtant, elle est si loin, hélas! » se disait-il.

Depuis l'événement qui l'avait cloué dans son lit, il s'était pris souvent à regretter l'acte de vertu qu'il avait accompli le jour où il avait refusé de l'emmener. Dans ce monde nouveau, où personne ne la connaissait, il eût été facile peut-être de cacher leur fausse situation; ce pays était beau; il y avait des intérêts; pourquoi n'y pas établir sa tente? pourquoi demeurer en France, où tant de souffrances les attendaient tous deux?... Non, il ne vendrait pas ses propriétés; non, il ne romprait pas les liens qui l'attachaient au nouveau monde avant d'être sûr de n'y revenir jamais..., et il commençait à désirer d'y revenir! Quel courage il lui avait fallu pour partir seul! Jamais, comme à présent, il ne mesurait l'étendue du sacrifice qu'il avait fait à Geneviève : il entrevoyait une longue

suite d'années où, privé des joies de la famille, il serait condamné à s'asseoir seul auprès de son foyer désert. Il n'aurait donc jamais droit à un bonheur tranquille ; il lui faudrait se contenter de quelques heures fugitives achetées au prix des plus grands périls. Oui, il partirait, il partirait bientôt, mais ce serait pour aller demander à Geneviève de renoncer à tout pour le suivre..., et il tremblait à la pensée que peut-être il lui avait trop bien appris la sagesse, et qu'elle le combattrait avec des arguments qu'il avait jadis employés. Mais il avait tort d'avoir peur, elle l'aimait trop pour rien objecter à une semblable proposition... ; au contraire, elle le remercierait. Puis il revenait à des sentiments plus conformes à la générosité de sa nature... De quel droit, au fait, enlèverait-il cette jeune femme à l'existence la plus enviée, pour lui donner en échange une vie errante et tour-

mentée? De quel droit irait-il la prendre au monde, à ses amies, à ses jouissances de chaque jour, pour en faire une déclassée!

« Non! je ne ferai pas cela, se disait-il, je ne commettrai pas ce crime. Pardonnez-moi, cher ange aimé, la pensée exécrable qui s'est déjà trop souvent offerte à mon esprit. Hélas! pourquoi n'ai-je pas rencontré cette femme quand elle était libre comme je le suis? »

Mais tous les souhaits du monde ne pouvaient changer sa situation! Il y avait de longues heures déjà qu'il s'était établi sous la véranda, au milieu des fleurs et de la verdure ; il avait refusé de regagner sa chambre. Il était seul de nouveau, calculant combien de jours il lui faudrait encore rester là, sans forces et sans énergie... Sa patience était à bout... Il voulait la voir! il avait soif de sa présence..., et certes il ne manquerait pas le prochain paquebot...

Tout à coup un léger bruit lui fit tourner la tête vers la porte..., il poussa un cri et s'élança : « Geneviève, est-ce toi ? est-ce toi?.. Mais non, ce n'est pas possible ! Ah ! réponds, réponds, car je meurs ! » . . . .

Oui, c'était bien Geneviève qui, succombant à la fatigue, à la joie, était là, appuyée contre la porte, ne pouvant plus faire un pas en avant... Le cri de Pierre ranima ses forces épuisées ; elle courut vers lui et arriva juste à temps pour le recevoir chancelant dans ses bras. Dans l'état de faiblesse où sa convalescence l'avait encore laissé, il n'avait pu supporter l'excès de son bonheur. L'émotion qu'il éprouvait eût pu lui être fatale, et pendant un instant Geneviève eut à craindre de l'avoir tué. Mais il ne tarda pas à se remettre, et il put envisager enfin toute l'étendue de sa félicité. Il tenait Geneviève étroitement serrée contre son cœur ; de temps en

temps il l'éloignait de lui pour la mieux voir, et il plongeait son regard au fond de ces yeux bleus, souriants et caressants, qui ne pouvaient se détacher des siens :

« Je pensais à vous, cher ange adoré, cela ne vous étonne pas ; j'évoquais votre image, vous m'êtes apparue soudain. Avez-vous donc entendu mon souhait, pour le réaliser à l'heure où je le formulais tout haut ? Non, vous l'aviez pressenti, vous aviez compris que je ne pouvais plus vivre loin de votre chère présence, et vous êtes accourue. Ah ! c'est maintenant que vous êtes à moi, tout à moi. Rien ne peut plus intervenir entre nous. Vous êtes *tout* pour moi, comme je suis *tout* pour vous. C'est de moi que vous devrez tenir *tout !*... votre bonheur, votre bien-être !...

« Ah ! ma joie est trop grande, et je me demande comment je vais la supporter !

— Cher Pierre ! j'ai peut-être été égoïste

en venant à vous au milieu de ma douleur; mais on me disait que vous étiez blessé, je ne pouvais plus résister à mon inquiétude; j'étais sûre d'être bien accueillie, et je suis venue.

— Que votre voix est douce à entendre ! et qu'il est bon de sentir votre main tressaillir dans la mienne ! et vous vous croiriez égoïste parce que vous m'avez apporté semblable bonheur, — bonheur si grand, que mon cœur ne suffit plus à le contenir !

— J'ai bien souffert, allez ! j'ai été folle; mais, en ce moment, je suis si heureuse, que je suis payée de toutes mes souffrances !

— Venez là, près de moi, plus près encore; je ne veux pas quitter votre main, je veux entendre battre votre cœur... Il y a si longtemps que je ne vous ai vue ! »

La nuit, succédant rapidement au jour, les trouva encore assis l'un près de l'autre sous

la véranda; ils ne songeaient qu'à leur allégresse et ils avaient oublié qu'il existait sur la terre d'autres êtres qu'eux. Aussi furent-ils désagréablement surpris quand on vint demander les ordres de M. de Boislancy. Pourtant Pierre se souvint que la nature réclame parfois ses droits, et il s'aperçut que Geneviève avait véritablement besoin de repos et de nourriture.

« Ma bien-aimée, lui dit-il, appuyez-vous au bras de votre époux et venez prendre possession de cette demeure, qui dorénavant sera la vôtre. Vous y serez chérie et respectée. Vous ne regretterez jamais, je vous le jure, d'être venue l'embellir du rayonnement de votre beauté! »

CHAPITRE XI

Le jour suivant apporta déjà son contingent de difficultés; mais tout, désormais, devant, croyaient-ils, sourire à nos amoureux, ils arrivèrent à les tourner aisément.

Pierre, n'ayant eu aucune relation avec le voisinage, n'avait à lui donner aucune explication; il n'en était pas de même vis-à-vis de sa maison. Chacun savait qu'il n'était pas marié; il ne pouvait présenter Geneviève comme sa femme. Si elle eût été sa fiancée, elle ne fût pas venue ainsi, seule et sans protection, habiter sous le toit de son

futur mari ; d'un autre côté, M. de Lanselay n'était peut-être pas dupe du stratagème inventé par sa femme : il pouvait la faire chercher, et, dans ce cas, il ne lui serait pas bien difficile de suivre sa trace jusque chez M. de Boislancy.

Il fut donc décidé qu'on conserverait à Geneviève le nom de « Clara Givrain » et qu'on la présenterait comme une parente de Pierre, récemment veuve et peu fortunée. De plus, Pierre la pria de ne pas dépasser, au moins pendant les premiers temps, les limites de l'habitation.

Pendant les jours qui suivirent, il ne se produisit aucun incident, et le prochain courrier apporta des nouvelles qui devaient accroître la sécurité de nos amoureux.

Les journaux étaient remplis de la nouvelle de la mort de Mme de Lanselay, « ...sans doute assassinée et jetée dans la Seine au

moment où elle venait de quitter Mme de Charmeroy. On l'avait fait chercher partout, à Saint-Cloud... et ailleurs : on n'avait pas retrouvé son cadavre; mais, hélas! il était impossible de conserver l'espoir de la retrouver vivante! »

— Vous le voyez, cher bien-aimé! je ne puis plus être que ce que vous voudrez que je sois : Mme de Lanselay est morte... Clara Givrain a pris sa place auprès de vous!

— Tout est bien qui finit bien, chère amie; mais, si ce journal fût arrivé avant vous, je serais mort en lisant ce qu'il raconte. »

A partir de ce jour, Pierre inventa pour Geneviève tout ce que pouvait lui inspirer l'amour le plus élevé, le plus tendre qui ait jamais fait battre le cœur d'un homme. Il l'entoura de toutes les tendresses, de toutes les recherches du luxe; il eut pour

elle les soins les plus délicats et les plus empressés.

Quant à Geneviève, tout entière à ce bonheur complet et nouveau, elle oublia pour un temps tout ce qui aurait pu lui inspirer une inquiétude. Elle reprit sa gaieté et ne pensa plus qu'à rendre la vie meilleure au maître de sa pensée, son cher et bien-aimé Pierre. Elle chercha à embellir encore leur retraite déjà si élégante ; elle s'entoura de tout ce qui devait plaire à celui qu'elle appelait son époux, et ne négligea rien de ce qui pouvait ajouter une grâce nouvelle aux grâces de sa personne, un charme aux charmes déjà si puissants de son esprit.

Un élégant chevalet dans un coin, une tenture au-dessus d'une porte, une fleur sur une table, avaient suffi pour opérer une sorte de transformation heureuse.

La véranda était devenue le lieu le plus

habité de la maison; Geneviève y avait apporté ses livres, son métier à tapisserie, et Pierre y passait de longues heures, lisant ou dessinant en la regardant travailler. Ils montaient à cheval tous les jours et souvent ils s'embarquaient sur un petit yacht que Pierre avait acheté et qu'il manœuvrait seul.

C'était pour lui un plaisir des plus vifs; Geneviève, abritée par une tente gracieuse et élégante, s'étendait au fond du bateau sur des coussins de soie; Pierre relevait les rames et laissait le frêle esquif voguer à l'aventure sur cette mer calme et solitaire; puis il venait s'asseoir aux pieds de Geneviève. Là, entre le ciel et l'eau, seuls, loin des regards jaloux, ils causaient... comme on cause quand on s'aime... et leurs visages souriants et épanouis disaient assez combien ils s'aimaient. Il était impossible de pré-

senter aux yeux éblouis une plus parfaite image du bonheur.

Ils s'enivraient l'un de l'autre et on les eût bien étonnés si on leur eût démontré que la vie qu'ils s'étaient faite pouvait bien avoir quelques inconvénients.

« Il y a pourtant des gens, disait un jour Geneviève, qui, s'ils pouvaient me voir, me plaindraient! Ils s'imagineraient que je vous ai fait un sacrifice! Un sacrifice, vraiment? ne plus aller dans le monde, ne plus recevoir de visites, ne plus en faire, et remplacer ces voluptés suprêmes par le bonheur chaque jour renouvelé de vous voir sans cesse! Si elles pouvaient lire en mon cœur, ces compatissantes personnes, elle verraient que je suis trop heureuse! »

Trop heureuse, en effet, si ce bonheur eût pu durer!

Cette existence se prolongea ainsi pendant

quelques mois, sans incidents d'aucune sorte; puis elle commença à devenir monotone... C'est dans la nature du cœur humain de se lasser même du bonheur!

Ils avaient repris leurs études favorites; mais ces études étant désormais sans but; Pierre n'y prenait plus le même plaisir qu'autrefois.

Ils avaient redit maintes fois leurs opéras préférés; mais ils les savaient par cœur; et puis, n'étant plus mêlés au mouvement des arts et des idées, il leur arrivait d'éprouver une certaine lassitude au lieu de l'intérêt que, jadis, ils apportaient à ces sortes de choses.

Pierre s'occupait de son habitation; mais, enlevé à ses habitudes, transplanté dans un monde dont les lois lui étaient antipathiques, dont les usages révoltaient sa délicatesse, il ne pouvait oublier la terre où il connaissait tout le monde et où tout le monde l'aimait.

Ils continuaient pourtant à se trouver heureux... Ils étaient ensemble, et la présence de chacun était si nécessaire à l'autre qu'ils ne songeaient pas encore à chercher quelque distraction nouvelle.

Malgré tout, le jour présent ressemblait terriblement au jour précédent et rien ne faisait présager que le jour suivant ne serait pas l'exacte reproduction des deux autres. Geneviève commença à craindre que l'ennui ne vînt s'asseoir en tiers à leur foyer. Elle se demandait parfois si un homme intelligent et actif pouvait n'avoir, pendant sa vie entière, d'autre occupation que de rester aux genoux d'une femme, quelque tendrement aimée que fût cette femme ! Il lui semblait que, depuis quelque temps, Pierre était préoccupé, et elle résolut de l'arracher pendant quelques semaines à cette vie monotone.

Elle manifesta le désir de connaître la terre

où elle était appelée à résider, et demanda à Pierre de lui faire parcourir ce pays nouveau pour elle et si intéressant.

Pierre avait toujours passionnément aimé les voyages, qui, pour un esprit chercheur comme le sien, sont infailliblement la source de connaissances nouvelles. La pensée de voyager avec une femme adorée et intelligente le combla donc de joie. Il entrevoyait pour un avenir prochain mille jouissances délicates et inconnues jusqu'alors, et ce fut avec un véritable enthousiasme qu'il hâta le moment du départ.

Un autre sentiment venait encore ajouter à la joie dont son cœur était plein... Il lui était impossible, avec sa nature élevée, de ne pas ressentir vivement les ennuis journellement amenés par la situation fausse de Geneviève dans sa maison. Il avait beau l'entourer de respect devant ses gens, il avait

beau se renfermer dans les limites des plus strictes convenances, il n'en était pas moins obligé de s'avouer que, malgré tout, cette situation avait le droit d'étonner ceux qui la connaissaient. De là venaient la contrainte, les inquiétudes qui pesaient sur son esprit. Le projet que Geneviève venait de lui soumettre le délivrait donc pour quelque temps de ces obsessions. Ils partirent seuls pour New-York, où ils arrêtèrent de nouveaux domestiques, et Pierre put laisser croire qu'il voyageait en compagnie de sa femme.

Ils parcoururent les États-Unis du sud au nord, de l'est à l'ouest; ils n'oublièrent aucune ville, ne négligèrent aucun lieu remarquable, et s'arrêtèrent seulement aux confins du domaine des sauvages. Ils allaient lentement, savourant leur bonheur : tantôt en bateau, suivant le cours des rivières et se laissant glisser au fil de l'eau; tantôt franchis-

sant d'une allure plus rapide les sites moins dignes d'attention. Geneviève marchait de surprise en surprise, d'enchantement en enchantement. L'amour de Pierre lui évitait tout ce qui aurait pu devenir pour elle une fatigue : elle voyageait comme une reine et rien sur son passage n'était épargné pour lui rendre tout facile et agréable.

Leur incognito fut pourtant plusieurs fois menacé, et ils durent à diverses reprises renoncer à des projets doucement caressés ou en retarder l'exécution.

A Paris, ils avaient connu tout ce qui a un nom dans le monde, dans la politique ou dans les arts; le salon de Lanselay, celui de Mme de Charmeroy étaient ouverts à toute la diplomatie. Puis, maintenant surtout, le monde n'est pas si grand qu'on ne trouve partout quelque connaissance. Il leur arriva très souvent d'être obligés de fuir l'hôtel où

ils avaient hâte d'arriver, parce que Pierre apercevait de loin quelque visage dangereux à rencontrer, ou lisait sur le livre de l'hôtelier un nom trop connu. Chaque fois qu'un incident de ce genre se produisait, ils en éprouvaient tous deux une vive contrariété, une impression des plus pénibles. A la fin, leur joie en fut singulièrement gâtée. Et puis, on ne peut mener toujours cette vie errante! Changer, chaque jour, de nourriture, de logement, devient, à la longue, une fatigue, et le corps le plus robuste n'y résisterait pas. L'esprit se fatigue aussi de ce changement de scène perpétuel, et il arrive un moment où la lassitude vient malgré tout. La fortune la plus opulente ne résisterait pas davantage à semblable régime, et Pierre commençait à s'en douter. Personne, en France, ne surveillait ses intérêts. Il était parti pour quelques mois et n'avait eu le temps de rien

arranger pour l'avenir. Les lettres qui le suivaient dans ces pays lointains commençaient à lui causer quelques inquiétudes.

Ils étaient alors aux frontières du Canada; ils redescendirent vers le sud et ils se reposèrent pendant quelques jours à New-York.

Un soir, ils parcouraient à pied une des longues rues de cette ville, quand Pierre aperçut à quelques pas devant eux, et venant à leur rencontre, un premier secrétaire d'ambassade, homme déjà considérable, quoique jeune encore, qu'il avait beaucoup connu autrefois. Reculer était impossible; Geneviève était soigneusement voilée : il fallait affronter le danger.

Tremblante, elle serra plus étroitement le bras de Pierre, qui lui dit quelques mots à l'oreille. Ils continuèrent leur route et se trouvèrent bientôt en face du jeune homme,

qui, ayant reconnu un ancien ami, s'avançait vers eux les mains ouvertes.

Il était heureux de trouver un Français sur cette terre d'exil. Pierre poussa un cri de joie... un peu forcé et serra les mains qui s'offraient à lui, tandis que Geneviève, calme et résolue, poursuivait son chemin, les laissant bientôt derrière elle.

« Jolie femme, mon cher, au moins tournure adorable. Dieu me pardonne, sa taille, sa démarche, ressemblent à celles de Mme de Lanselay, que vous avez connue. On dit même..., mais cela ne me regarde pas ! Pauvre femme ! morte si jeune ! et assassinée ! C'est bien triste !... Quand retournez-vous en France ?

— Je ne sais, j'ai encore bien des affaires à régler dans ce pays-ci.

— Dans tous les cas, j'espère que vous voudrez bien passer la soirée avec moi. J'ai

quelques jours de congé que je suis venu dépenser ici, et je suis trop heureux de vous avoir rencontré pour vous quitter sitôt.

— Mais, je ne puis vraiment!

— Pourquoi? est-ce à cause de la jolie femme qui vous accompagnait? Elle ne doit pas être si farouche! Vous me la présenterez.

—Vous vous méprenez étrangement. Cette personne est une femme comme il faut. Elle habite le Sud, et je l'ai rencontrée tout à l'heure.

— Alors vous êtes libre, je n'admets pas d'excuses. »

Pierre vit que, sous peine d'éveiller les soupçons de son ancien ami, il lui fallait céder.

« Allons, mon cher, je me rends; où vous retrouverai-je?

— J'irai vous prendre à votre hôtel?

— Non, j'ai des courses à faire et je ne rentrerai pas! »

Pierre ne voulait pas qu'un indiscret pût venir frapper à la porte de la demeure où la femme qu'il avait abritée sous son nom avait cherché un refuge. Cela eût fait crouler tout l'échafaudage de mensonges qu'il avait édifié avec tant de soin. Il promit donc d'être exact au rendez-vous, et il se hâta de rejoindre Geneviève.

Celle-ci était dans un état facile à imaginer. L'avait-on reconnue? quelque danger la menaçait-il? Sur ces deux points, il se garda bien de lui faire part des allusions qu'il avait dû supporter sans rien dire. Mais il fut forcé de la quitter, la laissant en tête à tête avec ses amères réflexions.

Le lendemain, à la première heure, les domestiques qu'on avait engagés pour le

voyage furent congédiés, et l'on se fit conduire au chemin de fer.

Pierre et Geneviève avaient hâte de se retrouver chez eux, où, du moins, nul regard curieux ne venait troubler leur tranquillité.

CHAPITRE XII

Il est doux de se retrouver chez soi au milieu de tous ses souvenirs, de tout ce que l'on aime, de tout ce qui constitue les habitudes de chaque jour. Quoique l'habitation de Pierre ne fût pas consacrée par un long séjour, ils y avaient pourtant laissé le souvenir de quelques instants de bonheur, de quelques émotions douces ou violentes. C'est là qu'ils avaient commencé cette existence à deux qu'ils avaient si ardemment désirée et que leurs rêves avaient poétisée à l'égal du Paradis terrestre. Ce fut donc avec une

joie intense qu'ils se retrouvèrent en face l'un de l'autre dans ce lieu charmant qu'ils se reprochaient presque d'avoir quitté. Pour quelques jours, ils retrouvèrent tout le bonheur passé, et ils ajoutèrent de nouveaux souvenirs aux souvenirs d'autrefois. Geneviève recommença à s'occuper avec plaisir des choses qu'elle avait délaissées, et la vie lui sembla décidément clémente et remplie d'espérances. Combien de temps cela devait-il durer ?

Quant à Pierre, il rassembla les notes qu'il avait prises en voyage et s'amusa à les mettre en ordre. Puis la pensée lui vint d'écrire un livre sur les mœurs, sur les lois, qu'il avait examinées *avec la plus grande attention*. Ce livre fut remarquable, et il se prépara à le publier. Mais, au moment de le livrer à la publicité, il changea brusquement d'avis et l'enferma dans ses cartons.

Geneviève s'en étonna et lui en demanda la raison.

« Ce livre, répondit-il, ne me paraît pas bon, je le recommencerai. »

Geneviève l'avait lu, elle savait qu'il était excellent; elle ne fut donc pas dupe de cette réponse, mais ce fut en vain qu'elle chercha la vraie raison de cette résolution. Pierre avait pensé qu'il ne fallait pas attirer l'attention de ses semblables quand on veut continuer à vivre dans l'obscurité, et il s'était dit qu'il ne devait pas oublier qu'il s'était pour toujours condamné à chercher l'ombre et le silence. Mais il eût mieux aimé mourir que de laisser Geneviève soupçonner la vérité.

A quelque temps de là, les journaux de France apportèrent la nouvelle de la mort d'un député : c'était justement celui de la circonscription où étaient situées les propriétés de Pierre.

« Quel dommage! ne put s'empêcher de dire celui-ci, ils vont gâter l'œuvre à laquelle je m'étais dévoué!... » Et un soupir sortit de sa poitrine.

Le premier! Geneviève le regarda tristement..., ce soupir lui avait fait mal; elle remonta chez elle et pleura.

A partir de ce jour, chaque courrier apportait des lettres qui retenaient longtemps Pierre dans son cabinet de travail. Il y répondait longuement, et chaque fois il se montrait plus attristé. C'est que, depuis quelques semaines, il était soumis à une rude épreuve.

Les habitants de Boislancy lui avaient écrit pour lui demander d'être leur candidat aux prochaines élections, ce qui, jusque-là, avait été le but de son ambition...; ils avaient ajouté qu'un candidat, homme des moins honorables et des plus intrigants, mettait tout en œuvre pour démoraliser l'important

arrondissement que Pierre avait su jusqu'alors préserver d'illusions fatales. On disait que les élections n'auraient lieu que dans six mois. Pendant cette longue période, les idées que Pierre avait toujours combattues auraient le temps de faire leur chemin, ce que sa présence eût certainement empêché. On le suppliait donc de revenir aussitôt qu'il le pourrait, quitte à retourner ensuite pour quelques semaines en Amérique, si ses affaires l'y obligeaient absolument.

Naturellement, Pierre avait refusé ! Il n'avait pas eu, même pendant un instant, la tentation d'accepter, Geneviève lui était trop chère pour cela ; mais il n'avait pas pu se défendre d'un peu de tristesse.

Quand sa lettre de refus fut partie, il songea longtemps à l'avenir, et les projets les plus divers traversèrent son cerveau brûlant. Il ne put s'arrêter à aucun : il fallait pourtant

que quelque résolution fût prise. La position de Geneviève auprès de lui était des plus délicates ; il ne pouvait se le dissimuler. La pauvre femme, croyait-il, n'en avait pas le moindre soupçon ; mais un mot pouvait tout à coup l'éclairer. Supporterait-elle cette épreuve? Nul n'avait été dupe du mensonge qui avait présidé à son installation chez Pierre : elle était sa maîtresse, chacun le savait, et quelques symptômes d'irrévérence s'étaient déjà révélés. Mais que pouvait-on pour remédier à cette situation?

Une pensée désespérée s'empara de l'esprit de M. de Boislancy : s'il se faisait naturaliser Américain, il pourrait épouser « Clara Givrain » sans que personne songeât à rechercher les origines de celle-ci? elle n'aurait pas même besoin de recourir à la formalité dérisoire du divorce..., et le divorce, comme il tend à s'établir parmi nous, n'avait jamais

paru à Pierre que la consécration légale d'une immoralité, — consécration mille fois plus répréhensible que la faute en elle-même. En effet, la vie cachée et sans lendemain, à laquelle sont condamnés les amours illicites, porte toujours en soi l'expiation beaucoup plus certaine que le bonheur. Mais que penser de cette même faute, délivrée d'entraves, et acquérant le droit de s'étaler au grand jour? Qui trompe-t-on ainsi? Dieu ou sa conscience? Mais ni Dieu ni la conscience ne peuvent être abusés! Si on lui parlait de la loi anglaise, qui permet le divorce, il répondait que la loi anglaise a raison, car elle est faite pour sauvegarder l'honneur de la famille et non pour servir quelques intérêts particuliers qui ne sont pas toujours dignes de respect ni ne pitié.

Il est juste, en effet, quand la femme est capable de souiller le nom qui lui a été con-

fié, il est juste de lui ôter ce nom. Il n'est pas moins rationnel, quand le mari s'est déshonoré, de permettre à la femme de quitter un nom qui est devenu un stigmate d'infamie. Et puis, en Angleterre, l'usage corrigeant la loi, un homme, une femme divorcés ne sauraient sans scandale rechercher un nouveau mariage, au moins dans la haute société, celle à laquelle ils appartenaient.

La loi américaine étant, sur ce point, si facile, il y avait peut-être quelque avantage à lui demander protection : on ne tromperait ni Dieu ni sa conscience, on ne chercherait pas à abuser un monde dont on ne s'occupait pas; mais on ferait cesser aux yeux des inférieurs une cause de scandale... ; ce point avait bien son importance.

D'un autre côté, il fallait considérer encore si cette démarche n'attirerait pas quelque danger sur la tête de Geneviève. Celle-ci, eût-

elle pu changer de nationalité, il deviendrait bien difficile de la protéger contre M. de Lanselay, si ce dernier se livrait à quelque manifestation hostile. Un court moment de réflexion démontra à Pierre que cette crainte était absolument dénuée de fondement. En effet, il était trop probable que M. de Lanselay n'avait jamais été dupe du stratagème inventé par Geneviève. Seulement, la mort de la femme garantissait l'honneur du mari, et il convenait à celui-ci que la fraude fût prise pour une réalité. Il était indubitable qu'il se tiendrait à l'écart tant que cette fraude ne serait pas découverte. La naturalisation de Pierre en pays étranger, le mariage de celui-ci avec « Clara Givrain » confirmeraient certainement ses soupçons, qui, pour être cachés au fond de son cœur, n'en étaient pas moins vivaces; il en concevrait peut-être un plus grand désir de vengeance, mais le soin

de son honneur mettrait assurément un sceau sur ses lèvres.

Pierre se décida donc à assurer, par ce moyen extrême, sa destinée et celle de Geneviève... Pourquoi alors hésitait-il à faire les démarches nécessaires à l'exécution de ses projets? Ah! c'est qu'il sentait que c'était un pas terrible à franchir. Dire adieu à la terre que ses aïeux avaient illustrée, déserter les devoirs qu'ils lui avaient légués, n'était-ce pas un crime? Ses fils, si malheureusement le ciel lui en envoyait, en seraient-ils moins des bâtards, parce qu'ils les aurait privés des titres, des distinctions qui étaient l'héritage de sa famille?

L'esprit de Pierre était trop juste pour pouvoir s'abuser longtemps.

Une semblable démarche le forcerait même à renoncer aux espérances qu'on pourrait peut-être concevoir pour l'avenir.

M. de Lanselay pouvait mourir..., c'est un accident auquel chacun de nous est sujet. Fallait-il ajouter encore une impossibilité à toutes celles dont on était déjà enlacé? Non, ce ne serait pas sage. Attendre! c'est tout ce qu'on pouvait faire de mieux!

Nécessairement, Geneviève ignorait toutes les tempêtes qui agitaient l'esprit de Pierre. Elle se sentait toujours autant aimée, — leur amour était de ceux qui résistent à toutes les épreuves, — et cette certitude la consolait du reste; mais elle commençait, elle aussi, à éprouver des inquiétudes indéfinies, des appréhensions de l'avenir que, jusque-là, elle n'avait jamais envisagées. C'est qu'elle avait de longues heures pour songer maintenant! Comme Pierre ne voulait pas la mettre au courant des sacrifices qu'il était en train de lui faire, il était obligé de s'isoler plus qu'il ne l'avait encore fait. Comme nous l'avons

dit, quand il recevait des lettres et qu'il y répondait, il s'enfermait dans son cabinet de travail et défendait qu'on le dérangeât; de plus, son activité ordinaire ne pouvait s'accommoder de l'oisiveté relative à laquelle il était condamné depuis quelque temps : aussi avait-il commencé à s'occuper de divers travaux qu'il surveillait et qui souvent le retenaient au dehors. Il ne voyait donc guère Geneviève qu'à l'heure des repas et le soir. Il est vrai qu'il arrivait toujours près d'elle avec un sourire caressant, avec un mot tendre ; il est encore vrai que, pendant les heures qu'il passait à ses côtés, il était, comme autrefois, empressé et affectueux; mais ces heures-là ne se multipliaient plus à l'infini. Cette vie était encore délicieuse et plus d'un ménage heureux en eût envié la douceur; mais le ver caché au cœur de la fleur grandissait chaque jour.

Quand elle était seule, Geneviève ne pouvait empêcher sa pensée de se tourner vers le pays lointain où elle avait laissé tout ce qui l'intéressait autrefois; il lui était impossible de ne pas comparer la solitude qui l'entourait de toutes parts avec le mouvement qui jadis se faisait autour d'elle.

Depuis quelque temps, des symptômes de maladies contagieuses s'étaient révélés dans les environs. Que deviendrait-elle si Pierre allait succomber à quelque mal foudroyant? Elle mourrait avec lui, sans doute, du moins elle l'espérait; mais la mort ne répond pas toujours quand on l'appelle, et elle pouvait être condamnée à rester seule sur cette terre où elle ne connaissait plus personne, où elle n'avait plus de place. Par rapport à son fils, elle commençait aussi à éprouver, comme Louise le lui avait prédit, des sentiments d'inquiétude et d'amour que pour un temps

elle avait oubliés. « Hélas ! se disait-elle parfois, que devient-il cet enfant que j'ai abandonné? Avec l'éducation que lui donnait son père, que fera-t-il en ce monde? Si j'étais restée près de lui, je lui aurais appris à chercher le bonheur dans l'accomplissement du devoir. Il le cherchera, au contraire, dans la satisfaction de ses passions. Dieu sait si c'est là le moyen d'être heureux ! Au moins, si je pouvais le voir! l'embrasser! comme cela me ferait du bien ! »

Ces pensées amères, auxquelles commençait à s'ajouter le remords, la torturaient; elle chercha à les fuir, à se fuir elle-même. Mais que faire, hélas! qui ne tournât contre elle?

Elle essaya de la charité, qu'elle avait eu tant de bonheur à pratiquer autrefois ; mais, là encore, elle devait trouver une déception.

Quand, jadis, elle portait aux pauvres

de douces paroles, de bons conseils, elle avait toute l'autorité que donne une vie pure, une grande situation. En était-il de même aujourd'hui? Elle avait depuis longtemps entrevu que le secret de sa vie devait être connu de tous, et si elle avait affecté à cet égard une entière sécurité, c'était pour épargner un chagrin à son bien-aimé Pierre. Mais bientôt le fait qu'elle n'avait fait jusque-là que soupçonner lui apparut un jour dans toute sa brutalité. C'était chez une femme du voisinage dont la conduite était la honte et le désespoir de son mari; cette femme battait ses enfants et, quand elle était ivre, se livrait aux actes les plus répréhensibles. Geneviève arriva chez elle les mains remplies de vêtements pour les enfants, et le cœur plein de pitié pour les souffrances de ces pauvres petits êtres. On prit les dons qu'elle apportait, cela va sans dire, mais on la remercia à peine;

il semblait qu'en venant si tard, elle avait méconnu le droit de ceux qui avaient besoin de son secours. Quant aux bonnes paroles dont elle les accompagna, on les écouta d'un air ennuyé, étonné, et on y répondit à peine avec politesse. Mais quand elle en arriva aux conseils, on la regarda d'un air impatient et on lui fit entendre qu'on les trouvait étranges dans sa bouche. Elle éprouva une des plus vives douleurs qu'elle eût jamais ressenties dans sa vie, pourtant si tourmentée. Elle rentra chez elle folle, et fut heureuse de ne pas rencontrer Pierre. C'était la première fois que cela lui arrivait.

C'est qu'elle était bien à plaindre, la pauvre créature, qui venait de recevoir la plus terrible des humiliations !

« Au fait, se disait-elle, que suis-je allée faire chez cette mère qui maltraite ses enfants, moi qui ai abandonné mon fils ! De

quel droit ai-je prèché à cette femme la patience et la vertu, moi qui ai tout quitté pour suivre mon amant! Elle a raison, je n'ai plus le droit d'être sévère! Ah! comme je souffre! mon Dieu! Si, au moins, j'étais sûre que Pierre fût heureux! »

Mais à cette question, elle n'osait plus répondre oui; et ce doute, qui depuis quelque temps s'était emparé de son esprit, était encore plus affreux à supporter que tout le reste.

C'est que, pour Pierre, les sujets d'inquiétude augmentaient de plus en plus, et qu'il ne parvenait pas toujours à dissimuler la tristesse qui l'envahissait chaque jour davantage.

Loin de l'œil du maître, ses affaires périclitaient, et il se voyait à la veille d'éprouver des pertes sérieuses... Or, quand on vit pour ainsi dire en dehors de la vie, on est obligé de je-

ter l'or sans compter. Le voyage qu'ils avaient fait avait été une cause de dépense excessive... Ne fallait-il pas, sous peine de rencontrer des regards curieux et indiscrets, s'assurer des wagons entiers, des bateaux dont on était le maître de régler tous les mouvements? Ne fallait-il pas souvent abandonner et payer des appartements retenus à l'avance, pour aller plus loin chercher un asile plus sûr, mieux caché? N'était-ce pas à prix d'argent qu'il assurait à Geneviève le respect précaire dont elle était entourée? Tout cela était cruel et bien fait pour préoccuper un homme de cœur.

Geneviève perdait donc chaque jour quelques-unes de ses illusions, et son bonheur en était sérieusement menacé, si tant est qu'elle fût encore heureuse!

Elle était de nature généreuse et élevée; elle avait cédé à un entraînement de son cœur

et elle commençait à entrevoir les conséquences terribles que son imprudence pouvait avoir.

Elle n'avait d'abord pensé qu'à elle, à son sacrifice : elle avait cru apporter à un mourant la dernière consolation, renonçant pour cela à tout ce qui, jusqu'à présent, avait fait son existence brillante et enviée; elle avait volontiers donné sa vie pour offrir quelques heures de joie à celui qui allait quitter la terre. Que lui importait ce qu'elle deviendrait ensuite? N'y a-t-il pas des couvents où les cœurs déchirés peuvent trouver la solitude et l'expiation? Mais voilà qu'au lieu de cela, elle avait pris la vie précieuse de celui qu'elle aimait. Elle s'en repentait amèrement; car elle se rendait compte maintenant de toutes les entraves qui retenaient Pierre et paralysaient chacun de ses mouvements. Lié à elle, il ne pouvait faire la moindre démarche sans atti-

rer l'attention sur lui et risquer de livrer leur secret.

Elle eut un jour la pensée de s'enfuir... ; elle irait si loin, elle se cacherait si bien, qu'il ne la trouverait jamais... Mais aurait-elle le courage de ne plus le voir? Ce sacrifice était le seul qu'il lui fût impossible de faire, — elle l'aimait trop, hélas! Et puis, elle savait que lui aussi l'aimait toujours tendrement et elle ne se sentait pas le droit d'ajouter ce chagrin à tout le mal qu'elle lui avait déjà causé.

Elle ne savait à quoi se résoudre, à quel parti s'arrêter, et les jours s'écoulaient apportant chacun une amertume nouvelle. Elle était bien décidée cependant à sortir de la situation qu'elle s'était créée et elle cherchait seulement ce qu'elle pouvait, ce qu'elle devait faire.

CHAPITRE XIII

Pierre n'était pas de nature à rester longtemps dans l'indécision : l'hypothèse d'un mariage qui, pour lui, pour elle aussi, ne serait qu'un mariage supposé, fut vite écartée de son esprit ; cela lui eût fait l'effet d'un sacrilège. Mais il fallait apporter un remède aux maux qui menaçaient de devenir irréparables.

Pierre ne pouvait plus supporter la pensée que leur secret, connu de tous, exposait à chaque instant Geneviève à recevoir quelque insulte sanglante. Deux jours auparavant, ils

avaient rencontré, dans une de leurs promenades à cheval, un groupe d'habitants du voisinage, et, comme la route était étroite, ils avaient dû s'arrêter pour laisser passer la troupe joyeuse. Les hommes, soulevant leur chapeau, avaient effleuré la jupe de Geneviève et avaient enveloppé celle-ci d'un regard d'admiration tellement insolent, que Pierre en avait encore le front brûlant. Pour ne pas éclater, il avait fallu qu'il se souvînt des deux vers de *Marino Faliero* :

> Insulter une femme est tout votre courage !
> Qui la défend trop bien l'insulte davantage !

Quant aux femmes, elles avaient passé en donnant à leur sourire l'expression la plus impertinente qui se puisse imaginer. Décidément, il ne fallait pas s'exposer à subir de nouveau un outrage aussi éclatant.

Pierre prit donc la résolution de vendre

tous les biens qu'il tenait de sa mère et d'aller s'enfermer dans quelque solitude où personne ne pourrait reprocher à Geneviève l'action généreuse qui l'avait jetée en dehors de la vie. Il se reprochait d'avoir différé trop longtemps et il se sentait coupable des coups qui avaient pu frapper cette femme aimée alors qu'il la croyait à l'abri de toute atteinte.

Du jour où il fut persuadé qu'un changement de résidence était nécessaire au repos de Geneviève, il n'eut pas une minute d'hésitation. Il ne se demanda même pas comment il pourrait vivre loin de tout ce qui constitue la vie. Il disait adieu à toutes ses ambitions, à ses travaux, à ses plaisirs! Était-ce sans regret? nous n'oserions l'affirmer; mais c'était au moins sans esprit de retour! La chose qui l'inquiétait le plus était la pensée que Geneviève souffrirait peut-être des change-

ments qu'elle serait forcée d'apporter à ses habitudes. La vente précipitée qu'il se trouvait obligé de faire réduirait sans nul doute sa fortune, et il ne pourrait plus lui offrir tout le luxe qui l'avait entourée jusqu'à présent. Il ne lui avait pas encore fait part de la décision qu'il avait prise... ; il voulait attendre que tout fût réglé le plus avantageusement possible, car il était inutile de troubler son esprit par des considérations pénibles. Il était encore un point qui agitait le cœur de cet homme généreux et qui lui faisait apporter la plus grande célérité à l'accomplissement de ses plans.

Si la mort venait à le frapper, Geneviève se trouverait exposée à la misère hideuse et cruelle. Sans nom, sans identité, elle ne pouvait posséder ! Il fallait donc qu'il avisât et lui laissât de quoi conjurer ce sort rigoureux. Il était donc nécessaire, pour cela, que la réa-

lisation de ses biens fût effectuée dans le plus bref délai.

Un jour, à cause de ces diverses affaires, Pierre fut subitement appelé à la Nouvelle-Orléans. Il fut obligé de partir sur-le-champ, et annonça à Geneviève que son absence durerait au moins deux jours. Geneviève s'enferma chez elle et résolut d'employer les heures de liberté qu'elle allait avoir à mûrir ses projets et à en assurer l'exécution.

Elle était si absorbée dans la pensée généreuse qui s'était emparée de son cœur, qu'elle ne vit pas le sourire avec lequel sa femme de chambre lui demanda la permission d'aller faire une promenade avec « le valet de chambre de M. le comte ». Ce sourire, qui disait toute une longue histoire, l'eût blessée au vif (car elle en eût compris toute l'insolence), mais elle en avait fini avec tout ce qui la re-

gardait. Pierre devait être désormais son unique souci.

Cependant, avant tout, pour savoir vers quel but elle devait marcher, il lui était indispensable de connaître les causes si soigneusement cachées qui, dans ces derniers temps avaient tant influé sur l'esprit de M. de Boislancy. Elle était résolue à tout, dût-elle commettre une de ces actions que sa conscience avait toujours réprouvées. Une part de cette pénible tâche lui fut du moins épargnée !

Quand elle entra dans le cabinet de travail de Pierre, avec l'intention bien arrêtée de lire, quoi qu'il pût lui en coûter, les lettres qu'il avait récemment reçues, elle s'assura avec joie que, dans sa précipitation à partir, il avait oublié de fermer le tiroir où sa correspondance était enfermée. Elle tira ce tiroir et en vérifia le contenu... elle le fit sans remords;

le but qu'elle poursuivait était si noble, qu'elle se sentait pardonnée.

Elle trouva, tout d'abord, une lettre du vieux notaire de Boislancy, homme considérable dans son pays et qui avait, de tout temps, été chargé des intérêts de la famille de Pierre.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Monsieur le Comte,

« J'espère que vous daignerez pardonner à un vieux serviteur les observations que je me permets de vous soumettre. Le refus que vous avez fait de la candidature à la députation a plongé dans le désespoir tous vos anciens amis... Ce pays que vous avez toujours aimé et protégé attendait l'heure de vous témoigner sa reconnaissance : cette heure est venue, et vous vous dérobez à des manifestations dont votre cœur devrait être fier.

« En vous donnant ce témoignage de confiance, ce pays savait que vous seriez le plus ferme soutien de ses intérêts... c'est donc un devoir que vous déclinez... et vous ne nous avez pas habitués à vous voir déserter en face de l'ennemi... Ah! Monsieur le Comte, pardon, mais que voulez-vous? j'aime mon pays et je sais que vous seul pouvez le préserver des maux qui le menacent.

« D'un autre côté, vos intérêts personnels réclament à grands cris votre présence ici... La ferme de Boislancy va être à louer prochainement; il y a de sérieuses réparations à faire et je ne puis les ordonner tant que vous n'aurez pas constaté l'état des choses... Et puis, faut-il vous l'avouer, ma caisse ne contient plus un centime à votre crédit. Je vous ai envoyé les sommes considérables que vous m'avez demandées et mes recettes ne se sont pas aussi bien faites que par le passé.

Le fermier de la petite ferme, profitant de votre absence, est en retard de deux termes... Je sais qu'il y a beaucoup de mauvaise volonté de sa part. Il n'a éprouvé aucun malheur et ses récoltes ont été bonnes. Il y a là un principe d'immoralité qu'il serait bon d'étouffer dans son germe. Le fermier de la ferme de l'Isle a, au contraire, subi des pertes considérables... Sa femme a été malade ; il a perdu deux chevaux ; malgré cela, il fait les plus louables efforts pour se tenir au courant. Il y a là une situation intéressante à laquelle vous ne manqueriez pas de compatir si vous étiez parmi nous.

« Quels sont donc les intérêts supérieurs qui vous retiennent en Amérique ? De quelle nature sont-ils, s'ils sont assez puissants pour vous faire oublier l'intérêt de votre pays et celui de votre propre fortune ? Il me faut me

souvenir, pour oser continuer, du temps où je vous ai tenu sur mes genoux et où votre noble père daignait me traiter en ami. On dit, mais je ne le crois pas, que les causes qui vous retiennent loin de nous sont trop intimes pour que j'ose les discuter. Ceci, je l'ai démenti de toute la force de ma conviction. Si jamais vous aimiez assez une femme pour lui donner votre vie, cette femme serait digne de votre grand cœur... Vous lui donneriez votre nom à la face des cieux et de la terre, et vous l'amèneriez parmi nous. Elle partagerait vos devoirs et la reconnaissance que nous avons pour vos bienfaits. Si elle était capable de vous faire oublier tout ce que vous devez à vous et aux autres, vous ne seriez pas long à reconnaître votre erreur. J'espère, Monsieur le Comte, que vous reviendrez sur la détermination que vous me dites avoir prise... Il en est temps encore et un mot

favorable de votre part nous comblerait de joie.

« Veuillez agréer, Monsieur le Comte, etc., etc. »

Geneviève en savait assez, elle n'avait pas besoin de pousser plus loin son exploration.

Elle embrassa d'un coup d'œil toute l'étendue du sacrifice que lui faisait Pierre... Elle pleura d'attendrissement à la pensée de tout ce qu'il avait dû souffrir en prenant la détermination de rompre avec toutes ses légitimes ambitions, mais elle n'en devint que plus ardente dans son désir de se sacrifier à son tour, et sa résolution fut vite prise. Elle décida de ne pas perdre une heure et attendit avec impatience le retour de Pierre afin de lui communiquer le projet qui venait de germer dans son esprit.

Il n'est pas besoin de dire combien était grande la douleur qu'elle ressentait; mais

elle trouva dans cette douleur une nouvelle volupté et elle attendit l'heure de se dévouer avec l'ardeur que les premiers chrétiens mettaient à se précipiter dans la mort.

Chère Louise, pensa-t-elle, vous me l'aviez bien dit : il faut beaucoup de courage quand on aime... En méconnaissant vos leçons, j'ai failli compromettre une existence bien chère... Il n'est pas trop tard, heureusement ! En rejetant les conseils que vous me donniez, en refusant d'écouter la voix de la prudence, j'ai creusé un abîme que je ne puis plus franchir. Je ne retiendrai personne à mes côtés sur ses bords maudits. J'y demeurerai seule : ce sera ma juste punition !

Sa tête se pencha sur sa poitrine oppressée et elle resta longtemps abîmée dans ses amères réflexions.

Au bout d'un instant, elle s'écria : Ce n'est

que trop vrai, hélas! Geneviève, baronne de Lanselay, est bien morte ; nul pouvoir humain ne peut la ramener à la vie! Mais que m'importe! Que Pierre au moins soit heureux!

CHAPITRE XIV

Pierre revint dès le lendemain ; quand il était absent, il lui semblait que sa vie demeurait suspendue à un fil ; il craignait toujours que quelque malheur n'atteignît Geneviève à l'heure où elle serait seule et par conséquent plus accessible à la douleur. Puisqu'il faisait à la chère créature qu'il aimait le sacrifice de sa vie, il voulait au moins que ce sacrifice servît à la rendre heureuse. Il l'avait vue triste quand il l'avait quittée et il se reprochait comme un crime de n'avoir pas su dissiper cette tristesse.

Mais il se disait que le jour où leur départ aurait mis un terme aux causes qui rendaient leur vie si pénible, Geneviève reprendrait toute sa sérénité. Il rapportait d'ailleurs de bonnes nouvelles. Il avait vendu son habitation, ses maisons, et il en avait retiré un prix inespéré. Il revenait le cœur plus léger : quand on a pris une détermination grave, on se sent moins tourmenté à mesure qu'on avance vers le but. Il retrouva Geneviève charmante, plus gaie qu'il ne l'avait vue depuis longtemps. C'est quelle avait rompu les liens qui l'attachaient à la terre ! Elle s'élançait vers le ciel avec la joie et l'élan des martyrs.

Au bonheur qu'ils éprouvèrent à se revoir, on eût dit qu'ils avaient été séparés pendant tout un siècle, et il était bien évident que la mort seule aurait le pouvoir de briser les liens qui les unissaient.

Chacun d'eux apportait à son ami un don nouveau; chacun d'eux s'était promis de se sacrifier plus complètement encore qu'il ne l'avait fait jusqu'à présent... Lequel allait triompher dans cette lutte de générosité?

Geneviève était émue, pourtant, et ce fut d'une voix tremblante qu'elle soutint pendant le dîner une conversation banale...

Quand on eut congédié les domestiques, elle fit un violent effort sur elle-même et elle devint subitement aussi calme qu'elle était émue tout à l'heure. Elle prit la parole la première :

« Pierre, dit-elle tout à coup, que penseriez-vous si je vous proposais de retourner à Paris? Ne me regardez pas ainsi; vous avez l'air de croire que je suis devenue folle en votre absence. Rien n'est plus sérieux que ce que je vous propose.

— Chère Geneviève, j'avoue que je ne com-

prends pas! Qu'irions-nous faire à Paris? Comment oseriez-vous y retourner? Avez-vous oublié les dangers qui nous y menaceraient chaque jour?

— Ces dangers sont plus imaginaires que réels; ils seraient d'ailleurs facilement détournés. Paris est l'endroit où l'on se cache le mieux, et en prenant quelques précautions, je suis sûre que nul ne m'y découvrirait.

— Geneviève, je vous répète que je ne vous comprends pas. Que vous est-il arrivé en mon absence? Qui a pu vous suggérer cette folle pensée? N'avez-vous plus foi en mon amour?

— Cher bien-aimé! je vous aime comme vous m'aimez, et je vous demande pardon si je vous cause quelque peine. Mais je veux partir! je veux que nous partions!

— C'est aussi mon désir, et je voulais vous

entretenir de nos projets. Chère femme! vous n'êtes pas heureuse!

— Hélas! non; je souffre et vous en savez la raison!

— Vous me brisez le cœur, Geneviève!

— C'est le jour où je suis venue m'imposer à vous que je vous ai brisé le cœur!

— Vous me faites trop souffrir! Qu'avez-vous? Avez-vous juré de me désespérer? La pensée de m'abandonner vous serait-elle venue? Oh! non! pas cela, n'est-ce pas?

— La pensée de vous quitter ne me viendra jamais : partout où vous irez, j'irai; mais la vie que nous menons ici m'est, chaque jour, plus insupportable. Le secret de mon cœur est connu de tous, je le sais, et cette humiliation de tous les instants est plus forte que ma résignation.

— Moi aussi, cher ange aimé, je veux partir... Depuis quelque temps je m'occupe de

la réalisation de ce projet, j'allais vous l'annoncer ce soir. Nous irons chercher quelque coin séparé du monde, où nul ne nous connaîtra, où nul ne devinera nos préoccupations!... Partons demain, le voulez-vous?

— Hélas! jusqu'aux limites les plus reculées nous avons rencontré des compatriotes et nulle part nous n'avons été à l'abri des investigations... Mais ce n'est pas cela seulement!

— Vous vous taisez!

— Votre résistance rend ma tâche si pénible! J'ai deviné que vous regrettiez la patrie absente, le village, le clocher, tout ce que vous avez aimé autrefois... l'inaction à laquelle je vous ai condamné me tue! Je n'y puis plus résister!

— Ne pensez pas à moi; j'ai votre amour, votre chère présence; je dois vous protéger, et je n'ai pas d'autre ambition que l'accomplissement de ce devoir.

— Vous êtes cruel! me forcerez-vous à vous dire que je hais ce pays, que ce climat me rend malade, que je mourrai si je ne revois la France! J'ai la nostalgie de Paris!

— Paris! toujours Paris! rêve impossible!

— Non, pas impossible; j'aime mieux vivre là-bas solitaire et cachée, que libre dans tout autre pays. Vous vivrez, vous, de la vie de tous, vous m'apporterez les échos du monde, et je vous promets d'être heureuse. Mais, mon ami, la lutte à laquelle vous m'obligez me brise, je ne puis la continuer davantage : réfléchissez et songez que votre refus me porterait un coup mortel. »

Elle le quitta, et, rentrant chez elle, elle demeura longtemps plongée dans un profond évanouissement!

C'est que la malheureuse venait de signer un pacte avec l'enfer. Elle savait bien que Pierre finirait par céder; elle lui avait démon-

tré, et elle se promit d'insister plus encore sur ce point : combien il était nécessaire pour elle, pour sa santé, de quitter l'Amérique, et elle n'ignorait pas que toutes les autres considérations finiraient par céder devant celle-là. Mais elle savait aussi à quelle vie horrible elle venait de se condamner , et , malgré son courage, elle ne pouvait l'envisager sans frémir.

A jamais étrangère à son fils, morte au milieu des vivants, réduite à se renfermer dans un vrai tombeau pour ne pas mettre en présence celui qu'elle aimait et ceux qu'elle avait autrefois connus, assistant en spectatrice aux événements de ce monde où elle n'avait plus de place, elle allait mener une existence de recluse.

Tremblant à tout instant que le mystère dont elle serait obligée de s'environner ne fût découvert, elle n'oserait franchir le seuil de

sa porte... Si, la nuit venue, elle essayait quelquefois de s'aventurer dans la rue sombre et solitaire, il pourrait lui arriver de coudoyer un ami, son enfant peut-être. Il lui faudrait alors faire taire son cœur et passer vite, de peur d'être reconnue... Mais n'avait-elle pas elle-même attiré sur sa tête toutes ces malédictions? Ne s'était-elle pas elle-même condamnée à ce sort rigoureux? N'était-elle pas trop heureuse encore en sa détresse, puisque l'amour de Pierre lui restait? Combien d'hommes, à la place de celui-ci, se seraient déjà lassés de cette vie impossible qu'il avait subie sans se plaindre !

Il était, lui, resté fidèle à la foi jurée, et maintenant encore, il oubliait ses propres ennuis pour ne songer qu'à l'intérêt de celle qui s'était confiée à lui. C'était justement cette grandeur d'âme, dont elle appréciait toute l'étendue, qui faisait le plus souffrir

Geneviève. Quand Pierre l'avait connue, elle était malheureuse, elle souhaitait mourir! Que lui avait-elle sacrifié? Les restes d'une existence qu'elle n'avait plus la force de supporter! Et, en échange, elle avait été sur le point de prendre sa vie à lui, sa vie qui ne faisait que commencer, et qui était destinée à toutes les satisfactions de ce monde: gloire, fortune, tout ce qu'on envie enfin! Et elle oserait se plaindre? Il l'avait aimée, il l'avait rendue heureuse; il l'aimait encore, et le malheur n'existerait pas pour elle tant qu'elle serait à ses côtés. L'amour d'un homme comme lui pouvait-il se payer trop cher? même au prix d'une séparation éternelle d'avec l'enfant de ses entrailles!

Quoi qu'il en soit, Pierre n'était pas de ceux qu'on abuse ou qui s'abusent si aisément. Il réfléchit longtemps, mais ne par-

vint pas à se persuader que Geneviève, tout à coup éclairée sur les difficultés de sa situation, eût pris dans son seul intérêt la détermination dont elle lui avait fait part. Il ne tarda pas à démêler le noble motif qui l'avait poussée. Il l'en aima encore davantage, si tant est que ce fût possible, et il s'en voulut plus amèrement encore de n'avoir pas su dissimuler sa secrète tristesse. Il se promit bien de ne pas céder au désir que Geneviève avait manifesté, et l'en informa le lendemain :

« J'ai beaucoup pensé à notre conversation d'hier au soir, ma bien-aimée ; mais j'ai beau réfléchir, je ne puis me rallier aux projets mûris dans cette tête trop ardente !

— Est-ce sérieux, Pierre?

— Oui, chère Geneviève, très sérieux ! Je ne puis accepter le sacrifice que vous voulez me faire. Je préfère mon projet au vôtre, et,

ne vous en déplaise, c'est le mien que nous exécuterons.

— Pierre, pourquoi refusez-vous de m'accorder ce que je souhaite si ardemment? Pourquoi prenez-vous si légèrement ma proposition, à laquelle j'attache tant de prix?

— Je ris pour ne pas pleurer, chère adorée. Croyez-vous que je ne lise pas dans votre cœur comme je lis dans le mien? Ah! je suis trop profondément touché de votre abnégation pour pouvoir vous en exprimer toute ma reconnaissance, mais je serais le dernier des hommes si j'acceptais!

— Je ne vous comprends pas. Que voulez-vous dire? Pourquoi parler d'abnégation, de reconnaissance? Que signifie tout cela?

— Pauvre amie! vous m'avez vu triste, vous vous êtes imaginé que je regrettais mon

pays, et vous voulez m'y ramener, dût-il vous en coûter la vie?

— Et quand cela serait?

— Et vous avez cru que j'accepterais?

— Écoutez, Pierre, moi aussi j'ai beaucoup réfléchi depuis quelque temps, et le remords me déchire !...

— Le remords?

— Oui ! le remords d'avoir agi sans prudence, d'avoir brisé votre vie en voulant la rendre trop heureuse. Si vous me refusez ce que je vous demande, vous aurez bientôt à pleurer ma mort. Je vous l'ai dit, d'ailleurs, ce climat me tue ; le désir de revoir mon pays est devenu une obsession (elle n'osait ajouter : l'espérance de revoir mon fils). — Ne puis-je vivre cachée à Paris aussi bien qu'ici?... Là, au moins, je ne serai pas dévorée de ce chagrin que me cause votre vie brisée à cause de moi. Ah ! laissez-vous flé-

chir! Rendez-moi ce qui seul aujourd'hui peut être de quelque prix pour moi... la certitude que vous êtes heureux... complètement heureux.

— Puis-je être heureux quand je vous entends parler ainsi, quand je vous vois dominée par des désirs irréalisables?

— Ces désirs irréalisables se réaliseront pourtant, car vous ne m'avez jamais rien refusé et vous ne voudriez pas me faire mourir à petit feu. Cher Pierre, nous serons heureux, vous verrez! Nous habiterons l'un près de l'autre. Oh! pas le même appartement. Vous viendrez me voir tous les jours; vous dînerez souvent avec moi et vous me raconterez ce que vous aurez fait. Moi, en votre absence, je ferai ce que je fais ici : je lirai, je travaillerai, je ferai de la musique... Je vous attendrai, et le soir un baiser me payera de la peine que je n'aurai pas eue! »

C'est ainsi qu'à force de prières, de grâce et de câlineries, la noble femme essayait d'obtenir ce qu'elle aurait dû redouter comme un arrêt de mort.

CHAPITRE XV

Pierre ne devait céder pourtant qu'après une longue résistance. Son plus mortel ennemi aurait eu pitié, s'il avait pu lire ce qui se passait au fond de ce cœur déchiré, des indécisions qui torturaient l'âme de cet homme pourtant si courageux. D'un côté, il voyait la patrie reconquise..., la lutte généreuse, ardente, pour ses idées et sa foi. La femme qu'il aimait se faisait complice de ses aspirations et lui montrait le but vers lequel il devait marcher. De l'autre, se trouvait le sacrifice constant, l'obscurité, le renoncement

à lui-même ; mais en même temps la sécurité assurée pour celle qui oubliait le soin de sa propre existence et brûlait de se dévouer encore.

Les jours s'écoulaient et il restait inébranlable dans sa résolution première : Geneviève put croire qu'elle ne parviendrait pas à triompher de la fermeté de son refus.

Cette lutte entre le devoir qu'il désertait et le devoir qu'il s'était créé ne pouvait se continuer sans amener de graves désordres dans cette organisation cependant si robuste. Ses yeux se cerclaient de noir, ses joues se creusaient et les rides commençaient à sillonner son front. C'en était trop pour la pauvre Geneviève ; elle ne put contempler longtemps ce spectacle déchirant et tomba tout à fait malade. Alors seulement Pierre se rendit, encore avec peine, et malgré les plus vives répugnances ; mais il craignit de

se faire complice de la mort et il finit par croire que le seul moyen de sauver Geneviève, de se la conserver, était de satisfaire à sa triste fantaisie. Quand il lui annonça que, vaincu par ses souffrances, il allait s'occuper de leur départ, elle revint subitement à la vie et employa la force fébrile qui l'agitait à hâter ses préparatifs.

Elle voulut lire la lettre que Pierre écrivit à ses électeurs pour leur annoncer son prochain retour et elle fut plus tranquille quand elle eut mis cette lettre à la poste.

Pierre eut bientôt réglé les affaires qu'il ne pouvait laisser derrière lui et ils ne tardèrent pas à regagner New-York, où ils devaient s'embarquer...

Geneviève, pour mieux établir la ligne qu'elle ne voulait plus franchir, aurait désormais désiré voyager seule; mais Pierre n'y avait pas consenti, et ils choisirent la voie

anglaise pour être plus sûrs de ne rencontrer personne de connaissance.

Ils quittèrent les États-Unis le 15 novembre, juste dix-huit mois après le jour où Geneviève, folle d'inquiétude et de douleur, avait mis le pied sur cette terre où elle redoutait de ne rencontrer qu'un mort. Elle y avait goûté, en retrouvant vivant celui qu'elle avait craint de ne pas revoir, une de ces joies que toute une vie d'amertume, se disait-elle, ne suffit pas à payer. Elle avait contracté la dette ; elle en avait déjà payé les intérêts... il lui restait à l'acquitter tout entière... Elle le savait et ne reculait pas devant la tâche qu'elle avait à accomplir.

Inscrits sous des noms différents, en apparence étrangers l'un à l'autre, il n'était pourtant pas défendu à ces deux martyrs de la destinée de se rencontrer sur le pont du navire. Là, nul ne viendrait écouter les

longues causeries qui leur permettraient de ne pas sentir trop vivement les cruautés de leur sort. Ils seraient encore à côté l'un de l'autre et Pierre pourrait veiller sur Geneviève.

Pendant les premiers jours, tout alla bien ; la mer était calme, le ciel pur, et tout faisait présager une traversée heureuse.

Chaque après-midi, Pierre et Geneviève, parcourant à grands pas l'espace qui est réservé aux passagers, goûtaient encore les charmes si grands de leur intimité. Ils oubliaient une fois de plus le monde et les épreuves qui les attendaient. Tous deux étaient sensibles aux beautés de la nature et personne n'appréciait plus qu'eux la grandeur du spectacle qui les environnait. Tout était nouveau pour Geneviève, qui pendant sa première traversée n'avait songé qu'à se cacher et n'avait rien regardé.

Elle était littéralement écrasée par l'imposante majesté de ces vastes solitudes. Quand elle considérait cette coque de noix perdue au milieu de cette immensité ; quand elle se rappelait les dangers auxquels elle était à tout instant exposée, elle comprenait mieux la puissance et la bonté du Créateur, qu'elle avait, hélas ! trop oubliées !

Elle se demandait souvent pourquoi ce Dieu puissant l'avait réservée à de si rudes épreuves sans lui avoir donné la force de résister à la tentation. Elle ne se repentait pas encore, mais elle s'inclinait de plus en plus devant la volonté qui préside à toute chose ici bas !

Elle en était arrivée à aimer cette vie suspendue entre le ciel et la tempête et se disait souvent qu'elle regretterait plus d'une fois ces dernières heures de bonheur.

Quelquefois, accoudés aux bords du navire,

ils apercevaient à l'horizon un point noir qui grandissait de minute en minute. Ils le suivaient du regard; parfois le vaisseau passait comme un fantôme enseveli dans la brume sans qu'il fût possible de découvrir à quelle nationalité il appartenait. D'autres fois, il s'approchait assez près pour qu'on pût lire son nom et saluer son drapeau. C'était une distraction qui faisait battre le cœur!

Un jour, ils cherchaient à découvrir si l'horizon ne leur cachait pas quelque voile nouvelle, quelque terre prochaine, mais ils ne voyaient rien... rien qu'un nuage qui grandit bientôt et s'approcha avec une effrayante rapidité. Le vent s'éleva tout à coup et la mer prit un aspect terrible. Les vagues, soulevées avec une violence inouïe, devinrent bientôt furieuses et balayèrent le pont du navire. L'équipage s'agitait, les officiers, calmes et attentifs, interrogeaient l'état

du ciel et prenaient les mesures commandées en pareil cas; les passagers étaient obligés de quitter la place, devenue trop périlleuse. Geneviève ne tarda pas à être si malade qu'elle devint inconsciente du danger qui grandissait à chaque instant. Pierre fut contraint de la remettre aux mains des femmes de service et se sentit le cœur déchiré quand il fut forcé de la quitter, — à quel titre l'aurait-il suivie dans sa cabine? — mais il ne s'éloigna pas. Cette heure terrible pouvait devenir l'heure suprême et, s'ils devaient mourir, il voulait au moins l'emporter dans une suprême étreinte. Le péril devenait de plus en plus imminent; la situation s'aggravait d'heure en heure. Le navire, tantôt soulevé sur la crête des vagues écumantes, tantôt précipité dans les profondeurs d'une vallée mobile qu'il quittait aussitôt pour s'élancer de nouveau vers le ciel, paraissait

près de se disjoindre et de s'abîmer dans les flots! Tout craquait, tout se brisait! Les mâts étaient arrachés, l'hélice avait perdu une de ses ailes et la terreur régnait parmi tout ce monde qui semblait fatalement voué à la mort. Chacun priait, car le secours ne pouvait venir que de Dieu! La pluie, qui tombait fine et serrée, enveloppait le navire d'un manteau sombre : il était impossible de voir à quatre pas devant soi, et le risque de se briser contre un autre navire augmentait encore le péril. Le bruit sinistre du sifflet d'alarme ne cessait de déchirer l'air et, se mêlant aux sifflements de tous ces éléments déchaînés, ajoutait encore à l'horreur de la situation. Cette lutte avec la mort dura deux jours et deux nuits. On n'avançait plus et chacun semblait avoir fait le sacrifice de sa vie. Les ardentes prières qui montaient vers le Dieu tout puissant désarmèrent enfin sa colère

et il prit pitié de ses créatures. La pluie cessa de tomber, un coin du ciel apparut et l'on put enfin espérer! Le vent se calma, la mer s'adoucit; la journée qui commençait fut meilleure et la nuit plus clémente encore... Le lendemain, le navire n'avait plus qu'à panser ses plaies. Elles étaient profondes et rendaient sa marche bien difficile. Heureusement qu'on était alors tout près des côtes; le secours arriva bientôt, et les passagers saluèrent la terre, qu'ils n'avaient pas cru revoir. Pour Pierre et Geneviève, c'était encore la terre d'exil; aussi cette dernière, quelque brisée qu'elle fût, ne voulut-elle pas se reposer même pendant une journée. Elle demanda à repartir immédiatement et ne trouva un peu de tranquillité que quand elle eut mis le pied sur la terre française. Alors, elle consentit à prendre quelques jours de repos et s'installa dans un hôtel, à Boulogne.

Pierre, qui moralement avait souffert pendant cette traversée tout ce qu'on peut souffrir, aurait eu, lui aussi, besoin de quelques soins, de quelques heures d'arrêt; mais, puisqu'il avait consenti à revenir, il fallait au moins qu'il arrivât à temps pour s'assurer le succès dans la lutte qu'il allait engager. Il fallait maintenant, plus que jamais, veiller sur soi et ne rien livrer à l'imprévu. Il eût peut-être été imprudent de rester avec Geneviève, d'habiter sous le même toit qu'elle dans un de ces caravansérails ouverts à toutes les nations. Quoi qu'il lui en coûtât de la laisser seule, il partit aussitôt, comme elle l'exigeait d'ailleurs, afin de préparer tout ce qui était nécessaire à leur vie nouvelle. Il la serra étroitement contre son cœur et la supplia d'être prudente. Ces sortes de recommandations étaient dorénavant inutiles..., la pauvre femme

avait appris de dures leçons, et si sa vie, à elle, lui était devenue indifférente, il n'en était pas de même de celle des autres. Elle avait compris aussi que, pour que Pierre fût heureux, il fallait qu'il vécût au milieu des éléments auxquels, dès l'enfance, il avait été habitué; mais elle savait aussi, et cette pensée lui était douce, qu'elle pesait toujours d'un grand poids dans la vie de cet homme. Elle n'en doutait pas, la légitime ambition de Pierre allait être satisfaite; l'activité de son esprit allait avoir un aliment... Elle se tiendrait dans l'ombre pour satisfaire aux aspirations de son cœur... C'était un beau rôle encore et elle se sentait à la hauteur de son importance. Elle se repentait de ne l'avoir pas compris plus tôt et d'avoir attiré sur sa tête et sur celle de son bien-aimé Pierre des souffrances qu'elle aurait pu éviter. Mais elle était bien résolue à ne faire dans

l'avenir aucune démarche qui pût causer à celui-ci le moindre embarras.

Elle attendit donc avec patience la lettre de Pierre, qui arriva quelques jours après : il n'avait pas perdu de temps, et les appartements qu'il avait retenus étaient prêts à recevoir leurs hôtes. Elle partit aussitôt, arriva à Paris, le soir, cachée sous un voile épais. Il l'attendait ; elle prit son bras et se dirigea vers la voiture qui devait la conduire à sa nouvelle retraite.

CHAPITRE XVI

Les deux appartements que Pierre avait choisis étaient situés dans une de ces maisons nouvelles où tant de familles sont réunies qu'il est impossible de s'intéresser au sort de chacun. On n'y sait même pas le nom de ses voisins, et l'on peut y demeurer pendant des années entières sans avoir jamais rencontré ceux qui vivent au-dessus ou au-dessous de vous. Ces deux appartements, situés au même étage, avaient chacun une entrée séparée ; mais ils se réunissaient à l'intérieur par une porte que Pierre avait dissimulée derrière

une épaisse tenture. Une clef resta en sa possession, l'autre fut remise à Geneviève. M. de Boislancy conduisit celle-ci jusqu'à quelques pas de la maison, où il la laissa entrer seule. Elle fut reçue à la porte de son domicile par une femme de chambre à l'aspect respectable et par une autre femme chargée des soins de la cuisine. Ces deux domestiques avaient été choisies par Pierre « au nom d'une dame de ses amies qui n'avait pas de famille et qui vivait dans la retraite. »

L'appartement se composait d'une petite antichambre, d'un joli salon, d'une chambre à coucher, d'un cabinet de toilette et d'une salle à manger. Geneviève avait hâte de l'explorer dans ses moindres détails. Ne devait-il pas être sa prison? Mais elle ne voulait le visiter qu'au bras de Pierre : elle prétexta la fatigue, et congédia au plus vite les deux femmes, qui regagnèrent les étages supérieurs.

Cela fait, elle alla frapper à la porte secrète, qui, s'ouvrant aussitôt, livra passage à Pierre. Toute à la joie de revoir son bien-aimé, elle se laissa faire par lui les honneurs de ce lieu qu'il avait préparé pour la recevoir, et dont elle s'était juré de ne jamais sortir.

Pierre, après avoir, comme nous l'avons vu, longtemps résisté au désir de Geneviève, avait fini par se laisser séduire par le côté poétique et mystérieux de cette double existence... Aussi n'avait-il rien épargné pour que le palais enchanté fût digne de la fée persécutée que la captivité pouvait seule dérober au noir génie, son ennemi.

Il est des heures dans la vie où l'homme le plus sage devient semblable à l'autruche et ferme les yeux croyant se dérober au danger. Pierre subissait en ce moment l'influence d'une de ces heures d'égarement. Il se sentait

heureux comme jamais presque il ne l'avait été... et, en effet, si l'impossible devenait tout à coup réalisable, il eût été trop heureux!... Il allait bientôt recevoir le prix des bienfaits qu'il avait répandus; il allait, entrant dans la vie publique, pouvoir exercer ce don de la parole, qui, lorsqu'il est allié à l'élévation de la pensée, à la justesse du jugement, est le plus beau de tous les dons; il allait avoir enfin une légitime influence sur les destinées des nations, et le monde entier semblait lui sourire. Mais ce n'était pas tout encore! Une femme aimable, charmante et bonne, lui donnait sa vie. Chaque jour, pour se délasser des luttes qui l'attendaient, pour lui donner la force d'en commencer de nouvelles, il trouverait près de lui un visage aimé et souriant. Cette femme, pour se garder à lui, en lui laissant sa liberté, renonçait à tout, et, captive volontaire, se privait d'air et de

soleil... Oh! oui, vraiment, cet homme était trop heureux!

En attendant que les événements se déroulent, suivons Geneviève et visitons avec elle l'appartement où nous la retrouverons si souvent.

L'antichambre n'offrait rien de particulier; des tentures sombres, un bahut en vieux chêne finement sculpté, des vieilles gravures, des vases garnis de fleurs, voilà tout ce qu'elle contenait. Un même tapis épais, aux dessins riches et de teintes foncées, couvrait toute la surface de l'appartement. Le salon, dans lequel nous entrons d'abord, était de grandes dimensions : les murs étaient tendus de satin cramoisi, ce qui faisait admirablement ressortir les quelques tableaux de maître que Pierre y avait accrochés. De chaque côté de la cheminée étaient suspendues de petites étagères chargées d'objets précieux; entre les

fenêtres, une superbe console Louis XVI surmontée d'une grande glace dont le cadre ancien était merveilleusement travaillé, et, en face, un miroir de grande valeur artistique au-dessus d'un magnifique piano à queue. En face de la cheminée, une porte conduisait dans la chambre à coucher; cette porte était masquée par une admirable portière en tapisserie. D'un côté, on avait placé une bibliothèque basse remplie de livres excellents; de l'autre, un bureau de forme originale aussi précieux que le reste de l'ameublement. Les sièges, de forme Louis XVI, les rideaux et les portières étaient en satin de teintes diverses et délicates, enrichis des broderies les plus fines. Partout des fleurs, des tables chargées de porcelaines de Saxe ou de Sèvres, des bronzes antiques ou des émaux de la Chine. Geneviève ne put s'empêcher de pousser un cri d'admiration... puis de regret à la

pensée des trésors dont Pierre s'était privé, car elle avait vu chez lui beaucoup de ces richesses, pour en orner sa prison. Elle trouvait, pauvre créature, qu'on lui faisait la vie trop belle. La chambre à coucher, avec ses tentures et ses meubles de velours frappé bleu de ciel, son grand lit capitonné, sa délicieuse pendule ancienne en marbre blanc illustrée de dorures délicates, était un véritable bijou. La salle à manger, avec ses vieilles tapisseries et ses meubles d'ébène, était du plus grand style, tandis que le cabinet de toilette, tendu d'étoffe blanche, garni de meubles en cretonne bleue et de toilettes en marbre blanc, était un chef-d'œuvre de confortable.

Quant à Pierre, il avait meublé son appartement avec une élégance sobre et sévère appropriée à l'homme qui vit seul et ne doit recevoir que des hommes. Pourtant la salle à manger était devenue un cabinet de travail

où Pierre seul devait entrer et qui reproduisait exactement le pavillon du « Petit Lanselay ».

Le lendemain, dans la matinée, il fit demander officiellement des nouvelles de « sa parente », et Geneviève lui répondit par une invitation à déjeuner, qui fut acceptée. Il arriva par la porte extérieure, se fit annoncer cérémonieusement et garda toutes les apparences d'une amitié respectueuse et... froide.

Il devait désormais en être toujours ainsi!

Il resta près de Geneviève pendant une partie de l'après-midi, et partit vers cinq heures pour sa terre de Boislancy. Après son départ, Geneviève s'approcha du bureau dont il venait de lui remettre la clef, et qui contenait, lui avait-il dit, un buvard, du papier à lettres et les livres nécessaires à ses comptes de maison... La première chose qui frappa ses yeux fut un portefeuille rouge à coins d'ar-

gent, qui avait été posé ostensiblement à la place la plus apparente... Le regard le plus distrait ne pouvait manquer de le découvrir... Elle prit ce portefeuille et l'ouvrit; elle trouva d'abord une lettre adressée à elle-même..., elle la lut avidement...

« J'ai pensé, chère Geneviève, disait Pierre, que maintenant que nous ne vivons plus de la même vie, il pourrait vous être pénible de vous adresser à moi pour régler ces questions d'argent, hélas! inévitables ici-bas. Permettez-moi de vous en parler une fois pour n'avoir plus à y revenir, car dans l'avenir cette question ne doit pas vous préoccuper...

« A vous, ma bien-aimée! »

. . . .

Le portefeuille contenait avec cette lettre les titres au porteur de vingt mille francs de rentes et dix billets de mille francs... Geneviève laissa tomber ces papiers de ses mains

et cacha son front rougissant. « Hélas ! il est trop vrai ! le jour où j'ai tout quitté, je me suis condamnée à cette honte dont je n'avais pas jusqu'à présent senti toute l'amertume. Béni soyez-vous, ô mon Pierre aimé ! de m'avoir sauvé au moins de la mortification d'avoir à vous tendre la main ; je n'en ressens pas moins l'étendue de l'humiliation dont la nécessité s'impose à moi ! Mais, si Dieu daigne m'exaucer, je ne serai pas longtemps, cher Pierre, à vous rendre tout cela. »

Et aussitôt elle écrivit son testament, qui contenait seulement ces mots :

« Je lègue tout ce que renferme cet appar-
« tement à M. le comte de Boislancy.

« Baronne de Lanselay. »

Pierre lui écrivit bientôt et lui donna les meilleures nouvelles concernant son élection : il était assuré du succès, et dans peu de jours

il serait auprès d'elle pour célébrer la victoire qu'il allait remporter.

Le jour où il revint fut un jour de fête. A partir de ce moment, Pierre fut absorbé par ses travaux pendant la plus grande partie de la journée ; mais, presque chaque soir, il venait dîner chez Geneviève et passait avec elle la plupart de ses soirées.

Quant à la pauvre femme, seule tout le jour, songeant souvent à son fils, dont elle était si près et si loin pourtant..., elle allait quelquefois, au moment où la nuit commence à étendre ses ombres, prier dans une chapelle obscure et solitaire où elle était sûre de ne rencontrer personne. Elle prenait intérêt à tout ce que faisait Pierre, elle lui donnait des conseils souvent heureux, et les jours où il obtenait quelque succès de tribune, elle se sentait fière et satisfaite. Ces jours-là étaient pourtant pour elle des jours d'épreuve : elle

était anxieuse, émue..., elle aurait voulu être là, près de lui, l'entendre, l'applaudir et jouir de son succès; mais cela lui était défendu... comme tout le reste, hélas!

Les semaines succédaient aux semaines; le printemps avait remplacé l'hiver et rien n'était changé dans la vie de cette martyre de l'amour. Pierre voulut l'emmener à la campagne; mais, dans chaque déplacement, elle voyait un danger nouveau et ne voulait pas exposer la vie de celui qui lui était si cher. D'ailleurs, Pierre était forcé d'aller souvent à Boislancy où l'appelaient des intérêts de toute sorte. Pour l'attendre, elle était aussi bien à Paris que partout ailleurs. L'été, Paris est partout, excepté chez lui : elle avait donc un peu plus de liberté et elle pouvait vivre moins renfermée. — Quand Pierre était près d'elle, elle allait chaque soir faire de longues promenades en voiture décou-

verte et elle y prenait un plaisir extrême... Ils allaient à l'aventure sous la nuit étoilée, ils parcouraient les campagnes voisines et elle rentrait fortifiée quand elle avait respiré les douces senteurs des champs. L'aube les surprenait parfois et elle s'enivrait des premiers rayons du soleil, qu'elle contemplait si rarement maintenant.

L'automne revint, hélas! bien vite, et il fallut renoncer à ces innocentes joies. Geneviève fut assez héroïque pour obliger Pierre à aller passer quelques jours chez Mme de Courancelles, qu'il avait revue. Il avait vendu le castel, bien entendu, et eut soin de choisir pour son excursion un temps où il sut que M. de Lanselay était absent. C'est ainsi que les jours s'ajoutèrent aux jours et qu'une année vint prendre la place de l'année écoulée pour se terminer à son tour.

La santé de Geneviève commençait à

s'altérer, ses joues pâlies se creusaient et sa taille s'amincissait de plus en plus. Pierre n'était pas encore à l'heure où il devait s'apercevoir de ce changement.

Quant à présent, il la retrouvait toujours gaie, spirituelle, aimante, et il ne songeait qu'à conquérir de nouveaux lauriers pour les déposer aux pieds de la fée gardienne de son foyer... Le succès marchait sur ses pas... Chaque jour il en comptait un nouveau et chaque jour sa célébrité devenait plus grande.

Comme il arrive en pareil cas, les ennemis surgissaient en même temps et les attaques dirigées contre ses idées ne tardèrent pas à s'égarer du côté de sa vie privée. Elles étaient encore voilées...; c'étaient plutôt des insinuations malveillantes qu'autre chose ; mais on devinait déjà le moment où elles deviendraient plus directes.

Pierre ne s'en inquiétait pas encore...; il savait comment on se défend...; mais, quand un journal faisait allusion à quelque bruit de cette nature, il avait soin d'en épargner la lecture à Geneviève.

Celle-ci ne tarda pas à s'apercevoir du soin avec lequel Pierre dissimulait certaines feuilles qu'elle aurait désiré lire et qu'il prétendait avoir égarées; cela lui donna à penser; elle veilla, et, en l'absence de Pierre, elle fit acheter chaque jour les publications les plus autorisées. Elle ne tarda pas à comprendre pourquoi les journaux que recevait M. de Boislancy s'égaraient si souvent.

Un jour, elle tomba sur un de ces articles violents, perfides, calomniateurs, qui prennent quotidiennement la place de discussions utiles et modérées.

Quand on n'a pas de bonnes raisons à donner à ses adversaires, on les remplace

trop souvent par des injures... ce qui n'est pas le moyen de convaincre ceux qui ne pensent pas ce que nous pensons.

La pauvre Geneviève demeura atterrée, car il lui était impossible de se faire illusion sur la nature des attaques qui étaient dirigées contre Pierre : on commençait par le railler doucement sur la haute vertu dont ses écrits, ses discours étaient toujours empreints, et l'on ajoutait qu'il serait peut-être bien empêché si on lui demandait d'appuyer ses paroles par des exemples, si on l'obligeait surtout à soulever le voile dont il paraissait entourer certains côtés de son existence. « Ah ! je suis maudite, s'écria-t-elle, et tant que je vivrai, j'attirerai sur sa tête la malédiction que j'ai encourue ! »

La pensée lui vint de le quitter immédiatement et de se réfugier au couvent ; mais elle savait que tant qu'elle aurait un souffle

de vie, elle n'aurait pas la force de résister à la tentation de revenir et que lui-même irait la chercher partout où elle serait ! Elle n'avait de refuge que dans la mort !

Quand Pierre revint, elle avait recouvré son calme et toute sa gaieté habituelle.

« Cher Pierre, lui dit-elle, depuis quelque temps, j'ai dû à votre talent de grandes jouissances. Votre nom grandit chaque jour ; mais vos obligations grandissent en même temps et je me repens de l'avoir oublié.

— Que voulez-vous dire ?

— Oui, le monde a des droits sur vous et je crois qu'il vous serait utile d'aller quelquefois dans les salons que vous fréquentiez autrefois.

— Y pensez-vous, Geneviève? quel plaisir peut entrer en comparaison avec celui que me cause une soirée passée au coin du feu avec vous ?

— Vous devez être blasé sur ce plaisir, mon ami; mais ce n'est ni de plaisir ni de peine qu'il s'agit... c'est un devoir à remplir, voilà tout!

« Oui! un devoir envers moi qui vous ai déjà tant d'obligations; en vous trouvant si sauvage, on voudrait peut-être savoir pourquoi vous fuyez le monde et ses plaisirs, et il ne faut pas qu'on en devine la raison! »

Pierre alla donc quelquefois dans le monde, et, une fois par semaine, il réunit chez lui ses amis... voire même ses ennemis politiques. C'était une façon de prouver que sa vie pouvait s'étaler au grand jour.

Pauvres innocents qui croyaient qu'on peut désarmer l'opinion!

CHAPITRE XVII

La pauvre Geneviève était donc seule plus souvent que jamais et l'existence qu'elle menait devenait véritablement un supplice de tous les instants.

Poursuivie par la crainte de rencontrer quelque personne de connaissance et d'attirer sur Pierre la vengeance de M. de Lanselay, elle ne franchissait jamais, tant que le jour durait, le seuil de sa porte; elle ne parlait à personne, ne voyait personne... Ses fournisseurs seuls étaient à de longs intervalles introduits auprès d'elle... Il y avait des jours où

elle se sentait devenir folle ! La pensée de son fils revenait maintenant incessamment à son esprit pour ajouter une torture à toutes les tortures qui la déchiraient... Le désir de le voir devenait si intense qu'il lui semblait qu'elle donnerait volontiers le reste de sa triste vie pour l'embrasser une fois... une seulement !

« Comme il doit être grand maintenant ! se disait-elle. Est-il beau ? Mes soins lui faisant défaut, qui s'est occupé de lui ? Je voudrais le savoir ! Mon Dieu ! vit-il encore, seulement ? Ce doute est affreux... il faudra que je le sache ! Pierre, d'ailleurs, m'eût dit si... ! Me l'eût-il dit vraiment ? Ah ! c'est horrible ! »

Puis son esprit allait vers Louise : il serait si bon de causer encore avec elle comme autrefois... Elle revoyait Lanselay, où elle avait tant souffert aussi ! Ah ! que les souf-

frances d'alors étaient douces auprès de celles qu'elle endurait maintenant. Elle avait des consolations en ce temps-là...; ses pauvres la vénéraient, ses voisins l'aimaient et chacun cherchait à lui faire oublier les tristesses auxquelles son cœur était souvent en proie. Pourquoi son mari l'avait-il humiliée dans sa dignité de femme, crucifiée dans son amour de mère? Pourquoi portait-elle la peine des fautes qu'on avait commises contre elle? Pourquoi n'était-elle pas seule punie ? Pourquoi Pierre l'était-il comme elle, plus qu'elle? Car, elle ne pouvait se le dissimuler, elle avait eu beau se sacrifier, s'annihiler, s'enterrer vivante, elle n'en était pas moins une entrave dans la vie de M. de Boislancy.

Les idées que Pierre représentait étaient moins combattues depuis quelque temps; mais une lutte se préparait, et le nom de ce brillant champion de la justice et de la

vérité avait été mis en avant comme celui du plus digne pour occuper le poste le plus périlleux... Il y avait honneur, gloire... et danger ! Pierre le savait... et il avait refusé... refusé ce qui eût été pour lui un objet d'envie !... Il avait refusé à cause de Geneviève. Il avait refusé parce qu'il avait dès longtemps compris que, pour guider ses concitoyens dans la voie du bien, pour exercer sur ses semblables une juste autorité, il faut pouvoir exposer aux yeux de tous une vie pure et sans tache. Geneviève l'avait deviné! elle l'avait compris ! Cette existence torturée, cette vie de sacrifices, ne finirait-elle donc jamais ?

La santé de Geneviève ne pouvait résister longtemps au régime qu'elle s'était imposé, ni aux inquiétudes qui agitaient son esprit fiévreux... Elle constatait chaque jour avec un sourire que ses yeux étaient plus bistrés et ses épaules moins arrondies.

Pierre commençait à s'apercevoir du changement qui s'opérait en elle et il en était sérieusement inquiet; mais il ne trouvait rien qui fût de nature à apporter une amélioration à l'état de la chère créature... Il était affreux pour lui d'assister à la transformation qui s'accentuait chaque semaine avec une effrayante rapidité. Le sentiment de son impuissance à arrêter la maladie révoltait son cœur et son esprit. Ces deux êtres si bons, malgré leurs fautes, si intelligents, si généreux, souffraient par les meilleurs côtés de leur nature et ne pouvaient trouver de remèdes au mal qui les dévorait : ayant essayé de tout, ayant trouvé l'impossible partout, ils étaient, pour ainsi dire, acculés dans une impasse et ne pouvaient faire un mouvement. Enchaînés l'un à l'autre, ils ne pouvaient se séparer, et leur union était la première cause de leur supplice. Ils n'avaient

plus qu'à souffrir en silence, laissant à Dieu le soin de leur destinée et espérant que la justice divine se trouverait bientôt satisfaite ; mais ils n'avaient pas encore épuisé toutes leurs amertumes.

Maintenant, Pierre quittait Geneviève le moins souvent possible ; mais celle-ci était devenue irritable, et, quand elle avait résolu d'être seule, il devait se soumettre pour ne pas amener quelque contrariété qui eût été dangereuse.

Un soir, elle avait exigé que Pierre se rendît chez un de ses amis où un concert intime réunissait l'élite du monde parisien. Quand il fut parti, elle se leva comme une somnambule, mit son chapeau et sortit... Où allait-elle ainsi, sous la neige, seule et farouche ? Une idée bizarre avait traversé son cerveau : elle voulait revoir les murs de l'hôtel de Lanselay ! ! ! Elle marchait vite,

elle courait presque, elle ne sentait ni le froid ni l'humidité! Elle s'engagea sur la place Louis XV, elle traversa la Seine, et bientôt elle se trouva devant l'antique demeure où elle avait mérité tant de triomphes, où elle avait reçu tant d'hommages!

Tout était sombre, silencieux... nulle lumière n'apparaissait aux fenêtres. Le maître était à la chasse... comme autrefois. Appuyée contre un mur, de l'autre côté de la rue, elle restait là, immobile, abîmée dans ses réflexions, quand les sons joyeux d'un orchestre lui firent lever la tête... Elle avait oublié que l'hôtel de Courancelles touchait à l'hôtel de Lanselay. Mme de Courancelles recevait ce soir-là, on dansait chez elle. Soudain toute la vie de Geneviève se déroula devant ses yeux brûlants...; elle se vit entrant dans ce salon, y cherchant le regard de Pierre et y recueillant l'admiration de tous... Elle

s'imaginait qu'elle n'avait jamais aimé le monde, et c'était vrai; mais aujourd'hui qu'elle en était bannie, ce salon lui apparaissait comme un paradis terrestre. La sensation qu'elle éprouva fut étrange : elle! elle, la baronne de Lanselay, elle était là, morte, ensevelie... et c'était ce qu'elle pouvait espérer de mieux, car si elle eût voulu franchir le seuil de cette porte qui, autrefois, s'ouvrait pour elle à deux battants, il est probable qu'on l'eût chassée! Folle, éperdue, elle s'enfuit et rentra chez elle grelottante et épuisée. Se cacher, toujours mentir, quel supplice! Pendant la nuit, elle fut prise d'une fièvre ardente, d'une toux incessante, et le médecin manifesta les plus grandes craintes. Pierre, désespéré, ne quittait plus le chevet de son lit. Ah! c'en était fait alors de toutes les précautions dont ils s'étaient entourés vis à vis de leurs gens... Que lui importait, main-

tenant qu'il allait la perdre, qu'on sût combien elle lui était chère ! Pourvu qu'on ne vînt pas lui disputer ses derniers moments, c'est tout ce qu'il demandait... Cette dernière pensée l'empêcha pourtant d'oublier toute prudence. Il avait rencontré quelquefois M. de Lanselay — bien qu'il l'évitât le plus possible — et il avait compris que le soin de son honneur enchaînait seul le bras de cet homme ; il avait compris aussi qu'à la première démarche imprudente, M. de Lanselay se réveillerait terrible et implacable... Il fallait laisser mourir en paix la pauvre martyre et ne pas attirer sur elle la vengeance qui sommeillait

Pierre eut raison d'être sage ; car il devait conserver encore celle qu'il aimait et dont l'expiation n'était pas suffisante. Geneviève eut une crise favorable... elle alla mieux, et l'on fut tout étonné de la voir se rétablir... du moins en apparence.

Pierre se fit des illusions et se sentit renaître à l'espérance.

Comme à Lanselay, il se retrouva près de la chaise longue de son amie, lui faisant la lecture, l'entourant de soins touchants. Chaque jour, il lui apportait les fruits les plus rares, les fleurs les plus brillantes ; il cherchait, il inventait ce qui pouvait lui plaire :

« Ah ! Geneviève, lui disait-il, ne quitte pas encore cette vie, que tu ne dois guère aimer pourtant ; mais, si tu partais, il faudrait m'emmener : je ne saurais rester seul ici-bas !

— Pauvre Pierre, il ne faut pas penser à cela... Je suis forte maintenant, et bientôt tout ira bien ! »

En effet, elle avait tant de courage, qu'elle parvint bientôt à reprendre les apparences de la santé.

Pierre exigea qu'elle sortît de la réclusion

qu'elle s'était imposée... En prenant mille précautions, qui pourrait la reconnaître ?... Il n'ajoutait pas, hélas! qu'elle était si changée qu'il faudrait un grand effort de mémoire pour retrouver en elle la séduisante beauté d'autrefois. Chaque jour, soigneusement voilée, elle se faisait conduire dans les allées du bois de Boulogne, et elle parcourait à pied les endroits les plus solitaires... Pierre la rejoignait, et ces promenades eussent été pour elle un véritable bonheur sans la crainte constante dont elle était possédée!

En effet, si elle était reconnue, que de malheurs étaient à redouter!

Pierre voulut chercher dans les environs de Paris une maison avec un parc assez grand pour que les voisins ne pussent en sonder tous les recoins... elle s'y refusa absolument... pour le moment du moins... Quand l'été serait venu, il serait temps d'y songer.

Pierre voulut la conduire une ou deux fois au spectacle : elle se laissa faire... Toujours voilée, arrivant après tout le monde, partant avant les autres, elle assistait à la représentation abritée par un écran au fond d'une avant-scène... Était-ce là une distraction? Tout ce qu'elle entendait lui était d'ailleurs si indifférent!... La vie n'avait pas de mystères pour elle, et les événements fictifs qui se déroulaient devant ses yeux étaient trop au-dessous de ce qu'elle avait éprouvé pour qu'elle en fût émue ou intéressée.

La musique seule avait le don de la charmer encore; mais, alors, ses nerfs trop surexcités en éprouvaient une commotion violente toujours suivie de fièvre ou d'insomnie.

Une circonstance, qui eût pu être fatale, les fit d'ailleurs renoncer à ce médiocre plaisir comme à tous les autres!

Un soir — c'était aux Français, — on donnait une nouvelle pièce en un acte que tout Paris voulait voir... le spectacle devait s'achever par le *Malade imaginaire*... — Geneviève, ensevelie au fond de sa loge, cachée derrière un grillage doré, défiait tous les regards; mais le sien embrassait une partie de la salle. Une loge en face de la sienne, au premier étage, était encore vide quand la toile s'était levée... Malgré elle, ses yeux étaient attirés vers cette loge comme par un aimant et ils y restaient rivés. La porte s'ouvrit enfin et elle vit paraître... Mme de Courancelles accompagnée d'un enfant et suivie de M. de Lanselay... La main de Geneviève s'abattit sur le bras de Pierre et l'étreignit à le briser...

« Pierre, dit-elle, d'une voix étouffée, mon fils... mon fils... là... à deux pas de moi... et je ne puis aller à lui... je ne puis le serrer

dans mes bras... Pierre, pardonnez-moi, mais je souffre trop ! »

Pierre voulait l'emmener aussitôt... il y avait tant à craindre ! Si M. de Lanselay les apercevait... il la reconnaîtrait, lui, quelque changée qu'elle fût ! M. de Lanselay n'allait jamais au spectacle ! Quel démon l'y avait poussé ce soir-là ? Mais Geneviève ne voulait rien entendre ; il était là, son fils, ce fils qu'elle n'avait pas vu depuis si longtemps ! et elle ne pouvait en détacher ses yeux... Il fallait pourtant que cette scène se terminât, et Pierre fut obligé d'interposer son autorité. Pour la première fois, il lui parla presque durement...

« Encore un moment, disait-elle. Ah ! laissez-moi une minute encore pour que je puisse graver son image en mon cœur, comme il m'est apparu ce soir... Il a onze ans bientôt... voici trois ans que je ne l'ai

embrassé!... trois années entières... y songez-vous? »

Pierre souffrait un martyre inconnu jusqu'ici... il était jaloux de cet enfant... Il lui fallut tout l'héroïsme dont il était capable pour ne pas arracher cette mère à la contemplation qui l'absorbait tout entière... L'âme de Geneviève était passée dans ses yeux, et elle n'entendait plus rien de ce qui se disait autour d'elle.

Pierre finit pourtant par la rappeler au sentiment des dangers qu'ils couraient tous, et il lui demanda si c'était mêlée au souvenir d'une scène fâcheuse qu'elle voulait rester présente au cœur de son enfant. Cette considération la toucha, elle se leva lentement et suivit Pierre, qui respira plus à l'aise quand ils se trouvèrent en sûreté au fond de leur voiture.

La nuit se passa pour Geneviève dans les

crises de nerfs les plus douloureuses... Pierre, revenu à des sentiments meilleurs, la plaignit et partagea son désespoir... Il eût donné tout au monde pour pouvoir lui amener son enfant.

CHAPITRE XVIII

A partir de ce jour, Geneviève ne voulut plus franchir le seuil de sa porte ; une tristesse indéfinissable s'étendit sur ses traits charmants, et on ne la vit plus jamais sourire ; toujours bonne, toujours gracieuse, elle ne cessait d'accueillir Pierre comme de coutume, avec un mot aimable, un geste caressant ; mais elle ne retrouvait plus cette gaieté fine et discrète qui autrefois rendait son esprit si original et si distingué. Elle toussait toujours et la fièvre rendait souvent ses yeux brillants. Un poids semblait l'oppresser, mais

elle ne disait pas ce qui hâtait sa mort. Pierre sentait le désespoir envahir son âme, et il demandait à Dieu de lui envoyer une inspiration heureuse.

Un jour, Geneviève paraissait plus souffrante, plus triste que jamais. Pierre lui demanda s'il y avait quelque chose qu'il pût faire pour elle; mais elle s'obstina dans un mutisme désespérant. Pouvait-elle lui dire qu'elle allait mourir de l'absence de son enfant?

Pierre était désolé... Tout à coup une pensée traversa son esprit; il se leva sans rien dire, prit son chapeau et sortit brusquement. Un quart d'heure après, on l'annonçait chez Mme de Charmeroy, qui heureusement était seule en ce moment.

« Madame, lui dit-il, il y a du bien à faire, un miracle à opérer, une âme à consoler, je viens à vous!

— Qu'y a-t-il? Geneviève est malade, mourante, morte peut-être?

— Non, elle vit, mais elle se meurt, et c'est moi qui la tue. Elle meurt de son amour, de son dévouement. Le remords me brise!

— Il est bien tard pour vous faire ces reproches, que vous ne méritez que trop, mais vous expiez si cruellement l'erreur que vous avez commise, qu'on ne peut que vous plaindre et vous venir en aide.

— Mais qui donc vous a dit que je venais au nom de Geneviève?

— Croyez-vous que j'aie jamais été sa dupe? Quand je vous ai vu revenir, je savais bien qu'elle n'était pas loin, et j'attendais le jour où elle... et vous... auriez besoin de mon amitié?... Je savais trop, hélas! que ce jour viendrait!... Venez, je suis prête à vous suivre. »

Pendant la route, qu'ils franchirent aussi

vite que le permettait le trot de deux excellents chevaux, Pierre raconta à Mme de Charmeroy les événements des dernières années et la prépara au changement qu'elle allait trouver dans toute la personne de son amie.

Pierre entra seul.

« Geneviève, lui dit-il d'une voix tremblante, je crains que vous n'ayez plus confiance en moi... Vous ne voulez pas me dire ce qui depuis quelque temps augmente votre tristesse ; j'ai pensé que vous seriez peut-être plus confiante envers une autre ; j'ai été chercher Louise, voulez-vous la voir ? » Un cri lui répondit, la porte s'ouvrit, et Geneviève tomba dans les bras de Mme de Charmeroy.

Nous renonçons à décrire la scène qui suivit. Geneviève, la tête appuyée sur l'épaule de Louise, pleurait abondamment, tandis que

celle-ci avait peine à dominer la violente émotion qui l'agitait.

Pierre, ne pouvant plus résister aux sensations qui serraient sa gorge et menaçaient de faire couler ses larmes, se retira. Mme de Charmeroy souleva Geneviève comme elle aurait fait d'un enfant, tant la pauvre créature était amaigrie ; elle l'étendit sur sa chaise longue, arrangea les coussins qui soutenaient sa tête et étendit sur ses pieds une large fourrure blanche.

Geneviève, brisée par la fatigue et l'émotion, avait fermé les yeux... On eût dit qu'elle était déjà morte. Sa longue robe, quoique en étoffe épaisse, dessinait un corps si émacié, si fragile, que Louise en ressentit une grande douleur; mais Mme de Charmeroy était habituée à la souffrance, elle savait se dominer et forcer sa bouche à sourire quand elle sentait son cœur se briser. Ce fut donc d'une

voix tranquille, presque gaie, qu'elle adressa la parole à la malade en s'asseyant auprès d'elle sur une chaise basse :

« Pourquoi, chère amie, avez-vous tant tardé à m'appeler? n'aviez-vous pas confiance en moi?

— Oh! Louise, vous méconnaissez les sentiments que vous m'avez toujours inspirés. Si j'ai résisté à la tentation de vous écrire, c'est que je craignais de vous mettre dans une situation embarrassante. Si M. de Lanselay se fût avisé de vous questionner, qu'auriez-vous répondu, vous qui détestez le mensonge?

— Vous pensez trop aux autres et pas assez à vous-même!

— Plût à Dieu qu'il en eût toujours été ainsi! Il fut un jour, hélas! où je n'ai pensé qu'à moi... j'en ai été bien punie!

— Ah! je me suis souvent accusée depuis

ce temps de n'avoir pas veillé sur vous comme j'aurais dû le faire !

— Chère Louise, je vous ai trompée, j'ai endormi votre méfiance ; j'ai fait semblant d'être calmée pour ralentir votre surveillance, car jamais je n'avais abandonné un seul instant la pensée de partir !

— Oui, et vous y avez mis une ténacité et une réflexion qui défiaient toute tentative d'intervention... Je voulais vous suivre d'abord et vous ramener, mais où vous chercher ? Je m'assurai que le *Pereire* ne devait partir que huit jours après... J'étais sûre que vous n'arriveriez au Havre qu'au moment du départ, et je ne pouvais, pendant huit jours, cacher votre fuite.

— Mon plan avait été trop soigneusement dressé... Ah! si j'avais su vers quelle vie je courais, peut-être serais-je revenue en arrière. Si vous saviez, Louise, ce que j'ai enduré !

— Pauvre amie !

— Je fus heureuse , oh ! bien heureuse !... pendant quinze jours peut-être... il me sembla que le paradis m'avait ouvert ses portes ; mais, au bout de ce temps, je comprenais déjà que j'avais condamné Pierre et moi à une existence impossible. Si vous saviez comme il était bon et tendre pourtant ! écartant de ma route tout ce qui pouvait me blesser, ne me laissant voir que ce qui devait me plaire et m'abuser ; je n'en sentais que mieux son ennui... J'essayai de voyager ; mais, là, le danger d'être reconnue me suivait et se révélait à chaque pas... il fallait se cacher, toujours se cacher, chercher l'ombre et la nuit... fuir ses semblables... Je n'ai pas le droit de me plaindre... je n'ai qu'à expier mon crime, et j'en vais mourir !

— Ne vous abandonnez pas à ces pensées

désespérées; on peut souffrir et vivre... cela arrive tous les jours.

— Vous voulez me donner du courage ; vous croyez que la mort me fait peur? Rassurez-vous, Louise, la mort m'apparaît comme le refuge désiré pendant l'orage. Ce serait si je devais vivre qu'il me faudrait de la force, de l'énergie! Mourir, ce sera le pardon... la souffrance m'aura purifiée, j'espère.

— Pauvre Pierre!

— Oui, il souffrira, car il m'aime, il souffrira beaucoup et longtemps; la place que j'ai dans son cœur est trop grande pour être facilement comblée; mais il se consolera... C'est dans la force des choses!

— Vous le calomniez, Geneviève : le jour où il s'est fait aimer de vous, il vous a donné sa vie sans retour. Sans vous, il essayera de vivre, mais il n'y parviendra pas!

— Cette crainte rendrait plus amère encore

la douleur de la séparation ; car, le quitter, c'est, hélas ! mon seul regret !

— Geneviève !

— Vous avouerez, ma chère Louise, qu'il n'est pas étonnant que l'amour de la vie se soit éteint en moi. D'ordinaire, la mort nous épouvante, car elle est la juste rétribution de nos fautes. Je devrais plus qu'une autre la redouter, eh bien ! je la désire, car elle est encore préférable aux tourments que j'endure.

— Ces tourments, votre délicatesse les exagère, peut-être !

— Vous savez bien que non, vous qui me les aviez prédits ! Ah ! j'ai cru que l'amour, c'était tout dans la vie ! Me suis-je trompée? L'amour est le rayon de soleil qui éclaire le paysage, le parfum qui donne à toute chose sa saveur. Sans l'amour, la vie ressemble au sommeil ; mais le soleil ne luit pas dans le

néant. Il n'y a plus de parfum là où il n'y a plus rien! J'ai fait de nos deux existences la négation de la vie... Vous voyez bien qu'il faut que je meure ! »

Cette scène était trop cruelle pour pouvoir se prolonger davantage. Mme de Charmeroy rappela Pierre, et chacun, faisant un effort sur lui-même, la conversation prit un tour moins lugubre! Enfin, il fallut se quitter; mais Louise promit de revenir le lendemain.

Il sembla à Pierre que Geneviève, calmée après cette entrevue, avait repris quelques forces; son visage était moins pâle et sa parole moins brève.

Pourtant, quand le lendemain arriva, il vit qu'au contraire elle était plus impatiente que jamais. A chaque minute, elle demandait l'heure et paraissait craindre que Louise ne vînt pas. Son émotion s'augmentait à chaque

instant et on la vit tressaillir quand la sonnette retentit dans l'antichambre.

Elle chargea Pierre d'aller lui acheter quelques objets dont elle prétendait avoir une envie folle et elle demeura seule avec Mme de Charmeroy.

«Louise, dit-elle aussitôt que Louise fut près d'elle, je n'ai pas osé vous le dire hier, mais je veux voir mon fils, et j'ai compté sur vous.

— Voir votre fils ! reprit Louise atterrée.

— Oui, mon fils ! je ne pourrais mourir en paix si je ne l'avais embrassé ; je ne me sentirais pas pardonnée si mes lèvres n'avaient pas touché son front !

— Mais le moyen ?

— Je vous ai dit que je comptais sur vous. Vous êtes bonne, vous êtes intelligente, vous devez trouver ce moyen ! Refuserez-vous d'exaucer ce dernier vœu d'une mourante ? Louise, ayez pitié de moi !

— Mon Dieu ! que faire?

— Louise, ne soyez pas cruelle, j'ai tant pleuré... voyez, mes yeux n'ont plus de larmes ! Louise, faut-il me traîner à vos pieds pour obtenir de voir mon enfant?... Vous n'en avez jamais eu, vous, vous ne savez pas ce que le cœur d'une mère peut contenir d'amour; je l'ai oublié ! j'ai encouru la punition que je subis; mais je me révolte, cette fois, je veux voir mon fils !

— Geneviève, vous infligez à ceux qui vous aiment un supplice au-dessus des forces humaines ; je donnerais tout au monde pour vous éviter les souffrances que vous endurez ; mais M. de Lanselay sera impitoyable, lui !

— Aussi n'est-ce pas sur la miséricorde de M. de Lanselay que je compte, mais sur vous seule, Louise !

— Je ne puis vous voir souffrir comme vous souffrez et je voudrais pouvoir aller prendre

votre enfant pour vous l'amener ; mais réfléchissez aux conséquences terribles que peut avoir une semblable démarche. Si, quand vous aurez pesé toutes ces considérations, vous tenez encore à le voir, eh bien ! j'essayerai.

— Oui ! je le veux, je le veux malgré tout, quoi qu'il puisse en arriver !

— Allons ! j'y ferai mes efforts, c'est ce que je puis vous promettre ; mais laissez-moi le temps !

— La mort attendra-t-elle ?

— Vous savez que je me hâterai, puisque je vous le promets. »

Geneviève savait que Louise était la loyauté même, elle savait que celle-ci ferait ce qu'il serait humainement possible de faire. La pauvre femme se montra calme, résignée.

Quand Louise la quitta, elle sentit l'espérance ranimer un peu sa pauvre âme blessée. Elle comprenait que Louise allait s'occuper

de réaliser sa promesse. Pierre rentra bientôt et trouva un billet que Louise avait laissé pour lui.

« Ne demandez pas à Geneviève, disait ce billet, ce qui s'est passé entre elle et moi ; mais, aussitôt que vous pourrez la quitter sans éveiller ses soupçons, venez, j'ai à vous parler.

« Louise. »

CHAPITRE XIX

Pierre fut, comme toujours, généreux et désintéressé : la pensée que son amour n'avait pu tenir lieu à Geneviève de toutes les autres affections lui était plus cruelle qu'il ne lui convenait de l'avouer, mais il comprenait qu'à cette heure suprême l'amour maternel devait reprendre ses droits, et il se soumit sans murmurer.

La question des complications qui pouvaient survenir à la suite d'une démarche aussi téméraire ne pesa pas davantage sur sa détermination.

— Croyez-vous, Madame, dit-il, quand

Louise lui eut fait part du désir de Geneviève et lui eut démontré tous les dangers qui surgiraient peut-être et s'opposeraient à la réalisation de ses vœux, croyez-vous que je n'aie pas fait depuis longtemps le sacrifice de ma vie ? Si je suis resté dans les bornes de la plus stricte prudence, — ce qui me répugnait profondément, — c'est parce que le repos de Geneviève était en jeu. Mais à cette heure, hélas ! la pauvre femme est bien près d'être à l'abri de toute atteinte. Que sa volonté soit donc faite ! Si cet homme auquel... autrefois... on l'a donnée, si cet homme ne respectait pas son lit de mort, je saurais bien la protéger contre lui. Pauvre Geneviève ! pauvre victime dévouée à l'expiation pour les fautes des autres !... Si vous l'aviez vue comme moi, le jour où je la rapportais blessée, sanglante ; si vous aviez assisté à cette scène lugubre, vous auriez frémi d'indignation.

Ah ! qu'ils furent coupables ceux qui enchaînèrent pour la vie tout entière ces deux natures si dissemblables ! Pauvre ange qu'on a jetée pure, intelligente et bonne aux bras de ce bourreau qui ne sut jamais ce que c'est que d'avoir un cœur, qui n'eut jamais que des sensations et qui ne comprit jamais ce que c'est que d'aimer !

— Qui mieux que moi peut comprendre l'horreur d'un pareil crime ?

— Moi, je suis venu tout à coup, j'ai lu, dès le premier jour, ce qui se passait dans ce cœur si précieux et si méconnu ; je l'ai aimée... comme elle méritait de l'être, et j'ai cru qu'un peu de bonheur allait enfin faire oublier à la chère adorée les épreuves de ses premières années... Illusion fatale !... je lui apportais la honte, le désespoir, la mort même !... Et vous pouvez croire que je fuirais l'épée de M. de Lanselay ?

— Ce n'est pas vous que cette épée atteindrait aujourd'hui, il faut y penser!...

— Croyez-vous que je serais revenu en France chercher les occupations que j'aime... je l'avoue... si elle ne m'y eût forcé? Je la voyais mourir là-bas. J'ai essayé de la sauver; je l'ai tuée plus sûrement, voilà tout! Ah! pourquoi l'ai-je ramenée?

— Pauvre Pierre! elle le reconnaît elle-même, elle vous avait mis tous deux en dehors de la vie... Il n'était plus de repos pour vous, quoi que vous eussiez fait.

— Cela est vrai, hélas! il ne nous reste qu'à subir notre fatale destinée; mais, avant tout, puisqu'elle le souhaite, elle verra son enfant, dussé-je aller le prendre de force dans les bras de M. de Lanselay!

— Il ne sera pas nécessaire d'user de violence... laissez-moi faire, j'agirai prudemment... et sûrement! Retournez près d'elle,

je vais dès aujourd'hui me mettre en campagne. »

Pierre remercia Louise et reprit le chemin de sa triste demeure. Il était si profondément malheureux qu'il eût fait pitié au plus malfaisant des humains ! La tête penchée sur la poitrine, le regard absent, il marchait d'un pas saccadé, fébrile, écartant tout sur son passage; il avait hâte d'être de retour.

Au bout de peu temps, il reprenait sa place auprès de sa chère malade.

« Geneviève, dit-il, et sa voix était triste !

— Mon Pierre aimé !

— Pourquoi, mon amie, ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez voir votre fils? jamais désir ne fut plus légitime.

— J'avais peur, oh ! mon bien-aimé, de vous faire de la peine. Ne croyez pas, Pierre, que mon amour pour vous ait diminué ; ne croyez pas que vous ayez perdu la place que

je vous ai donnée au plus profond de mon cœur; mais j'ai été si coupable envers mon fils! j'ai besoin de l'embrasser, de lui demander pardon!

— Ce n'est pas vous, Geneviève, c'est moi qu'il faut accuser, moi, la cause de toutes vos douleurs. Hélas! pourquoi faut-il, chère adorée, que je sois impuissant à racheter le mal... involontaire que je vous ai causé... Quand je pense à ce que vous étiez quand je vous ai connue... à ce que vous êtes aujourd'hui, je ne puis assez me repentir. Je vous ai tant aimée! Était-ce donc si criminel que de vouloir être aimé à mon tour?... Hélas! je n'ai réussi qu'à semer des ruines autour de vous!

— Taisez-vous! les reproches que vous vous adressez me font mal. Avant de vous rencontrer, je n'avais pas compté une seule heure heureuse!... Je ne savais pas même ce

que signifie ce mot « le bonheur ». Vous me l'avez révélé. Je n'ai pas eu la force de vous fuir; bien loin de là, j'ai voulu plus encore, et j'ai tout brisé pour m'attacher à vous. J'ai détruit votre vie et la mienne! Je suis seule coupable!

— Coupable de m'avoir trop aimé?

— Coupable de vous avoir *mal aimé!* d'avoir tout sacrifié à mon égoïste passion!

— Hélas! que ne vous ai-je connue quand vous étiez libre encore!... Comme nous aurions été heureux!... Quelle adorable femme j'aurais eue en vous! Comme nos enfants eussent été beaux et aimés!... Quelle douce vie nous aurions eue en partage!... Mais ma tête s'égare... Pardonnez-moi, mon amie; mon cœur est si plein d'amour, de remords, de regrets!... Ah! laissez-moi pleurer!... »

Et cet homme jeune et fort, brisé comme un grand chêne qu'on vient d'abattre, san-

glotait aux genoux de la mourante et couvrait de baisers ses mains amaigries.

Jamais scène ne fut plus déchirante !

Pendant ce temps, Louise réfléchissait aux difficultés de la mission qu'elle avait juré de remplir... elle ne vit qu'un moyen : s'adresser à Mme de Courancelles, qui avait souvent la garde de l'enfant et qui avait l'âme trop élevée pour qu'on pût redouter une trahison.

Le lendemain, de bonne heure, elle alla donc frapper à la porte de Mme de Courancelles, qui était heureusement chez elle.

« Madame, dit-elle simplement, M. de Lanselay vous confie quelquefois son fils ; voulez-vous le lui demander un de ces jours et me permettre ensuite de l'emmener goûter ? »

Mme de Courancelles regarda longtemps Louise, qui se taisait ; puis, après avoir réfléchi :

« Je ne vous demande pas la raison secrète

qui vous fait agir... je la devine... Ce que j'avais toujours soupçonné est donc vrai?... Elle vit? Pauvre femme! S'il ne tient qu'à moi, elle verra son fils... mais ne craignez-vous pas?...

— Elle va mourir, Madame, et bientôt Dieu la tiendra entre ses mains miséricordieuses!

— Pauvre Pierre! pauvre Geneviève! Je les aimais tous les deux. Ils ont été bien coupables; mais elle était si malheureuse! et Pierre était si bon! C'est dangereux, la pitié, quand l'objet qui l'inspire est jeune et charmant! »

Il fut donc convenu que l'enfant serait amené chez Mme de Charmeroy et que Geneviève s'y ferait transporter.

A quelques jours de là, la Providence se montra propice, et l'on sut que M. de Lanselay allait être obligé de s'absenter pendant

quelques semaines. On attendit le premier jour de sortie de l'enfant, et Geneviève fut enfin prévenue.

Quand arriva le matin de ce jour tant désiré, l'agitation de la pauvre femme ne se peut décrire... les heures ne marchaient pas assez vite à son gré!

Elle se fit coiffer avec le plus grand soin et chercha parmi ses vêtements celui qui pouvait le mieux dissimuler sa maigreur et orner davantage son doux visage... Elle espérait, pauvre Geneviève! que plus tard quelqu'un dirait à son fils :... « Tu sais, cette femme que tu vis un jour... eh bien! c'était ta mère!... » et elle voulait demeurer dans sa mémoire parée de toutes les grâces qui lui restaient encore!

Elle était vraiment charmante dans sa longue pelisse de fourrure, avec son coquet chapeau noir orné de plumes bleues... Elle

avait grand air, comme toujours, et sa tournure n'avait rien perdu de sa suprême élégance. Le feu de la fièvre qui la dévorait rendait ses yeux brillants et ses joues rosées ; il y avait longtemps que Pierre ne l'avait vue si jolie !

Il la prit dans ses bras et la porta presque à la voiture, dans laquelle il l'installa le plus confortablement possible.... puis il se plaça à ses côtés, et la soutint avec la plus tendre sollicitude.

Malgré les soins qu'il prit d'elle, elle était déjà épuisée quand il l'introduisit dans le salon de Louise : il lui fit respirer des sels, boire un élixir fortifiant, et ne la quitta qu'au moment où l'on entendit les pas de Mme de Charmeroy.

Un instant après, celle-ci entra avec l'enfant.

Le cœur de la pauvre mère battait à se rompre !

Elle se leva toute droite, et fut obligée, pour ne pas tomber, de se retenir au dossier de son fauteuil.

« Venez, dit-elle, venez, cher enfant, que je vous embrasse... » Elle le serra dans ses bras à l'étouffer, et éclata en sanglots.

« Cela vous étonne de me voir pleurer.... mais, j'ai connu votre mère.... je vous ai connu aussi quand vous étiez tout petit... Je vous aimais bien... Je suis si heureuse de vous revoir! Vous ne ressembliez pas à votre mère autrefois... vous lui ressemblez davantage maintenant... n'est-ce pas, Louise?... Vous l'aimiez bien, votre maman?

— Il y a longtemps, Madame, que je ne l'ai vue, » balbutia l'enfant, tout intimidé et prêt à pleurer.

« Louise, dit tout bas Geneviève, il m'appelle Madame! Quelle punition! ô mon Dieu! » Puis à l'enfant : « Vous ne direz pas à votre

père que vous m'avez vue, n'est-ce pas?... Cela lui rappellerait... Mme de Lanselay... votre mère... il ne le faut pas... Vous prierez pour votre mère... elle vous aimait bien... vous vous en souviendrez? »

L'enfant, étonné au suprême degré, interloqué... un peu ennuyé même, ne répondait qu'à peine aux caresses que Geneviève lui prodiguait avec une ardeur fébrile... elle avait à l'embrasser à la fois pour le passé, pour le présent et pour l'éternité!

Louise lui dit quelques mots à l'oreille; elle se calma et laissa s'éloigner l'enfant, qui joua sous ses yeux pendant une heure ou deux.

Quand approcha le moment de la séparation et que Louise en fit souvenir Geneviève, celle-ci devint d'une telle pâleur, que Louise crut qu'elle allait mourir!

Cette mère savait qu'elle voyait son enfant

pour la dernière fois, et elle ne pouvait l'appeler : « Mon fils! » Elle ne pouvait lui donner ce nom, dont les mères sont si fières!

Rassemblant tout son courage, Geneviève appela l'enfant, puis elle tira un écrin de sa poche et une bague de son doigt :

« Ceci, dit-elle, M[me] de Charmeroy le gardera pour vous et vous le donnera bientôt... quand je serai partie... C'est une montre que j'ai achetée pour vous... une bague que votre mère ne quittait jamais! »

A la vue de ces bijoux, l'enfant ébloui oublia sa timidité, et, jetant les bras autour du cou de Geneviève, il l'embrassa sur les deux joues... Le cœur de la mère ne put résister à cette épreuve, et elle tomba évanouie sur le parquet...

Louise emmena l'enfant, Pierre se précipita... et quand Geneviève revint à elle, elle était seule avec lui.

On la transporta chez elle, où elle arriva dans un état à faire pitié.

On se hâta de la mettre au lit; elle ne devait plus se relever.

CHAPITRE XX

Dès lors, la maladie fit des progrès terribles... le mal s'aggravait avec une rapidité effrayante...

Louise et Pierre se relayaient au chevet de la mourante, sur laquelle l'amour et l'amitié veillaient avec une égale sollicitude.

Le lendemain du jour où Geneviève avait vu son fils, elle avait demandé à Louise de lui amener un prêtre.

Il y avait longtemps qu'elle désirait se réconcilier avec Dieu, mais elle n'avait pas jusque-là osé révéler au ministre de la miséri-

corde les secrets de l'existence sans issue qu'elle s'était créée.

« Ma pauvre Louise, c'est vous qui êtes mon ange gardien ; c'est vous que je charge de toutes les missions délicates auxquelles je devrai le calme de mon heure dernière ; je vous bénis pour les consolations que vous m'avez apportées.

— Pauvre et chère amie ! si je pouvais prolonger votre vie ! si je pouvais vous garder encore !

— Ne souhaitez pas, si vous m'aimez, de prolonger mon supplice ! Réfléchissez à ce que fut ma vie, et voyez si je puis faire autre chose que de mourir. J'étais certainement née pour être une honnête femme. Si j'avais eu le bonheur de conserver ma mère, elle ne m'eût pas livrée au mari qu'on me donna, ou du moins elle m'eût, par ses conseils, éloignée des écueils où je suis venue me briser.

« Seule, j'ai succombé dans l'enivrement de mon bonheur ; j'ai foulé aux pieds devoirs, convenances ! j'ai tout oublié ! Mais je reçus bientôt ma juste punition, je bus toutes les hontes, je subis toutes les humiliations ! Je voulus prier, je n'osai pas ! Qu'aurais-je demandé à Dieu, si ce n'est la continuation d'un bonheur coupable ! Ce fut là mon pire supplice. Ah ! Louise, que j'ai souffert !

— Pauvre martyre !

— Oui, martyre ! car j'avais encore l'humiliation d'être un embarras pour celui dont j'avais voulu le bonheur... pour celui dont j'étais obligée de tenir le vêtement qui me couvre, l'asile où je vais mourir. Si je devais vivre, j'irais au couvent, je ne puis plus supporter toutes ces hontes. Si je ne craignais de lui briser le cœur, j'irais mourir loin de ce luxe dont il m'a entourée et qui me blesse ; mais je l'ai assez fait souffrir déjà !

— Chère Geneviève, je vais, obéissant à votre désir, aller chercher celui dont la présence vous rendra quelque calme... je reviendrai bientôt! »

Et bientôt, en effet, un prêtre, que Geneviève avait connu autrefois, vint apporter à cette désespérée l'espérance et le pardon.

Le calme, la résignation, rentrèrent dans ce cœur tourmenté, et l'on sentit que le Dieu de miséricorde avait étendu sur elle sa main compatissante.

A partir de cet instant, elle ne parla presque plus : on la voyait, pendant des journées entières, les yeux fixes, les lèvres entr'ouvertes et la respiration sifflante, étendue sans mouvement sur ce lit couvert de fleurs, dont la mort semblait déjà avoir pris possession.

Pierre ne se couchait plus, ne mangeait plus, ne parlait plus : sa douleur muette était terrible à voir.

Depuis que Geneviève s'était réconciliée avec le ciel, il n'entrait pas dans sa chambre. Celle-ci, pour désarmer la justice divine, s'était imposé ce sacrifice et voulait consacrer à la prière les dernières heures qui lui étaient accordées.

Un matin, elle se sentit si faible, qu'elle pouvait à peine parler; elle ne voulait pas laisser partir Louise, qui pourtant avait veillé pendant deux nuits de suite... On comprit que l'heure cruelle où tout se brise entre nous et l'être cher qui nous est ravi, allait bientôt venir... Geneviève demanda les dernières prières... On alla chercher le prêtre qui l'avait déjà consolée. Geneviève répéta avec lui les sublimes paroles qui ouvrent la porte des cieux; elle trouva dans son cœur des accents émus pour implorer la Divine Miséricorde... puis elle consola ceux qui, à genoux près d'elle, pleuraient à chaudes larmes.

Elle fit appeler Pierre, et lui demanda d'accepter comme une expiation la douleur que la Providence allait lui infliger :

« Mon pauvre Pierre, pardonnez-moi le chagrin que vous éprouvez, c'est le dernier que je vous causerai !... Louise, vous avez été bonne, merci !... priez pour moi ! » et elle resta ainsi les mains dans les mains de Pierre et de Louise, murmurant une dernière prière... Une légère convulsion agita son corps, et ceux qui l'aimaient comprirent qu'elle avait fini de souffrir ! . . . .

Trois jours après, Pierre écrivit à M. de Lanselay :

« Monsieur,

« Mme la baronne de Lanselay est morte avant-hier ; je me tiens à votre disposition.

« Comte DE BOISLANCY. »

Il reçut aussitôt la réponse suivante :

« Je ne vous comprends pas, Monsieur; Mme la baronne de Lanselay est morte il y a trois ans. Si une personne portant ce nom était connue de vous, soyez sûr que cette personne avait usurpé le titre dont elle se parait.

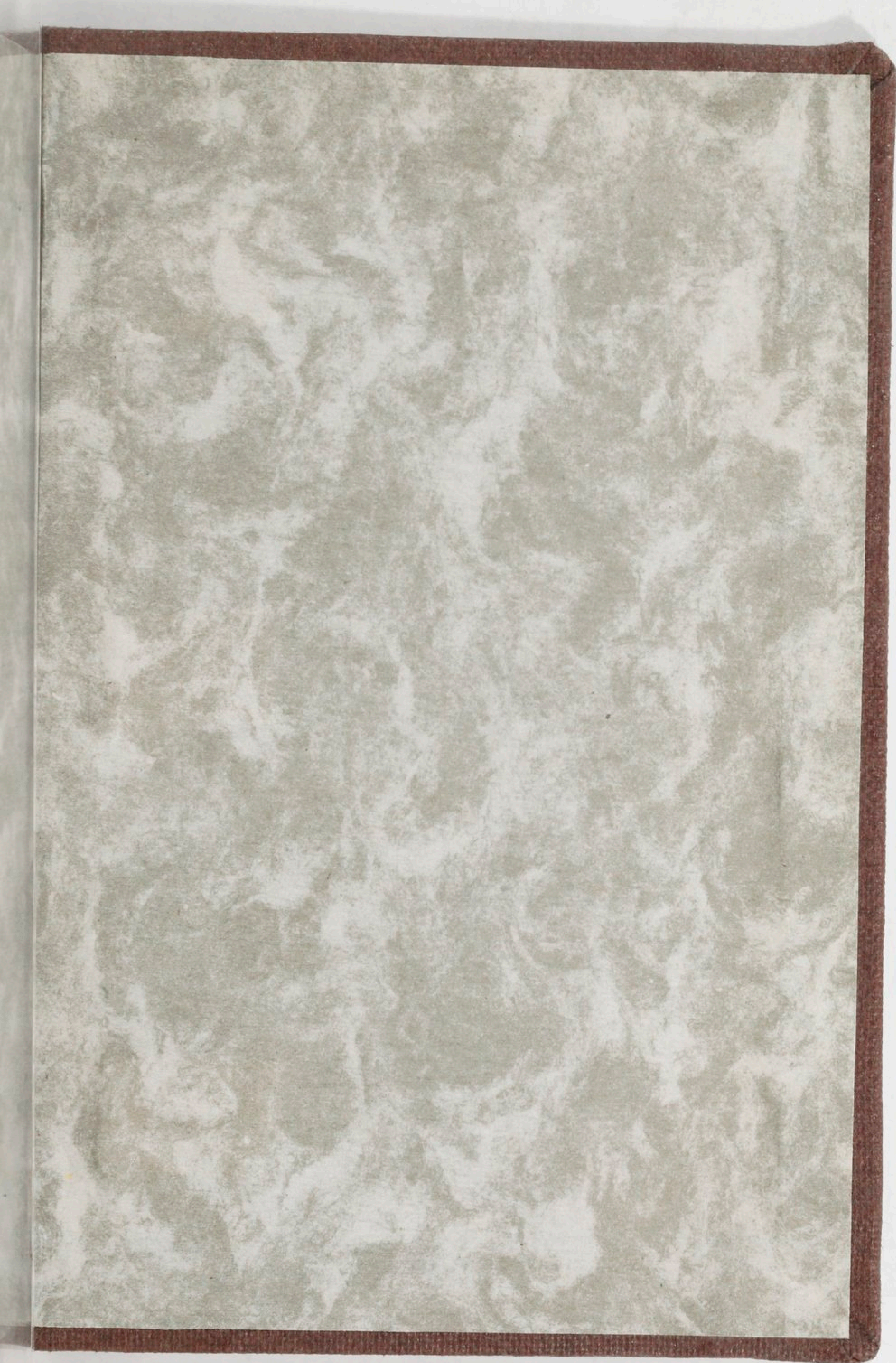
« Baron DE LANSELAY. »

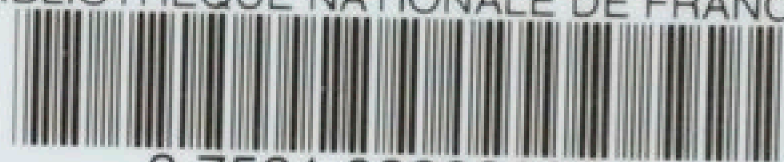
. . . .

Quelques jours plus tard, la porte de la Chartreuse se refermait sur Pierre, qui venait chercher là la solitude nécessaire aux premiers moments d'une immense douleur. Puis, quelques mois écoulés, il se fit ordonner prêtre et partit pour les pays lointains où il y a des âmes à conquérir. Sa charité, son intrépidité ne se lassent jamais, mais jamais un sourire n'effleure ses lèvres pâlies.



Paris. — Imprimerie Motteroz, rue du Four, 54 bis.




BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03328137 0